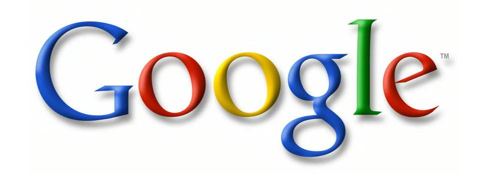
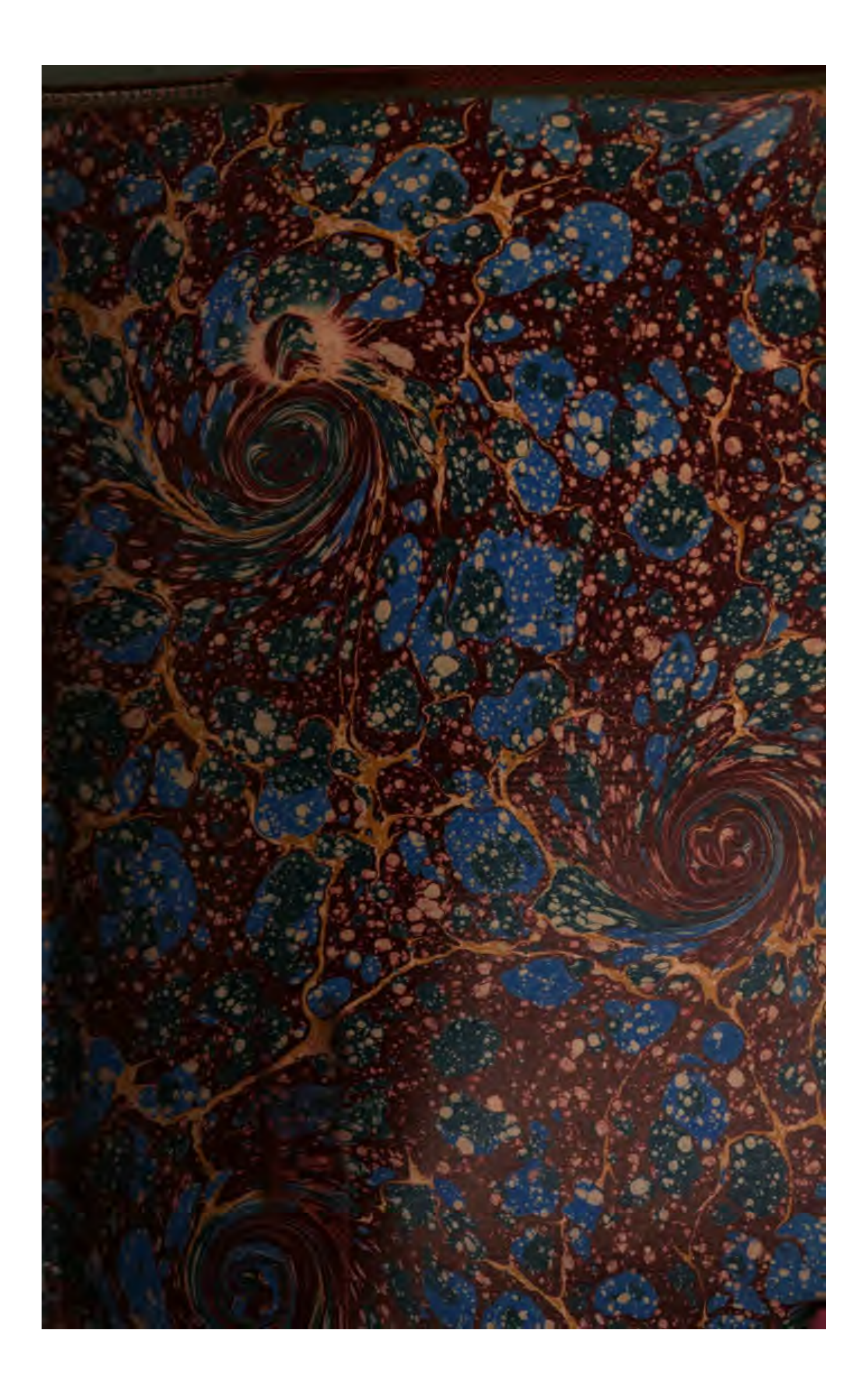





DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.





ŒUVRES

DE

J. DE LA FONTAINE

6.

ŒUVRES
DE
J. de La Fontaine

D'APRÈS LES TEXTES ORIGINAUX

SUIVIES

d'une Notice ſur ſa Vie & ſes ouvrages,
d'une Étude bibliographique, de Notes, de Variantes
& d'un Gloſſaire

PAR

ALPHONSE PAULY
de la Bibliothèque Nationale.

THÉATRE — POÉSIES DIVERSES

TOME DEUXIÈME



PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

M DCCC LXXXIV



ASTRÉE,

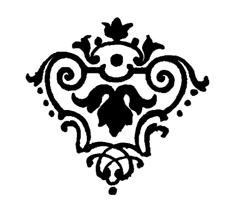
TRAGEDIE.

Par Monſieur DE LA FONTAINE.

REPRESENTÉE

PAR L'ACADEMIE ROYALLE

DE MUSIQUE.



On la vend,

A PARIS,

A l'Entrée de la Porte de l'Academie Royalle de Muſique,
Au Palais Royal, ruë Saint Honoré.
Par CHRISTOPHE BALLARD, ſeul Imprimeur du Roy pour la Muſique.

M. DC. XCI.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

ACTEURS DU PROLOGUE.

APOLLON.
ACANTE suivant d'Apollon.
LA NYMPHE DE LA SEINE.
CHOEURS DES MUSES.
CHOEURS DE BERGERS.
NYMPHES suivantes de la Seine.
ZEPHIRE.
FLORE & sa suite.



PROLOGUE.

Le Theatre represente la veuë de Marly dans l'esloignement, & les bords de la Seine sur le devant.

Apollon descend.

LA NYMPHE.

IEU du Parnasse & du sacré Vallon,
Quelle avanture en ces lieux vous attire?

APOLLON.

Mars de tout temps ennemy d'Apollon
Me force à quiter mon Empire.

LA NYMPHE.

Nostre Monarque vous promet
Un repos qu'on n'a plus sur le double Sommet.

APOLLON.

Jupiter luy-mesme auroit peine
A calmer aujourd'huy tant de Peuples divers.
Rien n'impose à present silence à l'Univers;
Et cependant je vois les Nymphes de la Seine
S'occuper à l'envy de Musique & de Vers.

LA NYMPHE.

Nous tenons ces faveurs d'un Roy plein de ſageſſe.
La terreur & l'effroy reſpectent ces beaux lieux.
Des chants les plus délicieux
Nos bois retentiſſent ſans ceſſe.

La paix regne dans nos ombrages.
Le murmure des eaux, les plaintes des Amans,
Les Roſſignols par leurs tendres ramages
Occupent ſeuls Echo dans ces lieux ſi charmans.

APOLLON.

Joignons tous nos accords : approchez vous Acante.
Fille de l'harmonie, ô paix douce & charmante,
Comme j'unis les voix reviens unir les cœurs.
Par ſon retour la ſaiſon la plus belle
Annonce en mille endroits la guerre & ſes fureurs;
Fais qu'en ces lieux l'amour ſe renouvelle.

APOLLON, LA NYMPHE ET ACANTE.

O Paix! reviens unir les cœurs.
Par ſon retour la ſaiſon la plus belle
Annonce en mille endroits la guerre & ſes fureurs;
Fais qu'en ces lieux l'amour ſe renouvelle.

LE CHOEUR.

Fais qu'en ces lieux l'amour ſe renouvelle.

APOLLON.

Et vous compagnons du Printemps,
Zephirs par qui les fleurs renaiſſent tous les ans,

Embelliſſez ces bords de leurs graces naïves :
Ramenez icy les beaux jours ;
Doux Zephire invitez à danſer ſur ces rives
Flore & la mere des Amours.

LA NYMPHE.

Dans ces lieux les dons de Flore
Font accourir les Zephirs ;
Et les larmes de l'Aurore
Se joignent à leurs ſoûpirs.

Les fleurs n'en ſont que plus belles ;
Joüiſſez de leurs attraits :
Flore à leurs graces nouvelles
Donne icy de nouveaux traits.

Toutes ſaiſons n'ont pas ces richeſſes legeres
Dont l'émail peint nos champs de diverſes couleurs ;
Bergers, venez cüeillir les fleurs ;
N'y venez point ſans vos Bergeres.
Joüiſſez des dons du Printemps ;
Tout finit, profitez du temps.

CHOEUR.

Joüiſſons des dons du Printemps ;
Tout finit, profitons du temps.

LES CHOEURS.

Eſt-il quelques rivages
Qui ne connoiſſent point l'Amour ?

LA NYMPHE ET ACANTE.

Si les Bergers luy font leur cour,
Les Roys luy rendent leurs hommages.

LES CHOEURS.

Eſt-il quelques rivages
Qui ne connoiſſent point l'Amour?

LA NYMPHE ET ACANTE.

Il n'eſt point de lieux ſi ſauvages,
De cœurs ſi fiers, d'eſprits ſi ſages,
Que ce Dieu ne dompte à leur tour.

LES CHOEURS.

Eſt-il quelques rivages
Qui ne connoiſſent point l'Amour?

APOLLON.

Nos chants ſont pour l'Amour, ma Lire eſt pour la Gloire:
Du nom de deux Heros je veux remplir les Cieux,
De deux Heros que la Victoire
Doit reconnoiſtre pour ſes Dieux:
Muſes profitez d'un azile
Où tout eſt paiſible & tranquille.
Repreſentez dans ce ſéjour
Un Spectacle où regne l'Amour.
Ce Dieu récompenſa quelques momens de peine
Qu'eurent Aſtrée & Céladon.
Faites voir aux bords de la Seine
Les avantures du Lignon.

LES CHOEURS.

Que nos chants expriment nos flames,
Répandons dans tout ce ſejour
Le charme le plus doux des ames,
Les Chanſons, les Vers, & l'Amour.

Fin du Prologue.



ACTEURS DE LA TRAGEDIE.

ASTRÉE Bergere.
CÉLADON Amant d'Aftrée.
SÉMIRE Amant d'Aftrée.
PHILIS Confidente d'Aftrée.
HILAS Berger.
TIRCIS Berger.
GALATÉE Princeffe du Foreft.
LEONIDE Confidente de Galatée.
ISMENE Fée.
TROUPE DE DRUIDES.
TROUPE DE BERGERS ET DE BERGERES.
ESPRITS ÆRIENS.
NYMPHES.
GENIES.
PEUPLES du Foreft.
TROUPE de la fuite d'Ifmene.
LIZETTA.
GALIOFFO.
GAMBARINI.

La Scene eft dans le Foreft.



ASTRÉE.

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

Le Theatre repreſente le Païs du Foreſt, arroſé de la Riviere du Lignon, ſur les bords de laquelle ſont pluſieurs Hameaux & Boccages.

SCENE PREMIERE.

Sémire.

PERFIDE que je ſuis, infortuné Sémire!
Les bruits qu'en ces Hameaux je répands tous les jours
Soulageront-ils mon martire?
Que me ſert de troubler d'innocentes amours?
J'ayme Aſtrée, & je tente un deſſein témeraire.
Je détruis ſon Amant; mais que fais-je pour moy?
Ce qui le rend ſuſpect de violer ſa foy
Me rend-il capable de plaire?

Au ſein d'Aſtrée en vain j'ay verſé cent poiſons.
L'implacable dépit, les injuſtes ſoupçons,
L'aveugle & la ſourde colere,
La jalouſie au repos ſi contraire,
Enfans de l'Art dont je me ſers,
M'ont en vain procuré le ſecours des Enfers.

Quel fruit aura ton crime, infortuné Sémire?
Les menſonges divers à quoy tu donnes cours,
Soulageront-ils ton martire?
Que te ſert de troubler d'innocentes amours?

Je me vange, il ſuffit, je fais des miſerables.
N'eſt-ce pas un bien aſſez doux?
Achevons, puis retirons-nous
En des Deſerts inhabitables.

Amans, heureux Amans, dont je détruis la foy,
Puiſſiez-vous devenir plus mal-heureux que moy.

Je vois déja cette Bergere en larmes.
Ce doit eſtre l'effet des dernieres alarmes
Par qui mon impoſture a ſéduit ſa raiſon.
Laiſſons ſur ſon eſprit agir noſtre poiſon.

SCENE SECONDE.

Aſtrée, Philis.

ASTRÉE *donnant à Philis une Lettre ouverte.*

Avois-je tort, Philis ? tu vois ces témoignages :
De ſa main propre ils ſont tracez :
Conſidere de quels outrages
Mes feux y ſont récompenſez.
Ne me parle jamais du Traiſtre.
Céladon, Céladon, il eſt un Dieu vangeur.

PHILIS.

Ne le ſoupçonnez pas, ma Sœur.

ASTRÉE.

Voicy pourtant ſes traits, peux-tu les méconoiſtre ?

PHILIS.

Je connois encor mieux ſon cœur.
Tout m'eſt ſuſpect, tout vous doit l'eſtre.
Quelque ennemy ſecret vient d'imiter ſa main.

ASTRÉE.

Dédiras-tu nos yeux qui l'ont veu ce matin
Embraſſer les genoux d'Aminte ?

PHILIS.

C'eſt un reſte de feinte :
Vous-meſme avez pû voir avec quelle contrainte

Il feignoit des tranſports qu'il ne pouvoit ſentir.
Qu'un veritable Amant a de peine à mentir !

ASTRÉE.

Eh! qu'il ne mente plus.

PHILIS.

Sçait-il voſtre penſée?
Il voit depuis quelques jours
Que ſa flâme eſt traverſée,
Et qu'on trouble vos amours.
Il veut vous ménager, en expoſant Aminte.

ASTRÉE.

Que ne me l'a-t'il dit!

PHILIS.

Sans doute il ne l'a pû.

ASTRÉE.

Mon cœur à Céladon n'eſtoit que trop connu.
N'auroit-il pas préveu ma crainte
Si l'ingrat d'autres ſoins occupé, prévenu...

PHILIS.

Ma Sœur, banniſſez ces alarmes.
Quel objet vous peut-on préférer ſous les Cieux!

ASTRÉE.

Aminte eſt engageante, & prévient par ſes charmes.
Ton amitié me rend trop parfaite à tes yeux.
Hélas, qui feint d'aimer eſt toûjours témeraire :
De la feinte à l'effet on n'a qu'un pas à faire;
C'eſt un écueil fatal pour la fidelité :

Une premiere ardeur n'eſt bien-toſt plus qu'un ſonge :
La verité devient menſonge,
Et le menſonge verité.

PHILIS

Les Coquettes les plus belles
Ne touchent que foiblement,
On peut par amuſement
Feindre de brûler pour elles ;
Et le plus crédule Amant
Les regarde ſeulement
Comme on fait les fleurs nouvelles,
Avec quelque plaiſir, mais ſans attachement.

ASTRÉE.

Quand il plaiſt à l'Amour tout objet eſt à craindre.
Ce Dieu met bien ſouvent ſa gloire à nous atteindre
Du trait le plus commun & le moins redouté,
Une premiere ardeur n'eſt bien-toſt plus qu'un ſonge :
La verité devient menſonge,
Et le menſonge verité.

Il le prévoyoit bien, le Traiſtre, l'Infidelle,
J'eus peine à l'obliger à feindre ces amours.
Il reſiſta long-temps, je perſiſtay toûjours.
Trouvoit-il Aminte ſi belle ?
Je liſois dans ſes yeux une ſecrette peur.
L'ingrat avoit raiſon de craindre pour ſon cœur.

PHILIS.

C'eſtoit à vous d'avoir de la prudence

En l'éloignant du danger
De changer.

ASTRÉE.

C'eſtoit à luy d'avoir de la conſtance
En reſiſtant au danger
De changer.

PHILIS.

A vos ſoupçons je ne ſçaurois me rendre :
Mais voicy mon deſſein, ma Sœur.
D'Hilas depuis deux jours je ménage le cœur
Je veux que pour Aminte il feigne de l'ardeur.
C'eſt le moyen de tout aprendre :
Elle luy dira ſon ſecret.
Je l'attens; vous ſçavez combien il eſt diſcret.
Le voicy.

SCENE TROISIÉME.

Philis, Hilas, Aſtrée.

PHILIS.

J'ay beſoin, Hilas, de voſtre adreſſe.
Puis-je compter ſur vos ſermens?
Vous me rendez des ſoins; mais ces empreſſemens
Sont-ils des effets de tendreſſe?
Ou ne ſont-ce qu'amuſemens?
Sans ceſſe vous allez de Bergere en Bergere,
Jurant de ſinceres Amours :

Zéphire n'eut jamais d'ardeur ſi paſſagere;
Eh! comment s'aſſûrer qu'une ame ſi legere
Puiſſe ne l'eſtre pas toûjours?

HILAS.

Quoy, vous doutez ſi je vous ayme?
Eh! qui pourroit, Philis, vous voir ſans vous aymer?
Vous avez plus d'appas que n'en a l'Amour meſme,
Des traits à tout ravir, des yeux à tout charmer,
Et vous doutez ſi je vous ayme!

PHILIS.

Declarer ſi bien ſon ardeur
Ce n'eſt pas ce qui nous engage:
Les vrays interpretes du cœur
Ne ſont pas les traits du langage.

ASTRÉE.

Ma Sœur, j'oſe aujourd'huy te garantir ſa foy.
L'Amour ne reſervoit ce miracle qu'à toy.

HILAS.

Si je n'aime Philis que ce Dieu me haïſſe!
Qu'il me livre à des cœurs ennemis de ſes traits!
Qu'à la fin mon bon-heur dépende du caprice
D'une Bergere ſans attraits!

PHILIS.

I'en croiray vos ſermens ſi voſtre amour s'applique
A m'inſtruire des feux d'Aminte & d'un Berger.

HILAS.

N'eſt-ce pas Céladon? la choſe eſt ſi publique

Qu'à de trop grands efforts ce n'eſt pas m'engager.

PHILIS.

Il vient, partez.

HILAS.

Je vole où voſtre ordre m'appelle.

ASTRÉE ET PHILIS.

Voyons comment le traiſtre, l'infidelle
Soûtiendra ſon manque de foy.

PHILIS.

Adieu, vous pourrez mieux vous éclaircir ſans moy.

SCENE QVATRIÉME.

Celadon, Aſtrée.

CELADON.

Hé quoy, ſeule en ces lieux ſans ſonger à la feſte
Dont vous ſerez tout l'ornement,
C'eſt un Triomphe qui s'apreſte
Pour les Dieux & pour vous aux yeux de voſtre Amant.

On n'entend en tous lieux que des chants d'allegreſſe.
Bergeres, Bergers, tout s'empreſſe
De celebrer ce jour charmant.
Cependant vous reſvez : d'où vient cette triſteſſe?

ASTRÉE.

Berger vous paroiſſez aujourd'huy bien paré;
De cét ajuſtement quels yeux vous ſçauront gré?

CÉLADON.

Les voſtres, ma Déeſſe.

Il n'eſt rien en ces lieux
Qui ne s'efforce de vous plaire;
Et c'eſt pour attirer vos regards précieux
Que ces Prez, que ces Bois, & cette onde ſi claire
Etalent ce qu'ils ont de plus delicieux :
L'Aſtre meſme qui nous éclaire
Ne ſe montre ſi beau que pour plaire à vos yeux.

ASTRÉE.

Céladon, banniſſez ces diſcours d'entre-nous;
Je ſçay qu'en voſtre cœur une autre eſt préferée;
Et vos vœux ne ſont pas pour l'innocente Aſtrée.

CÉLADON.

Ciel! mes vœux ne ſont pas pour vous?
Dieux puiſſans qu'icy l'on révere,
Dieux vangeurs des forfaits, je vous atteſte tous;
Si quelqu'autre qu'Aſtrée à mes deſirs eſt chere,
Faites tomber ſur moy vos plus terribles coups.

ASTRÉE.

Sois traitre ſeulement, & ne ſois pas impie.

CÉLADON.

Iuſte Ciel! vous doutez encore de ma foy?
Mais quel eſt cét objet dont mon ame eſt ravie?

ASTRÉE.

Va, perfide, va, garde toy

D'ofer jamais paroiftre devant moy.

CÉLADON.

Ah! du moins....

ASTRÉE.

Non.

CÉLADON.

Quoy, fans l'entendre
Condamner un Amant fi fidelle & fi tendre!

ASTRÉE.

Non, perfide, non, garde-toy
D'ofer jamais paroiftre devant moy.

CÉLADON.

Mon fort eft dans vos mains, il faut vous fatisfaire;
Et puifque voftre arreft me livre au defefpoir,
I'y cours, & refpectant voftre injufte colere
Ie me fais du trépas un funefte devoir:
Vous me regretterez, j'en fuis feur, & voftre ame
Au vain reffouvenir d'une conftante flâme
Se laiffant trop tard émouvoir,
Me donnera des pleurs que je ne pourray voir.

SCENE CINQVIÉME.

Aftrée.

Seroit-il innocent? me ferois-je trompée?
Soupçons dont j'ay l'ame occupée,

Dois-je donc vous bannir? l'ay-je à tort condamné?
En quel trouble me met cette fuite ſoudaine?
Qu'as-tu fait, Bergere inhumaine?
Où s'en va cét infortuné?
Ne le pas écouter! ſe rendre inéxorable!
Ses pas précipitez, ſes regards pleins d'éfroy,
Me font craindre pour luy, que ne dis-tu pour toy,
Bergere miſerable!
Tu ne l'as pû haïr quand tu l'as crû coupable;
Que ſera-ce s'il meurt en te prouvant ſa foy?

Cours mal-heureuſe, cours, va retarder ſa fuite.
Céladon, Céladon, helas! il précipite
Ses pas & ſon cruel deſſein,
Il eſt ſourd à mes cris, & je l'appelle en vain,
Ie n'en puis plus, la force & la voix tout me quitte.

SCENE SIXIÉME.

Un Druide conduiſant la Ceremonie de la Feſte du Guy de l'an neuf, à la place d'Adamas.

Troupes de Druides, de Paſtres, Silvains, Faunes, Bergers & Bergeres.

UN DRUIDE.

Maiſtres de l'Univers, Dieux Puiſſans, nos Hameaux
Vous preſentent le don que viennent de nous faire
Ces antiques Palais qu'habitent les Oyſeaux.
Conſervez dans nos Bois leur ombre tutelaire.

Nous ne vous demandons en faveur de ce Don,
Ny des grandeurs, ny du renom,
Ny des richeſſes exceſſives;
Que les ſources de l'or ſoient pour d'autres que nous;
Nos deſtins ſeront aſſez doux,
Si les Bergeres de ces rives
Ne font regner que de chaſtes deſirs,
Et d'innocens plaiſirs.

LE DRUIDE, ET LE CHOEUR.

Conſervez nos Troupeaux, arroſez nos Prairies,
Faites regner la paix ſur ces rives fleuries;
Que Mars n'y trouble point les jeux & les chanſons.
Gardez nos fruits & nos moiſſons.

UN BERGER ET LE CHOEUR.

Accourez, Bergers fidelles,
Célebrez tous en ce jour
Vos Bergeres & l'Amour.
Chantez vos feux & vos belles.

CHCEUR.

Venez, Amours, volez de cent climats divers
En ce ſejour tranquille.
Ces feüillages épais, ces gazons toûjours verds
Vous offrent un charmant azile.
Venez, Amours, volez de cent climats divers
Pour enflamer nos cœurs ſeuls dignes de vos fers.
Laiſſez dans un repos languiſſant inutile,
Tout le reſte de l'Vnivers.

SCENE SEPTIÉME.

Un Berger.

LE BERGER.

Pour pleurer Céladon ceſſez vos doux accords.
Du Lignon l'onde impitoyable
Vient de l'enſevelir.

CHOEUR.

O perte irreparable!

LE BERGER.

Nous n'avons pû le trouver ſur ces bords.

LE DRUIDE.

Portons ce ſacré don ſur un Autel du Temple,
Et que chacun à mon exemple
A chercher ce Berger faſſe tous ſes efforts.

SCENE HVITIÉME.

Philis, Aſtrée.

PHILIS.

Céladon dans les flots a terminé ſa vie
Comment le diray-je à ma Sœur

ASTRÉE.

Ie le ſçais, Philis, ce malheur

Eſt l'effet de ma jalouſie.
Déteſte-moy ; c'eſt peu de me haïr :
Céladon ne perit que pour mieux m'obeïr.
Il s'eſt perdu ! je me perdray moy-meſme.
Que me ſert la clarté du jour ?
Ie ne verray plus ce que j'ayme !
Cher Amant as-tu pû me quitter ſans retour ?
Noſtre bon-heur eſtoit ſuprême ;
Les Dieux nous envioient du haut de leur ſéjour.
Tu t'és perdu ! je me perdray moy-meſme !
Que me ſert la clarté du jour ?

Fin du premier Acte.





ACTE SECOND.

Le Theatre represente les Jardins de Galatée, & dans l'éloignement le Palais d'Isoure.

SCENE PREMIERE.

Galatée.

Je ne me connois plus, quelle nouvelle ardeur
Se rend maistresse de mon cœur?
Un Berger cause ces alarmes.
Doux & tranquilles vœux, qu'estes-vous devenus?
Le sort offre à mes yeux un Berger plein de charmes;
Et depuis ce moment je ne me connois plus.

SCENE SECONDE.

Leonide, & Galatée.

LEONIDE.

Princesse, cherchez vous icy la solitude?

GALATÉE.

Je me laisse conduire à mon inquietude.

Mais que fait Céladon? dis-moy, qu'en penſes-tu?
Ie voy qu'en ſecret tu me blâmes
D'avoir pû concevoir de ſi honteuſes flâmes;
Mais, helas! qui n'auroit vainement combattu
Contre les traits dont il a ſçeu m'atteindre!
Il alloit expirer; l'onde venoit d'éteindre
Le vif éclat de ſes attraits.
La pitié luy preſta ſes traits.
L'Oracle, les Deſtins, tout luy fut favorable.
Rien ne vint s'oppoſer à ma naiſſante ardeur.

LEONIDE.

Que de raiſons ont fait entrer dans voſtre cœur
Un Ennemy ſi redoutable!

GALATÉE.

Mes yeux me trompent-ils? c'eſt à toy d'en juger.

LEONIDE.

Princeſſe, il eſt charmant, mais ce n'eſt qu'un Berger.

GALATÉE.

Par les nœuds de l'Hymen le Sceptre & la Houlette
Se ſont unis plus d'une fois.
L'amour n'eſt plus amour dés qu'il cherche en ce choix
Une égalité ſi parfaite.

Mon cœur eſt excuſable; & Galatée enfin
Seroit-elle ſans toy dans cette peine extrême?
Leonide, ce fut toy-meſme
Qui me fis malgré-moy conſulter ce Devin.

Princeſſe, me dit-il, voicy voſtre deſtin.
Une étoile ennemie autant que favorable,
Peut vous rendre en hymen heureuſe ou miſerable.
 Dans ce miroir regardez bien ces lieux :
Vers le déclin du jour il faudra vous y rendre;
Celuy qui s'offrira le premier à vos yeux,
Eſt l'Epoux que le Ciel vous ordonne de prendre.
J'apperceus ce Berger, reſiſteray-je aux Dieux?

LEONIDE.

Princeſſe, ſon Aſtrée a pour luy trop de charmes.

GALATÉE.

 Eh! n'ay-je pas les meſmes armes?
N'eſt-ce rien que mon rang auprés de Céladon?

LEONIDE.

Vous ne connoiſſez pas les Bergers du Lignon.
Leurs Amours ſont leurs Dieux, l'offenſe la plus noire
 Pour eux eſt l'infidelité.
 Aymer fait leur felicité;
 Aymer conſtamment fait leur gloire.

GALATÉE.

 Toutes les Conqueſtes d'éclat
 Flatent la vanité des hommes.
Quelque conſtants qu'ils ſoient dans les lieux où nous ſommes,
La beauté dans mon rang ne fit jamais d'ingrat.

Je tremble, je le voy; quoy, meſme en ma preſence
Il ſoûpire, il ſe plaint aux Echos d'alentour!

LEONIDE.

Il n'eſt plein que de ſon amour.
Par ſes chagrins, jugez de ſa conſtance.

SCENE TROISIÉME.

Galatée, Céladon, Léonide.

GALATÉE.

Céladon, contemplez nos jardins & nos bois,
Qui ne croiroit que Flore y tienne ſon empire!
De ces Oyſeaux qu'amour inſpire
Ecoutez les charmantes voix.
A charmer vos ennuis en ces lieux tout conſpire.
Cependant c'eſt en vain que tout vous fait la Cour.
Nos ſoins, nos vœux, ce beau ſéjour,
N'ont point d'agrément qui vous flate.
Galatée a ſujet de ſe plaindre de vous :
Faut-il que ſans effet ſa preſence combate
Cette triſteſſe ingrate
Que vous oſez conſerver parmy-nous?

CÉLADON.

Princeſſe, ma douleur n'eſt pas en ma puiſſance,
Je ſors, vous le ſçavés, du plus affreux danger,
Puis-je m'empécher d'y ſonger?

GALATÉE.

Songez plûtoſt à ma preſence,

C'eſt la ſeule reconnoiſſance
A quoy je veux vous engager.

Vous ſoûpirez, vous vous plaignez ſans ceſſe,
Si c'eſt d'une ingrate Maiſtreſſe,
Changez, vous pouvés faire un choix remply d'appas.
A ſouffrir ant de maux, quel cœur peut vous contraindre?
Helas! le mien ne comprend pas
Que vous deviés jamais vous plaindre.

Mais quelle eſt cette Aſtrée, & depuis quand ſes coups
Tiennent-ils voſtre ame aſſervie?
Voſtre eſclavage eſtoit-il doux?

CÉLADON.

Belle Princeſſe, comme à vous,
Hélas! je ſuis bien loin de luy devoir la vie!

GALATÉE.

Du Lignon en fureur dans ce fatal moment
Contez-moy l'accident funeſte.

CÉLADON.

J'y tombay, vous ſçavez le reſte;
Je ne veux vous parler que de vous ſeulement.

GALATÉE.

Vous paſliſſez; vous changez de viſage.

CÉLADON.

Nymphe, c'eſt malgré-moy que ſous un doux ombrage
L'aſpect de ce fatal rivage
A rappellé les maux que je viens d'endurer.

GALATÉE.

De vos chagrins, de cette trifte image
Puiffe le Ciel vous délivrer!

Divertis fes foins Leonide.
Fais-luy voir de ces lieux toutes les raretez.
Parle-luy de cét antre, où des flots enchantez
Faifoient connoiftre un cœur ou conftant ou perfide.

SCENE QVATRIÉME.

Céladon, Leonide.

LEONIDE.

Dans le fonds de ce Bois eft un antre facré.
Là jadis chacun à fon gré
Pouvoit, en regardant dans une onde fidelle,
Qui coule en ce lieu reveré,
Connoiftre fi l'objet en fon cœur adoré,
Ne brûloit point de quelque ardeur nouvelle.
Cette Fontaine a nom, la Verité d'Amour,
On n'en approche plus; Deux Monftres à l'entour
Interdifent l'abord d'une fource fi belle.

CÉLADON.

Leonide, je fçay que cét enchantement
Nuit ou fert à plus d'un Amant.
Voyez combien il m'eft contraire.
Sans ces Monftres pleins de fureur

Aſtrée auroit pû lire en cette onde ſincere,
Mon innocence & ſon erreur.
Elle m'auroit trouvé fidelle.

LEONIDE.

Vous aymés trop une Beauté cruelle,
Oubliés-la. Cedés à des tranſports plus doux,
Et ſongez qu'en ces lieux il eſt une Princeſſe
Dont les appas & la tendreſſe
Sont dignes d'un Amant auſſi parfait que vous.

Laiſſés la conſtance
Aux heureux Amans.
Vous ſouffrez mille tourmens.
Vous aimés ſans eſperance.
Laiſſés la conſtance.
Des plaiſirs les plus charmans
Amour icy récompenſe
De ſi juſtes changemens.
Laiſſés la conſtance
Aux heureux Amans.

CÉLADON.

Vous voulez m'engager ſous un nouvel empire;
Et dans mes premiers feux je veux perſeverer.
Ce n'eſt point par conſeil que noſtre cœur ſoûpire,
Ou qu'il ceſſe de ſoûpirer.

CÉLADON ET LEONIDE *enſemble*.

Ce n'eſt point par conſeil que noſtre cœur ſoupire,
Ou qu'il ceſſe de ſoupirer.

CÉLADON.

Voſtre Princeſſe eſt jeune & belle,
Elle meriteroit le cœur d'un Souverain.
Mais celuy d'un Berger! quelle gloire pour elle!
Nymphe vous combattez en vain
La foy que j'ay jurée.
Combattez-la quand vous verrez Aſtrée.

LEONIDE.

Sa beauté ne ſçauroit excuſer ſa rigueur.
Céladon, il eſt vray, voſtre Bergere eſt belle,
Mais elle eſt fiére, elle eſt cruelle,
Elle abuſe de voſtre cœur.

CÉLADON.

Ah ſi j'eſtois dans nos boccages!
Si leurs frais & ſacrez ombrages
Pouvoient ſervir de Temple à l'objet de mes feux!
Si mon cœur y pouvoit ſacrifier ſans ceſſe
Au ſouvenir de ſa Déeſſe,
Que je me trouverois heureux!

SCENE CINQVIÉME.

Iſmene Fée, Leonide, Céladon

ISMENE.

Le Ciel exaucera vos vœux.
Il me l'a fait ſçavoir. Je ſuis la Fée Iſmene.

Ma puiſſance & mon art vont vous tirer de peine.

LEONIDE.

Qui vous rend à ces lieux, Iſmene, dites-moy?

ISMENE.

L'ordre ſecret des Dieux : j'execute leur Loy.

LEONIDE.

Quels biens voſtre pouvoir ne va-t'il pas répandre
Dans cét heureux ſéjour!

ISMENE.

Mon Oracle doit vous l'aprendre,
Avant la fin du jour.

Céladon, mettez fin à vos triſtes alarmes.
Voſtre Bergere par ſes larmes
Veut elle-meſme vous vanger.
Elle croit que de ſon Berger
L'ame encor dans les airs, faute de ſépulture,
Autour de ces Hameaux errante à l'avanture,
Attend qu'un vain tombeau la vienne ſoulager.

CÉLADON.

Confidente des Dieux, un Amant trop fidelle
Attend tout de voſtre ſçavoir.
Faites par ſon divin pouvoir
Que libre & dans nos Bois j'adore ma cruelle.

ISMENE.

Je feray plus encore & pour vous & pour elle,
Dans ce moment mon art vous fera voir
Ses regrets & ſon deſeſpoir.

ISMENE *aux Ministres de sa puissance.*

Princes de l'air, Nymphes, Héros, Génies,
Calmez de ce Berger les peines infinies.
Faites-luy voir Astrée, & cachez-le à ses yeux.
Rendez à cét objet l'honneur qu'on rend aux Dieux.
Et le Temple, & l'Autel, & les ceremonies
Vous ont esté déja par mon ordre prescrits.
Faites vostre devoir, purs & legers Esprits,
Princes de l'air, Nymphes, Héros, Génies.

Les Esprits Aëriens descendent sur un tourbillon de Nüages, & construisen un Temple dedié à Astrée : Le Jardin se change entierement en Forest.

SCENE SIXIÉME.

Philis, Astrée.

PHILIS.

Nous parcourons en vain tous les bords du Lignon.
Reposons-nous, ma Sœur; entrons dans ce bocage

ASTRÉE.

O Dieux! j'y vois un Temple!

PHILIS.

Il porte vostre nom.
Je viens de voir au fonds de cét ombrage
Ces mots écrits par Céladon.

C'est dans cette demeure
Qu'un Amant exilé cherche en vain quelque paix.

Que pour le prix des pleurs qu'il y verſe à toute heure
Puiſſe Aſtrée eſtre heureuſe & n'en verſer jamais!

ASTRÉE.

Quoy de ſon ennemie il en fait ſa Déeſſe!
Au moment que je viens de cauſer ſon treſpas
Il me conſacre un Temple, & demeure icy bas
Afin de m'adorer ſans ceſſe!
Dans ce ſombre reduit retirons-nous, ma Sœur.
Pourrois-je apres de tels outrages
Sans honte & ſans remords joüir d'un tel honneur?
Un tombeau m'eſt mieux deu qu'un temple & des hommages.

SCENE SEPTIÉME.

Aſtrée, Philis;
Chœur de Demy-Dieux, de Nymphes,
& des Miniſtres d'Iſmene.

UN GENIE.

N'aprochez point, profanes cœurs;
C'eſt icy le Temple d'Aſtrée:
Qu'aucun mortel en ce lieu n'ait entrée
S'il ne ſent de pures ardeurs.

CHOEUR.

C'eſt icy le Temple d'Aſtrée,
N'aprochez point, profanes cœurs.

LE GENIE.

Soyez ſenſible, Aſtrée, au ſort de voſtre Amant.
Pour luy nos voix à tout moment
Font réſonner icy mille plaintes nouvelles.
Il ne penſe qu'à vous, il n'a pour tous deſirs
Que de ſe conſoler en ſes peines cruelles
Par de vains & triſtes plaiſirs.

HILAS.

Voilà l'effet que produit la conſtance!
Vantez, Bergers, voſtre perſeverance.

TIRCIS.

C'eſt un devoir de perſiſter toûjours
Dans les meſmes amours.

HILAS.

C'eſt une erreur de perſiſter toûjours
Dans les meſmes amours.

TIRCIS ET HILAS *enſemble.*

C'eſt un devoir } de perſiſter toûjours
C'eſt une erreur }
Dans les meſmes amours.

TIRCIS.

Hilas y ſonges-tu? profaner un tel Temple!

LE GENIE.

N'imitez pas ſon exemple.
Regnez divin objet, & triomphez des cœurs.
Daignez recevoir les honneurs
Que le Ciel fait rendre à vos charmes.

Ne les profanez point, ne verſez plus de larmes.
Regnez divin objet, & triomphez des cœurs.

CHOEUR.

Regnez divin objet, & triomphez des cœurs, &c.

Que ſous les pas d'Aſtrée icy tout s'embelliſſe!
Que de ſon nom tout retentiſſe!
Faiſons-le repeter aux échos d'alentour,
Tous les cœurs luy rendent les armes,
Et celebrer ſes charmes
C'eſt celebrer le pouvoir de l'amour.

SCENE HUITIESME.

Philis, Aſtrée.

PHILIS.

Retirons-nous auſſi, quittons cette demeure,
La peur m'y ſaiſit à toute heure.
Il eſt tard, & chacun s'en retourne aux hameaux,
L'ombre croiſt en tombant de nos prochains coteaux.
Rejoignons ces Bergers, déja la nuit s'avance :
Dans ces lieux regne le ſilence.
Bergers, attendez-nous... ils ne m'écoutent pas...

ASTRÉE.

C'eſt de moy ſeulement qu'ils détournent leurs pas.
Euſt-on dit qu'un jour cette Aſtrée
Seroit l'horreur de la contrée?

Tout le monde me fuit! on a raiſon, Philis;
Qui ne déteſteroit mes fureurs exceſſives?
O lieux que mon Berger a long-temps embellis,
Redemandez-moy tous l'ornement de vos rives!

Fin du deuxiéme Acte.



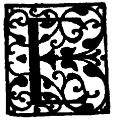


ACTE III.

Le Theatre represente la Fontaine de la verité d'amour dans une Forest agreable.

SCENE PREMIERE.

Astrée.



NFIN me voilà seule, & j'ay trompé Philis.
Venez monstres cruels, ce n'est pas que j'espere
Que ma beauté foible & legere
Donne atteinte à des sorts par l'Enfer établis.
Je ne veux que mourir.

Céladon tu m'appelles.
Si parmy les choses mortelles
Quelqu'une peut encor t'attacher icy bas,
Plains la Bergere qui t'adore ;
Ce n'est plus pour moy que l'Aurore
Reparoistra dans nos climats.

Chere ombre, je te suis. Adieu rives cruelles,
Adieu Soleil, adieu mes compagnes fidelles ;
N'aymez point ; ou taschez de bannir de l'amour

Les ſoupçons, les dépits, les injuſtes querelles ;
Celuy que je regrette en a perdu le jour.

Je ne vous ſuis que pour le ſuivre :
A ce devoir il me faut recourir :
Si je vous ay promis de vivre
Aux mânes d'un amant j'ay promis de mourir.

C'eſt trop tarder, ombre chérie :
Vien voir mon crime s'expier :
Ayde mon cœur à défier
Ces animaux pleins de furie.

Mais d'où vient que je perds l'uſage de mes ſens ?
La mort ſur mes yeux languiſſans
Eſtend un voile plein de charmes.
Avec quelle douceur je termine mes jours !
Quel plaiſir de ceder à de telles alarmes
Pour ſe rejoindre à ſes amours !

SCENE SECONDE.

Céladon.

Sous ces ombrages verds je viens de voir Aſtrée ;
Bois dont elle parcourt les détours tenebreux
Ne me la cachez pas ſous voſtre ombre ſacrée.

O Dieux! je l'apperçois aux pieds d'un Monſtre affreux!
Des puiſſances d'Enfer Miniſtre malheureux,
Par quel droit nous l'as-tu ravie?
Inhumain devois-tu ſeulement l'approcher?
Ce dard punira ta furie.
Tous mes efforts ſont vains & je frappe un Rocher.

Meurs Céladon; qui me retient la main?
Fiers animaux je vous reclame en vain,
Tout eſt marbre pour moy, tout eſt ſourd à ma peine.
Leonide eſt-ce là cette faveur d'Iſmene?
Je meurs enfin, & pluſt aux Dieux
Que j'euſſe pour témoins de ma mort ſes beaux yeux!

SCENE TROISIÉME.

Tircis, Hilas.

TIRCIS.

C'eſt icy que ſe doit accomplir le miracle
Que la Fée a predit aux Rives du Lignon.

HILAS.

Raconte-moy donc ſon oracle.
Que vois-je! juſte Ciel! Aſtrée & Céladon
De ces monſtres cruels ont éprouvé la rage!

TIRCIS.

Le ſort eſt accomply, ne nous allarmons pas.

Le Ciel en ces Amans acheve ſon ouvrage.
Pour finir tes frayeurs entens l'Oracle, Hilas.

Le plus conſtant & la plus belle,
Pour rendre à l'Univers cette glace fidelle
Détruiront un enchantement;
On les verra mourir, mais d'une mort nouvelle :
Ils revivront en un moment.

HILAS.

De ces monſtres horribles
L'aſpect n'eſt plus à redouter.

TIRCIS.

Ne troublons point du ſort les miſteres terribles.
Sortons ; à nos hameaux allons tout raconter.

SCENE QUATRIESME.

Aſtrée, Céladon.

ASTRÉE.

Qui me rameine au jour? & d'où vient que je voy
L'ombre de Céladon ſe preſenter à moy?
Mes yeux me trompent-ils? ſon ombre! c'eſt luy-meſme.
Quoy je reverrois ce que j'ayme!
Hélas! il eſt ſans mouvement.
Vains & trompeurs Demons, rendez-moy mon Amant.
Il ouvre enfin les yeux, il reprend tous ſes charmes.

L'ay-je ranimé par mes larmes?

CÉLADON.

Où suis-je! le Soleil éclaire-t'il les morts!
Quoy je revoy les mesmes bords
Où ma Divinité m'interdit sa presence!
C'est elle mesme que je voy.

ASTRÉE.

Ah! ne rappellez point une injuste deffense;
Mes pleurs ont lavé cette offence;
Deviez vous suivre cette loy.

CELADON.

Quoy! vous m'avez pleuré! ces larmes precieuses
Auroient arrosé mon tombeau?
Divinitez, de mon sort envieuses
Avez-vous un destin si beau?

Les yeux de la divine Astrée
M'ont vangé de vostre courroux:
Vous ignorez les plaisirs les plus doux,
Descendez en une contrée
Où de semblables yeux puissent pleurer pour vous.

ASTRÉE.

N'irritez point les Dieux, & craignez leur puissance,
Vos transports les pourroient contre nous animer.
J'ay de vos feux assez de connoissance,
Vous m'aimez trop...

CÉLADON.

Peut-on vous trop aimer?

ASTRÉE.

Que je vous ay caufé d'allarmes!
Ay-je trop pû les payer par mes larmes?
Ah! que nous benirons nos fers,
Si l'amour mefure fes charmes
Sur les tourmens qu'on a foufferts!

ASTRÉE, CÉLADON.

O! doux fouvenir de nos peines!
O nœuds! par qui l'amour recommence à former
L'efpoir le plus cher de nos chaînes,
Redoublez les plaifirs qui viennent nous charmer.
O! doux fouvenir de nos peines!

SCENE CINQVIÉME.

Ifmene, Galatée, Céladon, Aftrée.

CÉLADON *à Aftrée.*

La Nymphe vient à nous.

CÉLADON *à Galatée.*

Princeffe, noftre fort
Vous doit faire excufer ces marques de tranfport.

GALATÉE.

J'ay déja tout appris d'Ifmene,
Tendres Amans vos vœux font exaucez;
Venez voir en cette eau la fin de voftre peine.

ASTRÉE ET CÉLADON.

Nous la voyons dans nos cœurs, c'eſt aſſez.

ISMENE.

Rien ne peut plus troubler une auſſi douce chaîne,
Achevons de remplir les ordres du Deſtin;
Tout obéit à mon pouvoir divin :
Rien ne peut plus troubler une ſi douce chaîne :
Uniſſons ces tendres Amans,
Ils n'ont que trop ſouffert, finiſſons leurs tourmens.

GALATÉE, ISMENE, ASTRÉE, CÉLADON.

Uniſſons ces } tendres Amans,
Uniſſez de }
Ils n'ont que trop ſouffert, { finiſſons } leurs tourmens.
{ finiſſez }

ISMENE.

Du haut de leur gloire éternelle
Les Dieux ont daigné voir ces Amans en ce jour;
Et veulent rendre leur amour
Heureux autant qu'il fut fidelle.

GALATÉE, ISMENE, ASTRÉE, CÉLADON.

Uniſſons ces } tendres Amans, &c.
Uniſſez de }

GALATÉE.

Le Printemps avec toutes ſes graces
Ne nous paroiſtroit pas entouré de plaiſirs
Si l'Hyver environné de glaces
N'avoit interrompu le regne des Zéphirs.

ISMENE.

Plus on a de tourmens ſouffers,
Plus douce eſt la fin du martire;
Plus Borée a troublé les airs,
Et plus le retour de Zéphire
Cauſe de joye à l'Univers.

SCENE SIXIÉME.

Galatée, Iſmene, Hilas, Chœur de Bergers & de Bergeres.

GALATÉE.

Que tout ce que ma Cour a de magnificence
Accompagne aujourd'huy l'Hymen de ces Amans;
Inventez tous des Divertiſſemens
Dignes de ma préſence.

ISMENE ET GALATÉE.

Amans, votre perſeverance
Du ſort ſurmonte les rigueurs,
Que l'Hymen & l'Amour toûjours d'intelligence
Vous comblent à jamais de toutes leurs douceurs.

LE CHOEUR.

Que l'Hymen & l'Amour toûjours d'intelligence
Vous comblent à jamais de toutes leurs douceurs.

HILAS, *aux amans qui veulent aller à la Fontaine de la verité d'Amour.*

Ces indiſcretes eaux vont vous accuſer tous;

Vous feriez beaucoup mieux de croire que vos belles
Sont fidelles.
A quoy ſert d'eſtre jaloux,
C'eſt le moyen de déplaire,
Et de faire
Qu'à l'objet de vos vœux d'autres plaiſent que vous.

ISMENE.

Eſprits ſoûmis à ma puiſſance
Venez, & ſous divers déguiſements,
Faites connoître à ces heureux Amans
Les ſurprenans effets de voſtre obeïſſance.

SCENE SEPTIÉME.

Troupe de la ſuite d'Iſmene. Lizetta, Galioffo, Gambarini.

LIZETTA.

Chi per mogl' mi vuol pigliar!
Son Lizetta,
Fanciulletta,
Vezzozetta,
Leggiadretta,
Son d'amore la ſaetta
Fatta per tutto infiammar.
Chi per mogl' mi vuol pigliar
Ogni fior, ſe non è colto,

Cade, e da gli venti è tolto.
Ahi che tem' ch' al primo fiato
Certo fior troppo guardato
Meco più non possa ſtar.
Oni per mogl' mi vuol pigliar!

GALIOFFO, *Amante di Lizetta.*

Di voi sono inamorato.
Il fantolin dio Bendato
Con un ſtral avelenato
M'ha per voi ferito il cor.
Riſpondete a tanto ardor,
E fate entrar, en ſto di fortunato,
Il mio vaſcel' tormentato
Nel dolce porto d'Amor.

GAMBARINI, *Rivale di Galioffo*

Tu ſei matt' d'amar ſta bella.
Speri tu qualche mercè?
Queſt' amor convien 'a tè
Com' all' aſino la ſella.
Lizetta è fatta per me!
Com' io ſon fatto per ella.
Son gioven', le è giovanella,
Son fedel, le è pien' di fè.
Com' io ſon fatto per ella,
Lizetta è fatta per mè.

LIZETTA.

O quanti bechi
Balordi, e vecchi!

Qual Bruttalaccio!
Qual Nasonaccio!
Non voglio tal ſervitù,
Nè mi maritarò più.

GALIOFFO.

Voi mi ſprezatte!

GAMBARINI.

Voi mi beffate!

LIZETTA, GALIOFFO, GAMBARINI.

Non voglio tal ſervitù,
Nè mi maritarò più.

CHOEUR DE LA SUITE DE GALATÉE.

Verſons dans tous les cœurs une joye éclatante.
Qu'en ces lieux tout rie & tout chante.
Fuyez, éloignez-vous d'icy
Ennuy, chagrin, triſte ſoucy.

TROUPE DE LA SUITE D'ISMENE.

Cantiamo,
Balliamo,
Ridiamo,
Sempre viviamo coſi.

TROUPE DE LA SUITE DE GALATÉE.

Chantons, portons nos voix juſqu'au celeſte empire.
Que les plus graves Dieux, en nous entendant rire,
Y ſoient forcez de rire auſſi.

SUITE D'ISMENE.

Sù pigliam' tutte le gioie

E mandiam' tutte le noie
All' inferno in questo di.

TOUS ENSEMBLE.

Versons dans tous les cœurs une joye éclatante.
Qu'en ces lieux tout rie & tout chante.
Fuyez, éloignez-vous d'icy
Ennuy, chagrin, triste soucy.

Fin du troisiéme & dernier Acte.



JE VOUS PRENS
SANS VERD,

COMEDIE.



A PARIS,

Chez PIERRE RIBOU, ſur le Quay des Auguſtins, à la deſcente du Pont-neuf, à l'Image S. Loüis.

M. DC. XCIX.

ACTEURS.

S. AMANT, Mary de Julie.
JULIE, ſa Femme.
DORAME, Pere de Julie.
MONTREUIL, Neveu de S. Amant.
CELIANE, Couſine de Julie.
TOINON, Suivante de Julie.
LUBIN, Fermier de S. Amant.
TROUPE DE PAYSANS.
TROUPE DE PAYSANES.
DEUX NYMPHES DES FLEURS
DEUX ZEPHIRS.

La Scene eſt dans un Jardin qui regarde le château de S. Amant.



JE VOUS PRENS SANS VERD,

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

S. Amant, Lubin.

S. AMANT *luy donnant de l'argent.*



E ne ſuis nullement en doute de ta foy;
Mais prens, Lubin.

LUBIN

Monſieur...

S. AMANT.

Prens, dis-je, oblige-moy.
De ce qu'on fait icy donne-moy connoiſſance.

LUBIN.

Monſieur le Colonnel, parlez en conſcience.

S. AMANT.

Quoy?..

LUBIN.

N'eſtes-vous point mort?

S. AMANT.

Tu le vois.

LUBIN.

Tout de bon,
Ne revenez-vous point de l'autre Monde?

S. AMANT.

Non,
Je te l'ay déja dit, c'eſt pour tromper ma Femme;
C'eſt pour mettre en plein jour tout ce qu'elle a dans l'ame,
Que j'ay fait publier le faux bruit de ma mort.

LUBIN.

Que vous l'allez, Monſieur, ſurprendre à vôtre abord!
Elle ne s'attend pas à ce retour funeſte,
Et ſon cœur bonnement vous croit mort, & le reſte.

S. AMANT.

Non, je n'ay pas deſſein de ſi-tôt l'affliger,
Je veux dans les plaiſirs la laiſſer engager,
Et faire voir à tous par ſes réjoüiſſances,
Un bon certificat de ſes extravagances.

LUBIN.

Je ſuis ravy de voir que vous avez du cœur.

S. AMANT.

Juſqu'icy je n'ay pû de ſa mauvaiſe humeur,

Aux yeux de ſes parens dévoiler la malice,
Elle a ſçû me confondre avec tant d'artifice,
Qu'elle m'a fait par tout paſſer pour un bouru.
Mais grâce à ſa folie, enfin je ſeray crû.

LUBIN.

Tant mieux, la joye en moy fait ce que fit ſur elle,
De vôtre feinte mort la premiere nouvelle.

S. AMANT.

D'où le ſçais-tu?

LUBIN.

J'étois dans un grand Cabinet,
Quand vôtre Courrier vint de Flandre. A Lanſquenet
Elle avoit tout perdu, qu'elle étoit déſolée:
Mais par vôtre trépas elle fut conſolée.

S. AMANT.

Quelle ame! chez ſon pere elle fut toute en pleurs,
Signaler ſon devoir par de fauſſes clameurs,
Voulant quitter le Monde, & cherchant la retraite,
Pour de mon ſouvenir n'eſtre jamais diſtraite.
Le bon-homme éblouy donna dans le panneau,
A ſes pieux deſirs accorda ce Château,
Luy donnant ſeulement Toinon pour compagnie.

LUBIN.

Depuis qu'elles y ſont, Monſieur, Dieu ſçait la vie,
Elle appella d'abord pour ſe donner beau jeu,
La jeune Celiane avec vôtre neveu.

S. AMANT.

Montreüil?

LUBIN.

Oüy, ce beau fils, ce tourneur de prunelle,
Qui la lorgnoit, dit-on, & qu'elle lorgnoit, elle.

S. AMANT.

Que font-ils en ces lieux, Lubin ?

LUBIN.

Je ne ſçay pas,
Et je ſçay ſeulement que de vôtre trépas
Elle ne leur a fait aucune confidence ;
On ne parle que joye & que réjoüiſſance ;
Tous les jours ce ne ſont que plaiſirs bout à bout,
Promenades icy, Meneſtriers par tout,
Petits jeux, côte-verte, allegreſſe, ripailles,
Serenades, Concerts, charivaris, crevailles,
Vous voyant tout de bon giſé dans le cercüeil,
Et c'eſt de la façon qu'elle en porte le deüil.

S. AMANT.

A ſe perdre elle-même elle s'eſt engagée,
Son pere qui la croit fortement affligée,
Et que je détrompay cinq ou ſix jours aprés,
Avec moy dans ces lieux eſt venu tout exprés,
Témoin de ſon deſordre il n'aura pas la force,
Entre ſa Fille & moy d'empêcher le divorce.

LUBIN.

Vous ne pouviez venir plus à propos tous deux,
Du premier jour de May renouvellant les jeux,
On ne va voir icy que Fêtes boccageres,

Printemps, Flore, Zephirs, & Bergers & Bergeres,
Pour prendre des plaiſirs de toutes les façons,
Mélant à leurs Concerts nos ruſtiques chanſons,
Nous avons ordre exprés de venir en perſonne ;
Entendez-vous déja comme l'air en réſonne?

S. AMANT.

Pour tout voir, mon Beau pere, aprochez promptement.

SCENE II.

Dorame, S. Amant, Lubin.

DORAME.

J'en ſçay plus qu'il ne faut, Monſieur de S. Amant,
Il ſuffit.

S. AMANT.

Non, je veux vous la faire connoître.
Où nous cacheras-tu, Lubin?

LUBIN.

Cette fenêtre
Pour voir & pour entendre eſt un endroit certain,
Vous n'avez qu'à monter.

S. AMANT.

J'en ſçay bien le chemin,
Mais chut!

LUBIN.

Allez je vais chanter à pleine tête,
Sans faire aucun ſemblant. car je ſuis de la fête.

SCENE III.

Lubin, Troupe de Paysans.

LUBIN.

Allons courage, enfans, fredonnons ce beau mois,
Meneſtriers, ronflez, Lucas joignons nos voix,
Chantons le verd Printemps, nos plaiſirs & nos flâmes;
Echos répondez-nous, & réveillez ces Dames.

Il chante.

Vive le Printemps,
Il rend le cœur gay,
Le mois des Amans
Eſt le mois de May.
Badinant ſur la fougere,
Nos plaiſirs retentiſſent par tout,
Et ſi l'on entend crier la Bergere,
Ce n'eſt pas au Loup.

LUCAS *chante.*

Allons planter le May, l'amour nous y convie,
Pour voir de nos Bergers l'agreable folie,
Bergeres ſoyez au gay :
Heureux Amans, plus heureuſes Amantes,
O combien vous ſeriez contentes,
S'il étoit tous les jours le premier jour de May.

LUBIN.

Pour chanter vos plaiſirs & les entretenir,
Madame avec le May nous allons revenir.

SCENE IV.

Julie, Celiane, Montreuil.

JULIE.

Plus agreablement peut-on être éveillée!

CELIANE.

Et plus commodement, Madame, être habillée!

MONTREUIL.

Tout s'empreſſe en ces lieux pour vous faire la cour,
L'air eſt ſerain, le Ciel nous promet un beau jour.

SCENE V.

Julie, Celiane, Montreuil, S. Amant, Dorame *à la fenêtre.*

S. AMANT.

Voila ſon deüil, par là jugez de ſa conduite.

DORAME.

Peut-être eſt-il au cœur?

S. AMANT.

Nous verrons dans la ſuite.

JULIE.

A trouver des plaiſirs appliquons nos eſprits,

En attendant le May, j'ay quelques Manuſcrits,
Qu'on vient de m'envoyer ſur differens Chapitres,
Pour nous deſennuyer, Montreüil liſez les Titres.

MONTREUIL *lit.*

La Pierre Philoſophale, ou l'Art de ſe faire aimer de ſa femme.
Beau ſecret!

JULIE.

Il eſt rare.

CELIANE.

Il pourroit avoir cours,
Si l'hymen s'allioit avecque les amours.

JULIE.

Abus, l'hymen ternit l'Amant le plus aimable,
Et dés qu'il eſt Epoux il devient haïſſable.

S. AMANT.

Beau-pere...

MONTREUIL *lit.*

Dialogue de deux Fiancées ſur les myſteres du Lit Nuptial. Par un jeune Abbé. Dédié aux vraiement Filles.

JULIE.

L'entretien devoit être ingenu.

MONTREUIL.

J'aurois voulu l'entendre & ne pas être vû.

CELIANE.

Les Abbez entrent-ils dans un ſecret ſemblable?

JULIE.

Il n'eſt rien en amour pour eux d'impenetrable,
Le Siecle a peu d'intrigue où ne perce la leur,
Et comme au Lanſquenet, ils y prennent couleur.

MONTREUIL *lit.*

Eloges des Dames Galantes conçûs & dirigez, & mis en lumiere chez l'Amy.

CELIANE.

Malheur à qui verra ſon nom dans cet Ouvrage.

JULIE.

Pour mettre ces Portraits dans tout leur étalage,
On n'aura pas, je penſe, épargné les couleurs.

MONTREUIL.

Chez l'Amy, c'eſt un lieu fertil en Blazonneurs.

Il lit.

La Pompe funebre d'un Mary, & la maniere d'en porter le deüil. Par une veuve de fraiche datte.

CELIANE.

On crie, on prend le noir, eſt-il un autre uſage?

JULIE.

Oüy, ſelon comme vit & meurt le perſonnage.
Il faut battre des mains, on doit chanter ſon ſort,
Quand il perd noblement la vie, & qu'il eſt mort
De l'approbation du monde, & de ſa femme.

S. AMANT.

Le Livre eſt de ſon crû, par là jugez de l'ame.

DORAME.

Elle n'écrit jamais.

MONTREUIL *lit.*

L'heure du Berger brufquée par un petit Maiftre entre deux vins.

L'Ouvrage eft fingulier.

CELIANE.

Et l'Ouvrage, & l'Auteur, j'en croy tout cavalier.

MONTREUIL.

Voila tout.

CELIANE.

Vous rêvez!

JULIE.

Il me vient en penfée
De rapeller du mois la coûtume paffée,
Joüons enfemble au Verd.

CELIANE.

Je le veux.

MONTREUIL.

J'y confens.

JULIE.

Si le jeu n'eft pas noble, il eft divertiffant;
Le premier qui de nous fe laiffera furprendre,
D'obéïr au vainqueur ne pourra fe deffendre ;
Je jure, je promets d'en obferver la loy.

CELIANE.

A ces conditions je me foûmets.

MONTREUIL.

Et moy.

JULIE.

Allez pour commencer ces guerres inteſtines,
Cueillir du Roſier : prenez garde aux épines.

CELIANE.

Nous n'irons point au bois qu'avec précaution.

MONTREUIL.

Et vous!

JULIE.

J'en ay déja fait ma proviſion.

SCENE VI.

Toinon, Julie, S. Amant, Dorame à la feneſtre.

TOINON.

Quel veuvage! pour moi, Madame, je l'admire,
Quoy pleurer un Epoux en s'étouffant de rire,
La mode en eſt jolie & pourra faire bruit.

JULIE.

De cette mort, Toinon, cüeillons, goûtons le fruit,
Joüiſſons du bonheur que le Ciel nous envoye;
Je n'ay plus de Mary, quel plaiſir! quelle joye!
Celebrons à jamais le jour de ſon trépas,
Quoy qu'on diſe, Toinon, la Guerre a ſes apas,

Ses heures d'agrémens, comme ſes douloureuſes,
Que d'heritiers contens! que de Veuves heureuſes!

S. AMANT.

C'eſt trop toſt triompher.

TOINON.

Mais on ſe contrefait
Seulement pour la forme.

JULIE.

Eh ! ne l'ay-je pas fait?
Pour dérober ma joye à la commune envie,
Je m'enferme au deſert, voyez la modeſtie.

TOINON.

Mais il faut à Paris retourner une fois.

JULIE.

Laiſſez-moy divertir tout le reſte du mois;
Ennuyée à peu prés de ces réjoüiſſances,
J'iray me délaſſer parmy les bienſeances,
Briller au plus profond d'un noir apartement,
Me parer de l'éclat d'un lugubre ornement,
Promener en ſpectacle un deüil en grand volume,
Et donner en public des pleurs à la coûtume.

TOINON.

Mais voulant tout le mois déguiſer vôtre deüil,
Pourquoi faire venir Celiane & Montreüil?

JULIE.

Il faut dans le plaiſir un peu de compagnie,
On le reſpire mieux, & ſans elle il ennuye.

Outre un deſſein que j'ay que tu n'as pû prévoir,
Ils s'aiment, on le dit, & je veux le ſçavoir,
En être convaincuë, & les broüiller enſemble,
Toinon.

TOINON.

Dans ce deſſein j'entrevoy, ce me ſemble.
Vous voulez pour Epoux vous donner Montreüil.

JULIE.

Moy
D'un Mary, d'un bouru, je reprendrois la loy?
On peut par des raiſons du monde & de famille,
Par de certains deſirs, & pour ſortir de fille,
Une fois en ſa vie arborer ce lien;
Mais aller juſqu'à deux, je m'en garderay bien.

TOINON.

Ma foy vous ferez bien de garder le veuvage;
Car ſi par cas fortuit dans le cours de vôtre âge,
Vous alliez en pleurer un ou deux ſeulement,
Comme vous avez fait Monſieur de Saint Amant,
Et rendre vos douleurs encore auſſi celebres,
Vous vous ruïneriez en dépenſes funebres.

JULIE.

Fy des Maris, Toinon; des Amis, des Amis,
A vous plaire, à vôtre ordre ils ſont toujours ſoûmis:
On ſçait s'approprier leurs divers caracteres,
Le Conſeiller ſe rend utile à vos affaires,
On conte au Lanſquenet le riche Financier,
Le Partiſan commode eſt un bon dépenſier;

Le Courtiſan groſſit la foule aux Tuilleries,
L'Abbé nous divertit par ſes minauderies ;
Le bel Eſprit en vers diſtingue le commun,
Et parmy ce ramas le cœur en regarde un.

TOINON.

J'entens, je voy, Madame, où l'eſtime vous maine,
Et Montreüil d'un clin d'œil tout contraire à la haine
Sera le regardé, n'eſt-ce pas ?

JULIE.

Nous verrons
S'il répond à mes vœux ce que nous en ferons.

S. AMANT *à la fenêtre.*

Vous pouvez deviner ce qu'elle en voudra faire.

DORAME.

Eh ! c'eſt un jeu.

S. AMANT.

Quel jeu ?

JULIE.

Voila tout le myſtere.
Pour voir de ces Amans le cœur à découvert,
Je leur viens d'inſpirer exprés le jeu du Verd :
C'eſt dans ce deſſein même, & pour le voir éclore,
Que j'emprunte la voix du Printemps & de Flore,
Et ſous l'appas brillant des jeux & des plaiſirs,
Je vais adroitement penetrer leurs deſirs,
Et ſatisfaire aux miens.

DORAME.

C'eſt aſſez vous complaire.

Deſcendons.

S. AMANT.

Non, il faut en voir la fin, Beau-pere.

JULIE.

Lubin pendant les jeux avec moy de concert,
Feignant de badiner prendra leur boëte au verd.
Il vient.

SCENE VII.

Julie, Lubin, Troupe de Payſans, Dorame, S. Amant à la feneſtre.

LUBIN.

Voicy le May, rangez-vous, place, place.
Beau, grand, droit, verd, il vient ombrager cette place.

Des Payſans en danſant font avancer le May juſqu'au milieu du Theatre.

SCENE VIII.

Julie, Montreuil, Celiane, S. Amant, Dorame, Lubin, Payſans.

MONTREUIL.

Nous venons prés de vous entendre le concert.

CELIANE.

Ce May nous avertit qu'il faut ſonger au Verd,

LUBIN.

Vous y joüez donc ?

CELIANE.

Ouy.

LUBIN.

Gardez d'être attrapée.

JULIE.

Pour moy ſi l'on m'y prend, je ſeray bien trompée.

LUBIN *chante.*

Dans ces verds ébats,
Craignez la ſurpriſe,
Telle eſt ſouvent priſe
Qui n'y penſe pas.

JULIE.

Je ſuis en ſeureté, quoy qu'on puiſſe entreprendre.

LUBIN.

Souvent Brebis fringante au loup ſe laiſſe prendre.

CELIANE.

Qui ſe garde de tout ne peut être attrapé.

LUBIN.

L'on prend au trébuchet l'oyſeau le plus hupé.

Il chante.

Pour dénicher une Fauvette,
Lucas dit à Catin, follette

J'iray t'appeller demain
Du matin,
Si je te trouve au lit, dormeuſe,
Ma bouche à baiſer ton ſein
Ne ſera pas pareſſeuſe ;
A ces menaces Catin
N'en fut pas plus matineuſe,
Lucas trouva l'huis ouvert,
Catin fut priſe ſans Verd.

JULIE.

Catin ſe devoit bien tenir encourtinée.

LUBIN.

Elle aimoit à dormir la graſſe matinée,
Pour ſurprendre les gens il eſt plus d'un Lucas.

SCENE IX.

Julie, Montreuil, Celiane, S. Amant, Dorame, Flore, deux Zéphirs, deux Nymphes des Fleurs.

FLORE *chante.*

Sur la fougere au pied des Hêtres
Joüiſſez des plaiſirs champêtres,
Le Printemps vient ranimer vos ardeurs,
Flore amene à vos yeux les Zephirs & les Fleurs;
Que les Amours ſoient toujours de vos Fêtes.

Les belles conquêtes
Sont celles des cœurs.
Nymphes, jeunes fleurs naissantes,
Parfumez ces beaux lieux de vos odeurs charmantes ;
Et vous Zephirs en ce jour,
De la fraischeur de vos aisles
Eventez le sein des Belles,
Et n'en chassez pas l'Amour.

Les Zephirs & les Fleurs font une Entrée, & prennent en dansant les boëte de Cellane & de Montreüil qu'ils emportent.

FLORE *chante.*

Tout renouvelle
Dans ce beau mois,
La plus cruelle
Respire un choix,
Fiere Fillette,
Timide Amant,
A la rangette,
L'Amour les prend,
Dans une plaine,
Sous un couvert,
L'un sans mitaine,
L'autre sans Verd.

SCENE X.

Julie, Montreuil, Celiane, S. Amant, Dorame.

S. AMANT.

Beau-pere, on ne ſçauroit mieux pleurer un Epoux.

JULIE *à Montreüil & à Celiane.*

Tout nous dit de ſonger au Verd, en avez-vous?
Je vous y prens, montrez.

CELIANE.

Oh! qu'à cela ne tienne.
Ma boëte eſt perdue, ah!

MONTREUIL.

Le Diable a pris la mienne.

JULIE.

A nos conventions je vous ſoûmets tous deux,
Celiane ouvrez-moy vôtre cœur, je le veux;
Mais ſans fard, de l'amour l'avez-vous ſçû défendre?
N'eſt-il point quelque Amant qui s'y ſoit fait entendre?

CELIANE.

Juſqu'à ce jour il eſt de ſi peu de valeur,
Qu'aucun ne s'eſt offert pour y prendre couleur.

JULIE.

Vous mentez, j'en ſçay un, vous le ſçavez de même,
Qui montre avoir pour vous une tendreſſe extrême;

Il brûle de vous faire entendre ſes amours.

CELIANE.

Je vais pour m'en défendre appeller du ſecours.

SCENE XI.

Julie, Montreuil, S. Amant Dorame.

JULIE.

Vous ne la ſuivez pas, Montreüil?

MONTREUIL.

Qui, moy! Madame?

JULIE.

Il faut à vôtre tour me découvrir vôtre ame,
Je m'en vais expoſer une Fable à vos yeux,
Si vous n'en devinez le ſens myſterieux,
Vous me ferez, Montreüil, une ſenſible offenſe,
Si vous le concevez redoutez ma vengeance,
Pour peu que vous ſoyez rebelle à ſes clartez.

MONTREUIL.

Il faut ſçavoir.

JULIE.

Je vais vous la dire, écoûtez.
Une aimable Tourterelle
Eut le partage d'un Hibou;
Jamais paix, toujours querelle,

Il n'eſt pas mal-aiſé de deviner par où.
Hibou mourut, la veuve en ces allarmes
N'étalla point des clameurs & des larmes
Le faſtueux charivary,
Pleur enlaidit, douleur eſt folle,
Et puis, graces aux mœurs du ſiecle on ſe conſole
D'un Amant tendrement chery,
Que ne fait-on point d'un Mary?
Tourterelle à l'Amour rarement eſt rebelle.
Sa tendreſſe enviſage un Moineau digne d'elle:
Pour s'expliquer, regards, diſcours myſterieux,
Sont par elle mis en uſage,
Elle craint, elle n'oſe en dire davantage;
C'eſt au Moineau, s'il a des yeux,
A deviner le langage.

Vous entendez, Montreüil, le comprenez-vous bien?
Parlez ſincerement.

MONTREUIL.

A ne déguiſer rien,
Si certain homme étoit dans la nuit éternelle,
Je croirois deviner quelle eſt la Tourterelle;
Son joug a fait gémir mon cœur plus d'une fois:
Quant à l'heureux Moineau, ſeul digne de ſon choix,
Son bonheur me fait peine à le pouvoir connoître,
Mais ce que je ſçay bien, c'eſt que je voudrois l'être.

JULIE.

Soyez-le, on y conſent, le champ vous eſt ouvert,

Croyez tout, efperez, &....

S. AMANT *defcendu de la fenêtre.*

Je vous prens fans Verd.

MONTREUIL *en fuyant.*

Mon Oncle !

JULIE.

Mon Epoux !

SCENE XII.

S. Amant, Julie, Dorame.

S. AMANT.

Aprochez, mon Beaupere :
Vôtre fille eft d'un prix trop extraordinaire.
Je m'en fens deformais indigne, & vous la rens.
Adieu !

DORAME.

Tout doux, il eft des accommodemens.

S. AMANT.

Vous prétendez, voyant l'humeur qui la poffede...

DORAME.

Elle a tort, mais le mal trouvera fon remede.

S. AMANT.

Et quel remede ? aprés tout ce que devant vous...

DORAME.

D'accord, fon procedé choque ; mais entre-nous,

A l'intention prés, c'eſt une bagatelle.

S. AMANT.

Comment vous...

JULIE.

Hé quoi donc : ſuis-je ſi criminelle?
D'un Mary que l'on aime on apprend le trépas ;
Les premiers mouvemens ſont de ſuivre ſes pas :
A ce deſſein s'oppoſe un devoir de famille :
Des fruits de cet Hymen reſte une ſeule fille,
Il faut vivre pour elle, on reſtraint ſes deſirs
A chercher ſa ſanté dans d'innocens plaiſirs.

S. AMANT.

Morbleu! l'excuſe encore eſt pire que l'offenſe.

DORAME *à Julie.*

Sortez, j'adouciray ſon cœur en vôtre abſence.

S. AMANT.

Un Cloître punira çette inſolence-là.

JULIE *revenant.*

Mon Pere...

DORAME.

Laiſſez-moy raccommoder cela.

SCENE XIII.

S. Amant, Dorame

S. AMANT.

Non, non.

DORAME.

Ecoûtez-moy.

S. AMANT.

Si jamais je m'oblige
A revoir vôtre Fille...

DORAME.

Ecoûtez-moy, vous dis-je.
Comme vous je pris femme, & fus gendre autrefois.
Tout ce qui peut reduire un eſprit aux abois,
Tout ce qu'un Mary craint ſe trouva dans ma femme.
Elle... elle eſt au tombeau, Dieu veüille avoir ſon ame.
Je criay, j'y voulus renoncer comme vous.
Mon Beaupere honnête homme, eſprit commode & doux,
Me donna pour calmer ma fureur violente,
Un bon Contrat valant deux mille écus de rente,
Que jadis ſon Beaupere en pareilles douleurs
Lui mit entre les mains. Je ceſſay mes clameurs :
Mon Gendre le voila ; je vous remets ce gage,
Il peut dans la famille étre d'un bon uſage,
Vous avez une Fille, elle a tout vôtre ſoin;
Si vous la mariez vous en aurez beſoin;

Croyez-moy, comme nous ayez de la prudence,
Tout cecy, grace au Ciel, s'est fait dans le silence,
Il est certains secrets fâcheux à reveler,
Et qui de rien ne sçait, de rien ne peut parler.

S. AMANT *regardant le Contrat.*

Ecüeil de tout le monde! Or quelle est ta puissance!

DORAME.

Il faut, mon Gendre, il faut tous prendre patience.
Beaucoup d'honnêtes gens sont dans le même cas,
Qu'on ne console point avec de bons Contrats;
Reprenez la douceur, c'est la plus belle voye.

SCENE XIV.

S. Amant, Dorame, Lubin.

LUBIN.

Qu'est-ce donc, voicy bien, Monsieur, du rabat-joye,
Est-ce que nos plaisirs s'en iront à vauleau?
Nous sommes attroupez tretous dessous l'ourmeau
N'attendant qu'un signal pour faire icy gambade,
Et vous venez, dit-on, desaccorder l'aubade,
Madame vôtre Fille est pleurante en un coin,
Monsieur vôtre neveu grommele sur du foin,
Camus en chien d'Artois d'avoir compté sans hôte.
Quel revers! qui l'auroit pensé? c'est vôtre faute;
Tout-franc, ce procedé crie, & vous avez tort,
Aprés l'avoir mandé, de ne pas être mort.

DORAME.

Qu'eſt-ce à dire? non, non, qu'on chante, que l'on danſe,
Nous venons prendre part à la réjoüiſſance.
Bergers & Bergeres, que tout ſe rende icy,
Et ma Fille & Montreüil, & Celiane auſſi,
Reprenez un air gay, voicy la compagnie.

SCENE XV.

Dorame, S. Amant, Julie, Montreuil, &c.

DORAME.

Allons ma Fille, allons menez joyeuſe vie,
Vôtre Mary va voir vos plaiſirs d'un bon œil.
Ma Niéce Celiane, & le galant Montreüil,
Seront demain unis par un doux hymenée,
Aujourd'huy dans la joye achevons la journée.

SCENE DERNIERE.

Dorame, S. Amant, Julie, Celiane, Montreuil, Flore, Nymphes des Fleurs, Zephirs, Troupe de Bergers, Troupe de Bergeres.

FLORE *chante.*

Fuyez l'embarras des Amours,
Suivez les folles amourettes,

Les jeux, les plaiſirs, les beaux jours,
Ne ſont que parmy les fleurettes :
Pour folâtrer avec les ris,
Et des noirs chagrins ſe défendre,
Jeunes cœurs ſongez à prendre,
Et jamais à n'être pris.

Les Nymphes des Fleurs & les Zephirs danſent.

LUBIN *chante.*

Pour joüer ſeurement au Verd,
Beautez mettez-vous à couvert
D'un curieux deſagreable,
La ſurpriſe du Favory
Eſt aimable,
Mais celle du Mary,
C'eſt le diable.

Entrée de Payſans.

FLORE ET LUBIN *enſemble.*

Voulez-vous bannir vos allarmes,
Et goûter un Hymen plein de charmes,
Faites Epoux pour finir vos débats,
Tout ce que vous ne faites pas.

FLORE.

Soyez-vous apparemment fideles.

LUBIN.

Ne vous empreſſez point à voir
Ce qu'il ne faut jamais ſçavoir.

FLORE.

Passez-vous vos bagatelles.

Ensemble.

Douce union, charmante paix,
Repos des cœurs & du ménage,
Felicité du mariage,
Quand icy bas vous verrons-nous? jamais.

Entrée de Flore & de Lubin.
Grande Entrée de tous les Personnages dansans de la Comedie.

LUBIN *aux Spectateurs.*

A venir voir nos jeux soyez plus de concert,
Plus vous viendrez, & moins vous nous prendrez sans verd.

FIN.



ACHILLE

TRAGEDIE



ACHILLE

ACTE PREMIER.

SCENE PRÉMIERE.

Briféis, Lydie.

LYDIE.



ous vous reuoyons donc, heureufe Briféis :
L'injufte Agamemnon pour venger fon pays
Vous rendant au Héros a qui vous fçeuftes plaire
Croit que vous flechirez d'vn feul mot fa colere.

BRISÉIS.

Moy le vouloir flechir! Lydie, y penfez vous?
Moy troubler le repos qu'il doit a fon courroux!
Il a quité par là l'intereft des Atrides,
Par là laiffé de Mars les fureurs homicides;

Et lors que ſeul en paix il void meſme les Dieux
En mortels attaquer & défendre ces lieux,
J'iray de leurs debats le rendre la victime!
Il ſeruira les Grecs qui ſoufrent qu'on l'opprime!
Non, Lydie; épargnons des jours ſi précieux.
Agamemnon m'a fait enleuer a ſes yeux.
Qui du camp s'en eſt plaint? On s'eſt teu; ce ſilence,
Si Briſéis eſt crüe, aura ſa récompenſe.

LYDIE.

Achille le jura des voſtre enleuement.

BRISÉIS.

C'eſt a moy d'auoir ſoin qu'il tienne ſon ferment.
Le ſort ne m'aura point contre luy pour complice.
Contentons nous qu'Ajax, Phoenix, auec Vliſſe
Députez par les Grecs implorent ſon ſecours.
Nous meſmes n'allons pas précipiter ſes jours.
Vous ſcauez quel deſtin l'attend ſur ces riuages.

LYDIE.

Je ne m'arreſte point a tous ces vains préſages.
On les rendra menteurs par quelque prompt départ.
Les Grecs ſont ils point las d'aſſieger ce rampart?
Quand ſe propoſent ils de reuoir leur patrie?

BRISÉIS.

Je ne ſçais; & ces ſoins n'ont occupé ma vie
Que pour le prince ſeul qui fait mon ſouuenir.
Des ſoucis de l'eſtat c'eſt trop s'entretenir:
Ne ſongeons qu'a nos voeux. Que fait? que dit Achille?

Lors que j'eſtois abſente a t il eſté tranquille ?
Vous parloit il de moy ? que vous en a t il dit ?
Me puis-je flater d'eſtre encore en ſon eſprit ?
Et Patrocle ? ſans doute il eſt tousjours fidelle.
Je vous trouve du moins tousjours charmante & belle.

LYDIE.

Que ce ſoit mon mérite, ou la faueur des Cieux,
Patrocle juſqu'icy me void des meſmes yeux.
L'hymen ſeroit desja guarant de ſa conſtance;
Mais comme Achille doit y joindre ſa préſence,
A ſon retour en Grece il veut qu'il ſoit remis.
Admirez qu'en amants changeant nos ennemis
L'un & l'autre a changé ſon eſclaue en maitreſſe.
Vous & moy nous eſtions le butin de la Grece.
Le partage eſtant fait, l'vn & l'autre vainqueur
S'en vint mettre à nos pieds ſa fortune & ſon coeur.
Achille vous ayma; Patrocle ayma Lydie.

BRISÉIS.

J'ay ſujet en vn poinct de vous porter enuie.
Vous poſſédez entier le coeur de voſtre amant;
Achille eſt occupé de ſon reſſentiment.
Sa gloire & ſa grandeur ſont encor mes riuales.
Tant que nous le verrons ſur ces riues fatales
Je craindray pour ſes jours : vous voyez qu'au danger
En me rendant a luy l'on veut le rengager.
Que les enfans des Dieux vendent cher aux mortelles
L'honneur de quelques ſoins bien ſouuent peu fidelles !
Souuent il vaudroit mieux qu'vn coeur de moindre prix

De nos frefles beautez fe rencontraft épris.
On le poffederoit entier & fans alarmes :
Au lieu que je crains tout, tantoft l'effort des armes,
Tantoft mon peu d'attraits, tantoft l'ambition ;
Et l'on n'eft point d'vn Roy toute la paffion.

LYDIE.

Vous l'eftes de celuy qui joint par fa naiffance
Au fang qu'il tient des Dieux la fuprême puiffance.
S'il fe vange, & s'il veut exercer fon courroux,
Le feul motif en eft l'amour qu'il a pour vous.
De voftre enleuement il pourfuit la vengeance.
Il euft diffimulé peut eftre vne autre offenfe ;
Mais ne vous ayant plus auffitoft il fit voir
Qu'en vous feule il faifoit confifter fon deuoir,
Qu'il vous facrifioit l'intereft de la Grece,
Qu'enfin la gloire eftoit moins que vous fa maitreffe.

BRISÉIS.

Je l'auoue, & je crains peut eftre fans fuiet ;
Mais qui pourroit auoir vn coeur moins inquiet ?

LYDIE.

Vous, fi vous vous fçauez connoiftre vn peu vous-mefme.
Vos voeux font foutenus d'vn mérite fuprême ;
Si vous fçauez donner a ces biens tout leur prix,
Voftre amant vous deura quoy que fils de Thétis.
Nous defcendons de Roys : noftre fang nous rend dignes
De l'hymen des Heros mefme les plus infignes.
Je n'ay point oublié ce fang ; imitez-moy ;
Croyez qu'vn demi dieu vous peut garder fa foy
Il me l'a confirmé cent fois en voftre abfence.

SCENE II.

Achille, Briſéis, Lydie.

ACHILLE, *a Lydie.*

Je le viens confirmer encore en ſa préſence.

BRISÉIS.

On vous croyoit, ſeigneur, par Vliſſe occupé.

ACHILLE.

Pour vous voir vn moment je me ſuis échapé.

LYDIE.

Je le vais arreſter, & veux que mon adreſſe
Vous donne le loiſir de voir voſtre princeſſe.

SCENE III.

Achille, Briſéis.

ACHILLE.

Ouy, Madame, je prens tous les Dieux pour témoins
Que vous ſeule auez fait mes penſers & mes ſoins.
Je ſçais mal employer l'ordinaire langage
Des douceurs qu'a l'amour on donne en apannage :
Mais croyez au defaut d'vn entretien flateur
Que ma bouche en dit moins qu'il n'en eſt dans mon coeur.

BRISÉIS.

Vous en dites aſſez, Seigneur, je ſuis contante ;
Et n'oſois me flater d'vne ſi douce attente.
Car que ſuis-je ? les Grecs m'ont raui mes états.
Il ne m'eſt plus reſté que de foibles appas :
Ay-je droit de prétendre eſclaue & malheureuſe
Que d'vne ardeur conſtante autant que genereuſe
Vn prince tel que vous daigne me conſoler,
Et qu'au titre d'épouſe il veuille m'appeler ?
Vos promeſſes, ſeigneur, & cet exces de gloire
Font que je n'oſerois en douter, ny le croire.

ACHILLE.

C'eſt me connoiſtre mal que d'en pouuoir douter.
Vos traits n'ont plus beſoin de me ſolliciter ;
Le ſeul deuoir le fait ; je hais les coeurs friuoles :
Mes principales loix ſont mes ſimples parolles.
Vous vous dites eſclaue ; & de qui ? d'un amant.
C'eſt moy qui ſuis lié par les noeuds du ferment.
Repoſez vous ſur eux, attendez ſans alarmes :
J'auray deuant les yeux ce ſerment & vos charmes.
Mon choix ſera ſans doute approuué par Thétis ;
Mais ſon amour pour moy, l'honneur d'eſtre ſon fils,
Mes états, vos conſeils, voſtre intereſt, Madame,
Arreſtent de mon coeur l'impatiente flame.
J'ay voulu préuenir par vn hymen ſecret
Vn doute & des ſoupçons que je ſoufre a regret.
Vous auez refuſé ces marques de mon zele :
L'hymen vous eſt ſuſpect ſans pompe ſolemnelle.

J'y consens : nous verrons vos parents & les miens :
Je reprendray des Grecs vos états & vos biens :
Ce fer m'en est guarent.

BRISÉIS.

Ah Seigneur que la Grece
Possede en paix mes biens, qu'elle en soit la maitresse.
Je n'en estime qu'vn ; vous l'allez hazarder !
Vous disposez de vous sans me le demander !
Je vous plais sans estats ; qu'importe d'estre Reyne ?

ACHILLE.

Vous l'estes, plaire ainsi, c'est estre souueraine.
La beauté, dont les traits mesme aux Dieux sont si doux
Est quelque chose encor de plus puissant que nous.
Tout vous doit assurer de ma perseuerance ;
N'allez point d'vn hymen corrompre l'espérance.
Que si vous ne pouuez vous vaincre là dessus,
Des demain...

BRISÉIS.

Non seigneur.

ACHILLE.

Je ne vous presse plus :
Attendons ; mais taschez au moins d'estre tranquille.

BRISÉ.

Est ce vne chose hélas à nos coeurs si facile ?

ACHILLE.

Vous-mesme vous voulez qu'on differe ce jour.

BRISEIS.

Seigneur, ne cherchez point de raifon dans l'amour.
J'en dis trop; cet aueu vous déplaira peut-eftre :
Mais quoy! j'ay beau rougir, mon coeur n'eft plus le maiftre.
Ce que l'on fent pour vous ne fe peut étouffer :
Achille ne fçauroit à demi triompher.
Souffrez qu'apres ces mots Brifêis fe retire...
Ne vous laffez vous point de les entendre dire?
Ma rougeur me confond : je fors donc; auffi bien
Vliffe va venir, & je ne craindrois rien!

Patrocle entre.

Refiftez à fon art; oppofez-luy ma flame;
Oppofez luy du moins la fierté de voftre ame.
Que vous importe t il qu'on vange Menelas?
Songez à vos parens, à vos deftins hélas!
Aux miens qui les fuiuront. J'ay pour tout artifice
Les pleurs que vous voyez; pourront-ils moins qu'Vliffe?
Employray-je des traits moins feurs de vous toucher?
Adieu Seigneur, gardez vn courroux qui m'eft cher.

SCENE IV.

Achille, Patrocle.

ACHILLE.

Quelque fierté qu'on ayt, quelque ferment qu'on faffe.
Patrocle, il faut aymer; tu me croyois de glace;
Achille te fembloit deuoir tout dédaigner :

Tu vois; ainſi qu'vn autre il s'eſt laiſſé gagner.
J'ayme, je ſuis touché, je fais gloire de l'eſtre.
L'heure enfin eſt venüe, ou loin d'agir en maiſtre,
En héros qui par tout veut eſtre le vainqueur,
Je me rends, & connois les foibleſſes d'vn coeur.

PATROCLE.

N'appellez point foibleſſe vn tribut légitime.
Vous, vous juſtifier! aymer donc eſt ce vn crime?
Seigneur, vous me ſemblez tousjours fils de Thétis.
Loin les coeurs qui ſe ſont de l'amour guarentis!
S'il en eſt. Quoy les Dieux vous ſeruiront d'exemples;
La beauté dans l'Olimpe aura trouué des temples,
Et vous ſerez honteux de luy ſacrifier!
C'eſt bien pluſtoſt matiere à ſe juſtifier.
Voſtre Princeſſe a tout; je vois tout dans la mienne;
Et ſoit que de leurs traits mon eſprit s'entretienne,
Soit qu'il regarde auſſi leur amour, leur vertu,
(Car l'vn n'eſt point par l'autre en leurs coeurs combatu)
J'en priſe la conqueſte; vne telle victoire
Ne rend point voſtre coeur infidelle à la gloire.

ACHILLE.

Voicy d'auſtres combats qui me ſont appreſtez.
De quel air vient à nous le chef des députez!
Voy ſon port, ſes regards.

PATROCLE.

Tout parle dans Vliſſe.
Ajax le ſuit : que l'vn découure d'artifice!
L'autre agit ſans détours.

SCENE V.

Vliſſe, Ajax, Achille.

VLISSE.

Vous me voyez, ſeigneur,
Plus encor comme ami que comme ambaſſadeur.
Vous ſouuient il des lieux ou ſous un mol ombrage,
On faiſoit malgré vous languir voſtre courage?
De nymphes entouré, vous perdiez vos beaus jours.
Thétis d'vn vain danger laiſſoit paſſer le cours.
Je vous vis; j'approchay ſous vn habit de femme.
De l'amour des hauts faits je vous enflammay l'ame.
On vous y vid courir; ce fut par mon moyen.
Je ne viens point icy vous reprocher ce bien.
Je ne viens que vous rendre avec dons la princeſſe,
Au nom du fier Atride & de toute la Grece.
Ne laiſſerez vous point flechir voſtre courroux?
Faut il que nos tranſports durent autant que nous?
Juſqu'au départ du moins ſuſpendez vos querelles.
Songez que d'actions mémorables & belles
Vous perdez; car chez vous vaincre & combatre eſt vn:
Vous n'eſtes pas de ceux qui n'ont qu'vn ſort commun:
Contans pour le remplir d'vne ſeule victoire
Par le deuoir, ſans plus ils marchent à la gloire.
Le monde attend de vous de plus puiſſans efforts.
Si vous ne voulez pas ſejourner chez les morts,

Par de nouueaus dangers diftinguez vous des hommes ;
Hector en a femé la carriere ou nous fommes.
Nous ne les cherchons plus, ils nous viennent trouuer.
Ilium qui bornoit fes voeux à fe fauuer
S'eft rendu l'attaquant : cette fuperbe ville
Prétend brufler nos nefs en préfence d'Achille.
Vous verrez vos amis fur la terre étendus ;
Les Dieux troyens vainqueurs, les Dieux grecs confondus ;
Cette Troye à fon tour plaignant noftre mifere.
Voila, voila, Seigneur, des fujets de cholere.

ACHILLE.

Vous n'eftes pas réduits encore à cet état.

VLISSE.

Et le faut il attendre? Eft-il de potentat
De fimple Grec qui puft fe plaire en fa patrie
Voyant de noftre nom la gloire ainfi flétrie?

ACHILLE.

Si l'intereft des Grecs eft d'employer mon bras,
Pourquoy d'Agamemnon ne fe plaignent ils pas?
Quand ce chef a payé de mépris leurs feruices,
N'ay-je pas condamné tout haut fes injuftices?
Princes, je ne fçais point trahir mes fentimens :
Rappellez dans vos coeurs fes mauuais traitemens ;
Vous verrez que chacun a fujet de fe plaindre.
Endurez ; j'y confens ; rien ne doit vous contraindre.
Je vous laiffe vanger le foible Menelas.
En feruant toutefois ces deux freres ingrats,
Eft il, princes, eft il de Grec qui fe duft taire?

J'ay fait éclat pour tous, je veux encor le faire.

VLISSE.

Ah ne rappellez point les déplaiſirs paſſez.
Je veux qu'Agamemnon nous ayt tous offenſez,
Il faut n'y plus ſonger, & que noſtre memoire
Se charge du ſeul ſoin d'acquerir de la gloire.

ACHILLE.

Eſt ce en le redoutant qu'on eſpere en trouuer?
La gloire eſt pour luy ſeul; il ſçait nous l'enleuer.

VLISSE.

Euitons donc au moins la honte & l'infamie.
Empeſchons, s'il ſe peut, que la Grece ne die :
« Je ſuis mere féconde en enfans malheureux :
« J'ay formé des héros; Troye a triomphé d'eux.
« Réduite à les reuoir ſans lauriers en leurs villes,
« Je ne ſoufriray plus qu'ils quittent ces aſiles,
« Qu'ils laiſſent leur foyer, & cherchent aux combats
« Vn renom que les Dieux ne leur accordent pas. »

AJAX.

Je ſçauray m'excepter de cette obſcure vie;
Et veux vaincre ou mourir aux champs de la Phrigie.
Moy viuant, vn berger ne ſera point chez ſoy
Tranquille poſſeſſeur de l'épouſe d'vn Roy.
J'auray des compagnons a punir cet outrage.
Vous verrez plus d'vn chef tenir meſme langage.
D'vn meſme eſprit que tous, ſeigneur, ſoyez porté.
Nous nous ſommes liguez contre cette cité.
Si quelque Grec ſe plaint, qu'on remette la peine

A des temps ou les Dieux auront fait rendre Héleine.
Vous les aurez alors contre vos ennemis;
Et ſi vous me mettez au rang de vos amis,
Si vous trouuez qu'Ajax ait aſſez de vaillance,
Moy meſme je vous veux ayder dans la vengeance;
Aydez nous dans ce ſiege, appuyez nos efforts;
Ces murs pris ou laiſſez, les miens & moy, pour lors
Nous vous ſeruirons tous contre vn prince coupable.

ACHILLE.

Le fier Agamemnon n'eſt pas ſi redoutable.
Mon bras y ſuffira; comme il a creu le ſien
Capable de dompter ſans moy le mur troyen.
Voſtre offre cependant, ſeigneur, doit me confondre.

AJAX.

Ce n'eſt pas encor là comme il faut nous répondre.
Nous verra-t-on vanger vn tel affront ſans vous?

ACHILLE.

Sans moy : qui touche t il qu'vn malheureux époux?
L'vnion n'eſtoit pas ſi grande en nos prouinces,
Que nous duſſions tous ſuiure en eſclaues ces princes.

AJAX.

Eh eſclaues, nous, Roys! dites en compagnons.
Tenons nous de leur main les lieux ou nous regnons?
Le ſang d'Atrée a t il du pouuoir ſur le noſtre?
Sommes nous dépendans vous ny moy d'aucun autre?
V ſſe voudroit-il qu'on diſt qu'eſtant forcé
Il a de ſes pareils l'intéreſt embraſſé?
Non ſans doute.

VLISSE.

Il faloit venger nos diadêmes.
L'affront fait à ces Roys retomboit ſur nous meſmes.
J'entray dans leur parti de mon pur mouuement.
Rien ne m'y contraignit qu'vn juſte ſentiment.
Cette meſme raiſon vous donna meſme enuie :
Eſt elle autre aujourdhuy que dix ans l'ont ſuiuie?
Nous nous ſommes enfin à pourſuiure engagez.
Laiſſerons-nous des murs ſi longtemps aſſiegez?
Des murs qui pour jamais aux princes de la Grece
Seroient vn monument de honte & de foibleſſe?

AJAX.

Après dix ans d'aſſauts, s'il nous les faut quiter,
Quels peuples ne viendront chez nous nous inſulter?

ACHILLE.

Quand j'ay lieu de me plaindre on ne me conuainc gueres.
Ce que vous alleguez en faueur de ces freres,
L'vn d'eux à mon égard le détruit aujourdhuy.
Je veux bien vous payer de raiſons & non luy.

VLISSE.

Seigneur, laiſſons à part les diſputes friuoles :
Et vous, fils de Thétis, écoutez mes parolles.
Vous croyez que ce chef pour vnique raiſon
N'a que de réparer l'honneur de ſa maiſon;
Qu'auſſitoſt contre vous il reprendra ſa haine :
Vous en allez juger par ce qui nous ameine.
Rempli des qualitez qui vous font eſtimer,
Ce prince recommence encore à vous aymer.

Il ne tiendra qu'à vous d'vnir vos deux familles.
Nous vous offrons l'hymen de l'vne de ſes filles.
Toutes ont des appas, il vous promet le choix;
Et pour dot ſept citez, dignes d'autant de Roys.
Cardamile la moindre abonde en paſturages.

ACHILLE.

D'autres ſeroient flatez par de tels auantages.
Pour moy, je les mépriſe, & je ne veux le nom
D'ami ny d'allié du fier Agamemnon.
Qu'il garde ſes citez, ſes préſens, & ſa fille.
On ne me verra point entrer dans ſa famille;
Non meſme s'il m'offroit ſept empires diuers;
Non quand on m'offriroit en dot tout l'vniuers.

AJAX.

Vid on jamais cholere à la voſtre pareille?

VLISSE.

Penſez y; croyez nous; que la nuit vous conſeille.

ACHILLE.

Le conſeil en eſt pris.

AJAX.

L'eſt il? Nous vous laiſſons.

VLISSE.

Peut eſtre Briſéis appuyra nos raiſons;
Et ſur le coeur d'Achille eſtant toute puiſſante
Du reſpect de nos chefs ſera reconnoiſſante.





ACTE II.

—

SCENE I.

Phoenix, Achille.

PHOENIX.


Ois je croire, feigneur, qu'Vliffe ayt vainement
Effayé d'adoucir voftre reffentiment?
On dit plus : vous partez; voftre flote nous quite.
Les Grecs n'ont, apres tout, rien fait qui le mérite.
Mais vos amis ! mais moy ! car Phoenix en cecy
Prétend auoir a part fes interefts auffi.
Je vous ay dans mes bras porté des voftre enfance.
Quand vous euftes paffé ce temps plein d'innocence,
Vne jeuneffe ardante éxigeoit d'autres foins.
Je les pris; auec fruit; vos faits en font témoins.
Le fucces de ces foins deuroit en récompenfe
Donner à mes confeils chez vous plus de créance:
C'eft le prix que j'en veux. Peut eftre vous croyez
Par quelque amour pour moy me les auoir payez.
Il eft vray vous m'aymiez pendant voftre jeune âge ;
Aujourd'huy j'en demande vn nouueau témoignage :

Ceux que vous m'en donniez quand d'vn air gracieux
Enfant vous ne tourniez que ſur moy ſeul vos yeux;
Ceux que j'en receuois lors que voſtre jeuneſſe
En ne me cachant rien me combloit d'allegreſſe
Ne me ſuffiſent pas aujourdhuy que je voy
De ce fatal courroux les Grecs ſe prendre à moy.
« Que ne luy donnoit il vne humeur moins farouche? »
Voila ce que l'on dit d'vne commune bouche;
Et de tous les malheurs preſts à tomber ſur nous
C'eſt voſtre gouuerneur qu'on accuſe & non vous.

ACHILLE.

Je n'ay point oublié vos ſoins ny voſtre zèle;
J'en conſerue dans l'ame vn ſouvenir fidele;
Mais ne prétendez pas que contre mon honneur
L'amour que j'ay pour vous me fléchiſſe le coeur.
Si vous en attendiez de pareils témoignages,
Vous deuiez m'enſeigner à ſouffrir les outrages;
L'auez vous fait?

PHŒNIX.

Seigneur, j'ay fait ce que j'ay deu;
Et vous n'auez que trop à mes voeux répondu.
J'aprouue la fierté; mais enfin, les injures
Se peuuent réparer; elles ont leurs meſures.

ACHILLE.

Vn coeur comme le mien ne leur en peut donner.

PHOENIX.

Il le doit : la grandeur conſiſte à pardonner :
Jamais ce ſentiment n'a de gloire flétrie.

Je ne vous voulois point alleguer la patrie;
Me flatant d'un credit que je deurois auoir,
Et voulant ſur voſtre ame eſſayer mon pouuoir :
Je dédaignois auſſi les adreſſes d'Vliſſe,
Honteux qu'il nous faluſt employer l'artifice.
Sans ce ſecours, les Grecs vous parlent par ma voix :
« Nous venons, diſent ils, implorer vos exploits;
« Seigneur; ils nous ſont deus, & nos propres exemples
« Ont accru la valeur qui vous promet des temples. »

ACHILLE.

Je ne dois qu'à vous ſeul. En vain deuant les yeux
On me met du public l'intereſt ſpécieux;
Comme ſi Sparte eſtoit la Grèce toute entiere.
Les lieux où Menelas a receu la lumiere,
Ceux encore où l'on void ces freres obeïs
Ont eu part à l'outrage, & non point mon pays.
Cependant j'accourus pour eux à cette guerre;
Pour eux je vins chercher la mort en cette terre.
Je n'auois nul ſujet de haïr les Troyens.
Paris m'a t il raui mes amours, ny mes biens?
Agamemnon l'a fait; c'eſt Argos, c'eſt Mycene
Qui deuroient reſſentir les effects de ma haine.
Laiſſons les : leur monarque eſt encor trop heureux
Que je n'apporte icy nul obſtacle à ſes voeux.
A l'entour de ces murs je vous laiſſe combatre.
Les Dieux les ont baſtis, nous voulons les abatre.

PHOENIX.

Ces meſmes Dieux les ont à perir condamnez;

Et puis, cette raiſon qu'à tort vous me donnez,
S'il faut vous en parler ſans que l'on diſſimule,
Dans le coeur des humains jette peu de ſcrupule.
Enfin quand ces raiſons ne vous pourroient toucher,
Songez au long repos qu'on peut vous reprocher.
Lorſque chacun de nous à l'enuy ſe ſignale,
Que les ſoldats ont meſme vne ardeur ſans égale,
Achille eſt dans ſa tante, & donne à Briſéis
Les moments qu'il deuroit donner à ſon pays.

ACHILLE.

Phoenix, je vous arreſte. On ſçait quel eſt Achille.
Qu'il ayme, & qu'en ſa tante il demeure tranquille,
Tout eſt égal ; j'ay trop établi mon renom :
Je l'étendray plus loin ; je veux qu'Agamemnon
Me ſatisfaſſe enfin non point par des parolles.
Ses excuſes, ſes dons, ſes offres ſont friuoles.
Auſſitoſt qu'Ilion ſera pris ou laiſſé,
Il verra ce que c'eſt de m'auoir offenſé.
Que tous vos chefs vnis embraſſent ſa défenſe,
J'en feray d'autant plus éclater ma vengeance.
Quiconque entreprendra d'entrer dans nos débats
Attirera ſur ſoy ma colere & mon bras.

PHOENIX.

Qu'entends je ! à quel exces monte voſtre colere !
Vous ! attaquer la Gréce ! vne ſeconde mere.
O Deſtins, quels forfaits ont mérité ces maux ?
Nous rejetterez vous en d'éternels trauaux ?
Bienheureux Ilion, nous te portons enuie :

Tu ne vois point les tiens déchirer leur patrie.
Puiſſe Phoenix mourir des qu'on t'aura vaincu!
Apres ce que j'entends, ſeigneur, j'ay trop veſcu.
Je m'en retourne au camp.

ACHILLE.

Quoy ſi toſt? Ah! mon pere,
Auez vous en horreur vn fils qui vous réuere?
Je parts demain; venez honorer noſtre cour.
Accordez moy du moins le reſte de ce jour.
A l'entour de ces murs tout eſt calme & tranquille.
Je n'entends aucun bruit au camp ny dans la ville.
L'Aurore eſt avancée; Hector euſt pris ce temps
S'il euſt voulu ſortir avec ſes combatans.
Aux fatigues de Mars donnez quelque relaſche :
Demain vous reprendrez cette pénible taſche...
Mais que nous veut Patrocle? Il accourt.

SCENE II.

Patrocle, Phoenix, Achille.

PATROCLE.

Les Troyens
Ont laiſſé de leurs murs la garde aux citoyens.
Leurs guerriers vont ſortir pour finir la querelle.

PHOENIX.

Adieu mon fils; je vais où le danger m'appelle.

Pluſt aux Dieux que ce fuſt ſeulement par deuoir ;
Vous venez d'y meſler encor le deſeſpoir.

ACHILLE.

Ah mon pere.

PHOENIX.

Eſt ce à moy qu'vn nom ſi doux s'adreſſe!
On m'attend. Nous allons combatre pour la Grece :
C'eſt à vous de nous ſuiure, ou de m'abandonner.
Vous n'auez qu'vn moment à vous déterminer.

SCENE III.

Achille, Patrocle, Arbate.

ACHILLE.

Dy moy, me plains-je à tort? L'enleuement d'Helene
Occupe juſqu'aux Dieux après dix ans de peine;
Celuy de Briſéis eſt encore à vanger :
Maintiendray-je vn parti qui me laiſſe outrager?
Non. Phoenix toutefois m'a touché, je l'auoüe.
Mais que faire? Vn démon de nos penſers ſe joüe.
Contre les Phrygiens j'employois mes efforts;
Les Dieux ont dans mon coeur jetté d'autres tranſports.
Car après tout j'éxerce vn courroux légitime,
La pluſpart de nos chefs ont beau m'en faire vn crime.
L'affront dont leur parti veut eſtre ſatisfait
Importe beaucoup moins que le tort qu'on m'a fait.

Qu'ils acheuent ſans moy l'entrepriſe de Troye :
Tant qu'ils ſoient ſur le poinct de deuenir ſa proye,
Qu'Agamemnon l'auoüe, & qu'Ilion ayt mis
Dans le dernier malheur mes derniers ennemis,
En préſence des Dieux je le proteſte encore,
Mon bras refuſera le ſecours qu'on implore.
Allons dans nos états attendre ce moment.
Nous ſerons aujourdhuy ſpectateurs ſeulement.

PATROCLE.

Vous le pouuez. Ces champs ſont pleins de vos trophées :
Il n'eſt point d'actions qui n'en ſoient étoufées.
Pour moy, me ſieroit il de n'eſtre que témoin
D'vn combat dont je ſçais que ma gloire a beſoin ?
Je n'ay point aſſez fait ; mon coeur doit ſe le dire ;
Ce n'eſt pas que Patrocle aux premiers rangs aſpire ;
Toutefois !... Mais que ſert enfin de ſouhaiter ?
Pour ſuruiure à ſoy meſme il faut executer.
Des ombres du commun le fauori d'Achille
Confondu chez les morts, ſuiure la tourbe vile !
Permettez luy, ſeigneur, de ſe rendre aujourdhuy
Digne de l'amitié que vous auez pour luy.

ACHILLE.

Va ; ton projet eſt beau : non que ta renommée
Parmi les nations ne ſoit desja ſemée.
Tu peux des a preſent ne mourir qu'à demi.
Je me fais vn honneur de t'auoir pour ami.
Sui pourtant ton deſſein. Je te loüe, & moy meſme
Je me dois applaudir du choix de ce que j'ayme.

Patrocle & Briféis confolent mes chagrins.
Veuillent les Dieux vnir quelque jour nos deftins.
Cependant, fonge à toy dans cette afpre carriere.
Je ne fuis pas le feul qui t'en fais la priere.
Tes jours touchent encor d'autres coeurs que le mien.
Reuien victorieux du combat, mais reuien.

PATROCLE.

Le fort en eft le maiftre; il faut le laiffer faire.
Qu'on foit dans les combats prudent ou temeraire,
On tombe également : & fouuent le danger
S'acharne fur celuy qui veut fe mefnager.
Mais le danger n'eft pas ce qu'il faut qu'on regarde.
La dépouille d'Hector vaut bien qu'on fe hazarde.

ACHILLE.

Ami pourquoy ce choix? Qui t'oblige aujourdhuy,
Parmi tant de guerriers, de n'en vouloir qu'à luy?

PATROCLE.

Quoy fon bras tous les jours aux Grecs fe fera craindre,
Tous les jours nous aurons de nouueaus morts à plaindre,
Vous abfent fur luy feul chacun aura les yeux,
Et je le pourray voir fans en eftre enuieux?
Luy feul de ces remparts empefchera la prife!

ACHILLE.

Ami, te dis-je encor, laiffe cette entreprife.
Ce n'eft pas que je mette en doute ta vertu;
Mais connois tu cet homme, enfin le connois tu?

PATROCLE.

Ouy feigneur; je me jette en vn peril extreme :

Mais je pretends auſſi me connoiſtre moy-meſme.
On m'a veu quelquefois affronter des guerriers :
Aujourdhuy que j'aſpire à de nouueaus lauriers,
Chercheray-je Paris !

ACHILLE.

Qui te le dit? Tu paſſes
De la terreur des Grecs aux ames les plus baſſes.

PATROCLE.

Donnez-moy voſtre armure; Hector me cherchera

ACHILLE.

J'en doute; mais ſur toy chacun s'attachera.

PATROCLE.

Elle redoublera ma force & mon courage.

ACHILLE.

Si tu crois en pouuoir tirer quelque auantage,
Je te l'accorde. Arbate, il faut la luy donner.

Achille a Patrocle.

Pren garde encore vn coup de trop t'abandonner.
Pouſſe les Phrygiens, redouble leurs alarmes;
Ne te va point auſſi jetter ſeul dans leurs armes.
Deuien pour ton ami meſnager de tes jours;
Si tu ne l'es pour moy, ſois le pour tes amours,
Sois-le enfin: c'eſt à moy d'en répondre à Lydie.
Noſtre commun bonheur va rouler ſur ta vie.

PATROCLE.

Mes jours ſont ils ſi chers, ſeigneur; & ſcauez-vous
Si l'on vous auoûra d'vn ſentiment ſi doux!

Je me flate pourtant. Protegez ce que j'ayme.
Nous auons à Lydie osté le diadême.
J'ayday les conquerans à luy rauir ses biens :
Mort ou vif je la veux récompenser des miens :
Tout est en vostre main tenez-luy lieu de frere.

ACHILLE.

Tu t'en acquiteras toy mesme.

PATROCLE.

Je l'espere.
Quel que soit le démon dont ce mur s'appuŷra,
Vous me regarderez, & cela suffira.
Je reuiendray tantost mettre aux pieds de Lydie
Le succes glorieux d'vne action hardie;
Sinon, vostre deuoir est de la consoler.

ACHILLE.

Patrocle, embrasse-moy, je ne te puis parler.
La voicy; ton dessein, sans doute, est connu d'elle :
Arbate l'aura dit.

SCENE IV.

Lydie, Achille, Patrocle.

LYDIE.

Ami, quelle nouuelle !
Que vient on de m'apprendre? Hé quoy sans mon congé
Vous vous estes Patrocle au combat engagé?

ACHILLE.

Je le laiſſe auec vous : faites agir, Madame,
Tout ce que vous auez de pouuoir ſur ſon ame.

LYDIE.

En ay je aſſez? helas!

ACHILLE.

Eſſayez : j'ay tout dit.
Voyez ſi vous aurez ſur luy plus de credit.
Qui reſiſte à l'ami, ſe rend à la maiſtreſſe.

SCENE V.

Patrocle, Lydie.

LYDIE.

Voil a donc voſtre amour! C'eſt là cette tendreſſe
Que vous me promettiez apres qu'on m'eut oſté
Biens, & ſceptre, enfin tout, juſqu'à la liberté!
Quand Achille s'en vint déſoler noſtre terre,
Si quelqu'vn ſignala ſon nom dans cette guerre,
Ce fut vous. L'oſeray-je à ma honte auoüer,
Je cherchay dans mes maux matiere à vous loüer.
Aux dépens de mon coeur vous vous fiſtes connetre :
Ce me fut vn plaiſir de vous auoir pour maiſtre :
Je ne regretay point ce que j'auois perdu;
Je l'aurois refuſé, ſi l'on me l'euſt rendu :
Et vous, cruel, & vous pour toute récompenſe

Vous mettez auec moy voſtre gloire en balance.
Vous ne l'y mettez point; j'ay pour vous moins d'appas:
Cependant on a veu que je n'en manque pas.
Auant que d'eſtre icy comme eſclaue emmenée,
Les monarques voiſins briguoient mon hyménée.
Tous me vinrent offrir leur ayde en mes malheurs :
Je les vis tous perir ſans leur donner des pleurs;
Je fis des voeux pour vous, ingrat, contre moy-meſme.

PATROCLE.

Que ces Roys ſont heureux! mourir pour ce qu'on ayme
Meriter doublement de viure en l'auenir!

LYDIE.

Je vous demande moins, & ne puis l'obtenir.
Ne me préférez plus vn fantoſme de gloire;
Apres m'auoir conquiſe eſt il quelque victoire
Qu'vn coeur ambitieux ne doiue dédaigner?
Ne vous ſuffit il pas d'auoir ſceu me gagner?
Conſidérez l'état où je ſerois réduite,
Si ce combat auoit vne funeſte ſuite.

PATROCLE.

Achille vous ſeroit tousjours vn protecteur.

LYDIE.

Achille eſt de mes maux le principal auteur;
Et vous par ce diſcours vous offenſez Lydie :
Qu'ay je beſoin, ſans vous, de conſeruer ma vie?
Si le deſtin me veut à ce poinct affliger,
Les enfers me ſçauront contre tous protéger.

PATROCLE.

Madame, au nom des Dieux cessez de me confondre :
Voicy ce que je puis en deux mots vous répondre.
Plust aux Dieux qu'il falust donner mon sang pour vous !
Le trespas n'auroit rien qui ne me semblast doux.
Mille fois en vn jour demandez moy ma vie ;
Vous serez auec joye aussitost obéie.
Je ne préfere point ma gloire à vos attraits ;
Du deshonneur sans plus j'apréhende les traits :
Vous y deuez pour moy vous mesme estre sensible.
On s'en va renuerser ce mur inaccessible ;
Verray-je pour vn jour tous mes jours diffamez ?
Vous me haïriez lors autant que vous m'aymez.
Quand vous le soufririez, je me dois satisfaire.

LYDIE.

Va, de tels sentimens ne me sçauroient déplaire.
J'ay voulu t'émouuoir ; mais si je l'auois fait
Je m'en applaudirois peut estre auec regret.
Rien ne presse ; joüis encor de ma présence :
Tes projets sont remplis de trop d'impatience :
Je te laisse a l'honneur sacrifier ce jour ;
Mais tu me dois aussi quelques momens d'amour :
Le Ciel nous les enuie ; Arbate te vient dire
Que tout est prest, que tout à ta gloire conspire ;
Peut estre à mon malheur !

PATROCLE.

Madame, esperons mieux.

LYDIE.

Auant que de courir à ces funeſtes lieux,
Aproche, & tens la main ; celle cy t'eſt donnée
Pour gage des douceurs d'vn fidele hyménée.
Te voicy mien, Patrocle, & tu n'es plus à toy ;
Sois auare d'vn ſang que je prétends à moy.
J'entends desja le bruit des premieres alarmes ;
Allons, mes propres mains te veſtiront tes armes.
Promets moy tout au moins de modérer ton coeur.

PATROCLE.

Je vous promets de vaincre apres cette faueur.





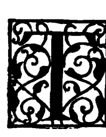
POESIES DIVERSES



POÉSIES DIVERSES.

LETTRE

A M. D. C. A. D. M.



RES-reverente Mere en Dieu,
Qui reverente n'eftes guere,
Et qui moins encore eftes mere,
On vous adore en certain lieu,
D'où l'on n'ofe vous l'aller dire,
Si l'on n'a patente du Sire,
Qui fit attraper Girardin,
Lequel alloit voir fon jardin,
Puis le mit à groffe finance :
Les Rocroix gens fans confcience
Me prendroient auffi bien que luy,
Vous allant conter mon ennuy.
J'aurois beau dire à voix foûmife :
Meffieurs, cherchez meilleure prife ;

Phœbus n'a point de nourriçon
Qui soit homme à haute rançon;
Je suis un homme de Champagne,
Qui n'en veux point au Roy d'Espagne;
Cupidon seul me fait marcher.
Enfin, j'aurois beau les prêcher;
Montal ne se souciroit guere
De Cupidon ny de sa mere.
Pour cet homme en fer tout confit
Passe-port d'Amour ne suffit.
En attendant que Mars m'en donne un, & le sine;
Mars ou Condé, car c'est tout un,
Comme tout un vous & Cyprine,
Je ne bouge, & j'ay bien la mine
De ne vous pas estre importun.
Vôtre séjour sent un peu trop la poudre;
Non la poudre à testes friser,
Mais la poudre à testes briser;
Ce que je crains comme la foudre,
C'est à dire un peu moins que vous;
Car tous vos coups
Ne sont pas doux,
Comme ils le semblent;
Le cœur dés l'abord ils nous emblent,
Puis le repos, puis le repas.
Puis ils font tant qu'ils causent le trépas.

Je vis pourtant, à ne vous point mentir;
Que serviroit de deguiser les choses?

Mais comment vis-je! & qu'il nous faut pâtir
Dans vos prifons où l'on fait longues pofes!
Noires ne font, & pourtant font mieux clofes
Qu'aucun Châtel : Quand leans on fe voit,
Pleurs, & foûpirs, ce font boutons de rofes,
On n'en fort pas ainfi que l'on voudroit.

Auffi quand on vous fit Abbeffe,
Et qu'on renferma vos appas,
Qui fut camus, c'eft le trépas;
Que les champs libres on leur laiffe
Un peu,
Je gage
Qu'on verra s'ils fortent de cage
Beau jeu :
Deffous la clef on les a mis,
Comme une chofe, & rare & dangereufe;
Et pour épargner fes amis,
Le Ciel vous fit jurer d'eftre Religieufe.

Comme vos yeux alloient tout embrafer,
Il fut conclu par vôtre parentage,
Qu'on vous feroit un Couvent époufer;
Deux ans aprés fe fit le mariage;
De s'y trouver vôtre bonté fut fage;
Sans point de faute Hymen en fit autant;
Mot ne fonnoit, & quant à moy je gage
Que de l'affaire il n'eftoit pas content.

Ce mefme jour pour le certain

Amour ſe fit Benedictin;
Et ſans trop faire la mutine
Venus ſe fit Benedictine;
Les Ris ne bougeans d'avec vous
Benedictins ſe firent tous,
Et les Graces qui vous ſuivirent
Benedictines ſe rendirent :
Tous les Dieux qu'en Cypre on connoît,
Prirent l'habit de ſaint Benoît.

Vous vêtir d'or, ce ſeroit grand dommage;
Puis qu'en habits ſans coûts, & ſans façon,
De triompher vôtre beauté fait rage,
Si qu'à la Cour elle en feroit leçon :
Pardonnez-moy ſi j'ay quelque ſoupçon,
Que cet habit dont vous eſtes vêtuë,
En vous voilant ſoit receleur d'appas;
N'en eſt-il point dont il puiſſe à ma veuë
Se confier ? je ne le dirois pas.

POUR

MADAME DE SEVIGNÉ.

Dixain envoyé à M. F. ſur le ſujet de la Lettre précedente.

De Sevigné depuis deux jours en-çà
Ma Lettre tient les trois parts de ſa gloire :

Elle luy plût, & cela se passa
Phœbus tenant chez vous son consistoire.
Entre les Dieux, & c'est chose notoire,
En me loüant Sevigné me plaça :
J'estois alors deux cens mille au de-çà,
Voire encor plus du temple de memoire.
Ingrat ne suis, son nom seroit pieça
De-là le Ciel, si l'on m'en vouloit croire.

A M*.

Je ne m'attendois pas d'estre loüé de vous ;
Cet honneur me surprend, il faut que je l'avoüe :
Mais de tous les plaisirs le plaisir le plus doux.
C'est de se voir loüé de ceux que chacun loüe.

ODE ANACRÉONTIQUE.

A Madame la Sur-Intendante
sur ce qu'elle est accouchée, avant terme, dans le carrosse,
en revenant de Toulouse.

Puis-je ramentevoir l'accident, plein d'ennui,
Dont le bruit en nos cœurs mit tant d'inquiétudes ?
Aurai-je bonne grace à blamer aujourd'hui
Carrosses en relais, chirurgiens un peu rudes ?

Falloit-il que votre œuvre imparfait fut laiffé ?
Ne le deviez-vous pas rapporter de Touloufe ?
A quoi fongeoit l'amour qui l'avoit commencé,
Et font-ce là des traits de véritable époufe ?

Ne quittant qu'avec peine un mari, par trop cher,
Et le voyant partir pour un fi long voyage,
Vous le voulutes fuivre, il ne put l'empêcher ;
De vos chaftes amours vous lui deûtes ce gage.

Dites-nous s'il devoit être fille ou garçon,
Et fi c'eft d'un Amour, ou fi c'eft d'une Grace
Que vous avez perdu l'étoffe & la façon,
A quelque autre poupon laiffant libre la place ?

Pour tous les fruits d'hymen qui font fur le métier,
Carroffes en relais font méchante voiture.
Votre poupon, au moins, devoit avoir quartier ;
Il étoit digne, hélas ! de plus douce aventure.

Vous l'auriez achevé fans qu'il y manquât rien,
De Graces & d'Amours étant bonne ouvrière.
Dieu ne l'a pas voulu peut-être pour un bien,
Aux dépens de nos cœurs il eût vu la lumière.

OLYMPE affurément vous auriez mis au jour
Quelque fubject charmant & peut-être infenfible.
Votre fexe ou le nôtre en feroit mort d'amour,
Mais nous ne gagnons rien ; c'eft un fort infaillible.

Ce miracle ébauché laiſſe ici frère & ſœurs.
Chez vous mâle & femelle il en eſt une bande ;
Un ſeul étant perdu ne nous rend point nos cœurs
De ceux qui ſont reſtés la part ſera plus grande.

SONNET

POUR MAD^elle^ C.

Seve qui peins l'objet dont mon cœur ſuit la loy,
Son pouvoir ſans ton art aſſez loin peut s'eſtendre;
Laiſſe en paix l'Univers, ne luy va point apprendre
Ce qu'il faut ignorer ſi l'on veut eſtre à ſoy.

Auſſi bien manque-t-il icy je ne ſçais quoy
Que tu ne peus tracer, ny moy te faire entendre ;
J'en conſerve les traits qui n'ont rien que de tendre;
Amour les a formez plus grand peintre que toy.

Par d'inutiles ſoins pour moy tu te ſurpaſſes ;
Clarice eſt en mon ame avec toutes ſes graces;
Je m'en fais des Tableaux où tu n'as point de part :

Pour me faire ſans ceſſe adorer cette Belle,
Il n'eſtoit pas beſoin des efforts de ton art,
Mon cœur ſans ce Portrait ſe ſouvient aſſez d'elle.

MADRIGAL.

POUR LA MESME.

Damon voyant Clarice peinte,
Soudain en reſſentit l'atteinte;
Il s'écria dans ce moment;
Eſt-il une beauté ſur les cœurs plus puiſſante?
Pendant que Clarice eſt abſente,
Son Portrait luy fait un Amant.

POUR LA MESME.

UNE MUSE PARLE.

Recevez de nos mains cette illuſtre couronne,
Dont l'éclat immortel a des charmes ſi doux;
Nous n'avons encor veu perſonne
Qui la meritaſt mieux que vous.
Vos vers ſont d'un tel prix que rien ne les ſurpaſſe;
Ce mont en retentit de l'un à l'autre bout;
Vous ſçaurez regner au Parnaſſe,
Qui regne ſur les cœurs ſçait bien regner par tout.

CONTRE LA MESME,

Qui faifoit des vers pendant le vivant de fon Mary, & qui n'en fit plus aprés fa mort.

Les Oracles ont ceffé;
Colletet eft trépaffé.

Dés qu'il eut la bouche clofe,
Sa femme ne dit plus rien;
Elle enterra Vers & Profe
Avec le pauvre Chreftien.

En cela je plains fon zele;
Et ne fçais au pardeffus,
Si les Graces font chez elle,
Mais les Mufes n'y font plus.

Sans glofer fur le myftere
Des Madrigaux qu'elle a faits,
Ne luy parlons déformais
Qu'en la langue de fa mere.

Les Oracles ont ceffé;
Colletet eft trépaffé.

BALLADE

Sur le refus que firent les Augustins de prêter leur Interrogatoire devant Messieurs en 1658.

Aux Augustins, sans allarmer la Ville,
On fut her soir ; mais le cas n'alla bien.
L'Huissier voyant de cailloux une pile,
Crut qu'ils n'étoient mis là pour aucun bien :
Très-sage fut, car avec doux maintien,
Il dit : Ouvrez, faut-il tant vous requerre ?
Qu'est-ce ceci ? Sommes-nous à la guerre ?
Messieurs sont seuls, ouvrez, & croyez-moi.
Messieurs, dit l'autre, en ce lieu n'ont que querre,
Les Augustins sont serviteurs du Roi.

Dea répond l'un de Messieurs fort habile,
Conseiller Clerc, & sur-tout bon Chrétien,)
Vous êtes troupe en ce monde inutile,
Le Tronc vous perd depuis ne sais combien,
Vous vous battez, faisant un bruit de chien ;
D'où vient cela ? Parlez, qu'on ne vous serre :
Car que soyez de Paris ou d'Auxerre,
Il faut subir cette commune loi,
Et n'en déplaise aux suppôts de Saint Pierre,
Les Augustins sont serviteurs du Roi.

Lors un d'entre eux, que ce ſoit Pierre ou Gille,
Il ne m'en chaut, car le nom n'y fait rien;
Vraîment, dit-il, voilà bel Evangile,
C'eſt bien à vous de régler notre bien;
Que le Tronc ſerve à l'Autel de ſoûtien,
Ou qu'on le vuide afin d'emplir le verre,
Le Parlement n'a droit de s'en enquerre,
Et je maintiens comme article de foi,
Qu'en débridant Matines à grand-erre,
Les Auguſtins ſont ſerviteurs du Roi.

ENVOI.

Sage Héros, ainſi dit Frére Pierre.
La Cour lui taille un beau pourpoint de pierre;
Et dedans peu me ſemble que je voi,
Que ſur la mer, ainſi que ſur la terre,
Les Auguſtins ſont ſerviteurs du Roi.

M... ayant dit que je luy devois donner penſion pour le ſoin qu'il prenoit de faire valoir mes Vers, j'envoyay quelque temps aprés cette Lettre-cy à M.

Je vous l'avouë, & c'eſt la verité
Que Monſeigneur n'a que trop merité
La penſion qu'il veut que je luy donne;
En bonne foy je ne ſçache perſonne
A qui Phœbus s'engageât aujourd'huy
De la donner plus volontiers qu'à luy.

Son ſouvenir qui me comble de joye
Sera payé tout en belle monnoye,
De Madrigaux, d'ouvrages ayant cours;
(Cela s'entend ſans manquer de deux jours
Aux termes pris, ainſi que je l'eſpere;)
Cette monnoye eſt ſans doute legere,
Et maintenant peu la ſçavent priſer;
Mais c'eſt un fonds qu'on ne peut épuiſer.
Plût aux Deſtins, amis de cet Empire,
Que de l'Epargne on en pût autant dire!
J'offre ce fonds avec affection :
Car aprés tout, quelle autre penſion
Aux Demi-dieux pourroit être aſſinée?
Pour acquiter celle-cy chaque année,
Il me faudra quatre termes égaux;
A la ſaint Jean je promets Madrigaux,
Courts & trouſſez, & de taille mignonne;
Longue lecture en eſté n'eſt pas bonne.
Le chef d'Octobre aura ſon tour aprés,
Ma Muſe alors prétend ſe mettre en frais;
Nôtre Heros, ſi le beau temps ne change,
De menus vers aura pleine vendange.
Ne dites point que c'eſt menu preſent;
Car menus vers ſont en vogue à preſent.
Vienne l'an neuf, Balade eſt deſtinée;
Qui rit ce jour, il rit toute l'année.
Or la Balade a cela, ce dit-on,
Qu'elle fait rire, ou ne vaut un bouton.
Paſque jour ſaint, veut autre Poëſie;

J'envoyeray lors, ſi Dieu me préte vie,
Pour achever toute la penſion,
Quelque Sonnet plein de devotion.
Ce terme-là pourroit être le pire;
On me void peu ſur tels ſujets écrire :
Mais tout au moins je ſeray diligent,
Et ſi j'y manque envoyez un Sergent,
Faites ſaiſir ſans aucune remiſe
Stances, Rondeaux, & vers de toute guiſe :
Ce ſont nos biens, les doctes Nourriſſons
N'amaſſent rien, ſi ce n'eſt des Chanſons.
Ne pouvant donc preſenter autre choſe,
Qu'à ſon plaiſir le Heros en diſpoſe :
Vous luy direz qu'un peu de ſon eſprit
Me viendroit bien pour polir chaque écrit.
Quoy qu'il en ſoit, je me fais fort de quatre,
Et je prétends, ſans un ſeul en rabatre,
Qu'au bout de l'an le compte y ſoit entier;
Deux en ſix mois, un par chacun quartier.
Pour ſeureté j'oblige par promeſſe
Le bien que j'ay ſur le bord du Permeſſe.
Même au beſoin nôtre ami Peliſſon
Me pleigera d'un couplet de Chanſon,
Chanſon de luy tient lieu de longue Epître,
Car il en eſt ſur un autre Chapitre;
Bien nous en prend; nul de nous n'eſt fâché
Qu'il ſoit ailleurs jour & nuit empêché.
A mon égard je juge neceſſaire
De n'avoir plus ſur les bras qu'une affaire;

C'eſt celle-cy : j'ay donc intention
De retrancher toute autre penſion :
Celle d'Iris mêmc, c'eſt tout vous dire;
Elle aura beau me conjurer d'écrire,
En luy payant pour ſes menus plaiſirs
Par an trois cens ſoixante & cinq ſoûpirs;
(C'eſt un par jour, la ſomme eſt aſſez grande)
Je n'entends point aprés qu'elle demande
Lettre ny vers, proteſtant de bon cœur
Que tout ſera gardé pour Monſeigneur.

EPITAPHE D'UN PARESSEUX.

Jean s'en alla comme il eſtoit venu,
Mangea le fonds avec le revenu,
Tint les treſors choſe peu neceſſaire;
Quant à ſon temps, bien le ſceut diſpenſer;
Deux parts en fit, dont il ſouloit paſſer
L'une à dormir & l'autre à ne rien faire.

AUTRE EPITAPHE

D'UN GRAND PARLEUR.

Sous ce tombeau pour toûjours dort,
Paul qui toûjours contoit merveilles :

Loüange à Dieu, repos au mort,
Et paix en terre à nos oreilles.

BALLADE.

POUR LE PREMIER TERME.

A MADAME...

Comme je vois Monſeigneur vôtre Epoux
Moins de loiſir qu'homme qui ſoit en France,
Au lieu de luy, puis-je payer à vous?
Seroit-ce aſſez d'avoir vôtre quittance?
Oüy, je le crois; rien ne tient en balance
Sur ce point-là mon eſprit ſoucieux.
Je voudrois bien faire un don precieux :
Mais ſi mes vers ont l'honneur de vous plaire,
Sur ce papier promenez vos beaux yeux;
En puiſſiez-vous dans cent ans autant faire!

Je viens de... ſçachant bien que ſur tous
Les Muſes ſont en ce lieu reſidence,
Si leur ay dit, en ployant les genoux,
Mes vers voudroient faire la reverence
A deux ſoleils de vôtre connoiſſance
Qui ſont plus beaux, plus clairs, plus radieux,
Que celuy-là qui loge dans les Cieux;
Partant vous faut agir dans cette affaire,

Non par acquit, mais de tout vôtre mieux.
En puissiez-vous dans cent ans autant faire!

—◇—

L'une des neuf m'a dit d'un ton fort doux,
(Et c'est Clio, j'en ay quelque croyance;)
Esperez bien de ces yeux & de nous.
J'ay crû la Muse; & sur cette assurance
J'ay fait ces vers, tout remply d'esperance.
Commandez donc en termes gracieux
Que sans tarder, d'un soin officieux,
Celuy des Ris qu'avez pour Secretaire
M'en expedie un acquit glorieux:
En puissiez-vous dans cent ans autant faire!

—◇—

ENVOY.

Reyne des cœurs, objet delicieux,
Que suit l'Enfant qu'on adore en des lieux
Nommez Paphos, Amatonte & Cytere,
Vous qui charmez les hommes & les Dieux;
En puissiez-vous dans cent ans autant faire!

Comme j'étois sur le point d'envoyer le terme de la Saint-Jean, l'on m'a mandé que M. de Mézière s'en venoit à Vaux en diligence, & que Madame la Maréchalle d'Aumont y devoit aussi amener Mademoiselle sa fille; que là ils s'épouseroient aussitôt & que ce mariage avoit été conclu si soudainement que les parties ne se doutoient quasi pas du sujet de leur voyage.

J'aurois bien voulu pouvoir témoigner, par quelque chofe de poli, le zéle que j'ai pour les deux familles ; mais j'ai cru que l'épithalame ne devoit pas être plus prémédité que l'hyménée, & qu'il falloit que tout fe fentît de la foudaineté avec laquelle Monfeigneur le Sur-Intendant entreprend & exécute la plus-part des chofes. Je me fuis donc contenté d'ajouter au terme ce Madrigal :

Belle d'AUMONT & vous MÉZIÈRE,
Quand je regarde la manière
Dont vous vous mariez, l'un venant de la Cour,
Et l'autre de Paris, ou bien de la frontière,
J'appelle votre hymen un impromptu d'amour.
Avec le temps vous en ferez bien d'autres,
Et nous en pourrons voir dans neuf mois, plus un jour,
Un de votre façon qui vaudra tous les nôtres.

On me donna pour fujet de la Balade du fecond terme l'imitation du Rondeau de Voiture *Ma foy c'eft fait.*

BALADE.

A M^r...

Trois fois dix vers, & puis cinq d'ajoûtez,
Sans point d'abus c'eft ma tâche complete ;
Mais le mal eft qu'ils ne font pas comptez ;
Par quelque bout il faut que je m'y mette :
Puis que jamais Balade je promette,
Duffay-je entrer au fin fonds d'une tour,
Nenny ma foy, car je fuis déja court ;
Si que je crains que n'ayez rien du nôtre.

Quand il s'agit de mettre un œuvre au jour
Promettre eſt un, & tenir eſt un autre.

—○—

Sur ce refrein, de grace, permettez
Que je vous conte en vers une ſornette.
Colin venant des Univerſitez
Promit un jour cent francs à Guillemette;
De quatre-vingt il trompa la fillette,
Qui de dépit luy dit pour faire court;
Vous y viendrez cuire dans nôtre four,
Colin répond, faiſant le bon Apôtre ·
Ne vous fâchez, belle, car en amour,
Promettre eſt un, & tenir eſt un autre.

Sans y penſer j'ay vingt vers ajuſtez,
Et la beſogne eſt plus d'à demi-faite.
Cherchons-en treize encor de tous côtez,
Puis ma Balade eſt entiere & parfaite.
Pour faire tant que l'ayez toute nette,
Je ſuis en eau, tant que j'ay l'eſprit lourd,
Et n'ay rien fait ſi par quelque bon tour
Je ne fabrique encore un vers en ôtre,
Car vous pourriez me dire à vôtre tour,
Promettre eſt un, & tenir eſt un autre.

ENVOY.

O vous l'honneur de ce mortel ſejour,
Ce n'eſt pas d'huy que ce proverbe court,

On ne l'a fait de mon temps ny du vôtre ;
Trop bien ſçavez qu'en langage de Cour
Promettre eſt un, & tenir eſt un autre.

A M. LE SUR-INTENDANT.

EPÎTRE.

Dûſſai-je une fois vous déplaire,
Seigneur, je ne me ſaurois taire.
Celui qui plein d'affection
Vous promet une penſion,
Bien payable & bien aſſignée
A tous les quartiers de l'année,
Qui pour tenir ce qu'il promet,
Va ſouvent au ſacré Sommet,
Et n'épargnant aucune peine,
Y dort après tout d'une haleine
Huit ou dix heures réglément,
Pour l'amour de vous ſeulement,
J'entens à la bonne meſure,
Et de cela je vous aſſûre,
Celui-là, dis-je, a contre vous
Un juſte ſujet de couroux.
L'autre jour étant en affaire,
Et le jugeant peu néceſſaire,

Vous ne daignates recevoir
Le tribut qu'il croit vous devoir
D'une profonde révérence.
Il fallut prendre patience,
Attendre une heure, & puis partir:
J'eus le cœur gros, ſans vous mentir,
Un demi jour pas davantage :
Car enfin ce ſeroit dommage,
Que prenant trop mon intérêt,
Vous en creuſſiez plus qu'il n'en eſt.
Comme on ne doit tromper perſonne,
Et que votre ame eſt tendre & bonne,
Vous m'iriez plaindre un peu trop fort,
Si vous mandant mon déconfort,
Je ne contois au vrai l'hiſtoire;
Peut-être même iriez-vous croire
Que je ſouhaite le trépas
Cent fois le jour, ce qui n'eſt pas.
Je me conſole, & vous excuſe;
Car après tout on en abuſe,
On ſe bat à qui vous aura.
Je croi qu'il vous arrivera
Choſes, dont aux courts jours ſe plaignent
Moines d'Orbès, & ſur tout craignent,
C'eſt qu'à la fin vous n'aurez pas
Loiſir de prendre vos repas.
Le Roi, l'Etat, votre Patrie,
Partagent toute votre vie;
Rien n'eſt pour vous, tout eſt pour eux.

Bon Dieu! que l'on eſt malheureux,
Quand on eſt ſi grand perſonnage!
Seigneur, vous êtes bon & ſage,
Et je ſerois trop familier,
Si je faiſois le Conſeiller.
A joüir pourtant de vous même
Vous auriez un plaiſir extrême,
Renvoyez donc en certains temps
Tous les Traitez, tous les Traitans,
Les Requêtes, les Ordonnances,
Le Parlement & les Finances,
Le vain murmure des Frondeurs,
Mais plus que tout les demandeurs,
La Cour, la Paix, le Mariage,
Et la dépenſe du voyage,
Qui rend nos coffres épuiſez,
Et nos Guerriers les bras croiſez.
Renvoyez, dis-je, cette troupe,
Qu'on ne vit jamais ſur la croupe
Du mont, où les ſavantes Sœurs
Tiennent boutique de douceurs.
Mais que pour les amans des Muſes
Votre Suiſſe n'ait point d'excuſes,
Et moins pour moi que pour pas un,
Je ne ſerai pas importun.
Je prendrai votre heure & la mienne.
Si je vois qu'on vous entretienne,
J'attendrai fort paiſiblement
En ce ſuperbe appartement,

Où l'on a fait d'étrange terre
Depuis peu venir à grand-erre,
(Non ſans travail & quelques frais,)
Des Rois Céphrim & Kiopès
Le cercueil, la tombe ou la biere ;
Pour les Rois ils ſont en pouſſiere.
C'eſt là que j'en voulois venir.
Il me fallut entretenir
Avec ces monumens antiques,
Pendant qu'aux affaires publiques
Vous donniez tout votre loiſir.
Certes j'y pris un grand plaiſir.
Vous ſemble-t'il pas que l'image
D'un aſſez galant perſonnage
Sert à ces tombeaux d'ornement ?
Pour vous en parler franchement,
Je ne puis m'empêcher d'en rire,
Meſſire Orus, (me mis-je à dire,)
Vous nous rendez tous ébahis :
Les enfans de votre pays
Ont, ce me ſemble, des bavettes,
Que je trouve plaiſamment faites.
On m'eût expliqué tout cela,
Mais il falut partir de là
Sans entendre l'allégorie.
Je quittai donc la galerie,
Fort content parmi mon chagrin,
De Kiopès & de Céphrim,
d'Orus & de tout ſon lignage,

Et de maint autre perfonnage.
Puiffent ceux d'Egypte en ces lieux,
Fuffent-ils Rois, fuffent-ils Dieux,
Sans violence & fans contrainte,
Se repofer deffus leur plainte,
Jufques au bout du genre humain!
Ils ont fait affez de chemin
Pour des perfonnes de leur taille.
Et vous, Seigneur, pour qui travaille
Le temps qui peut tout confumer,
Vous, que s'efforce de charmer
L'Antiquité qu'on idolâtre,
Pour qui le Dieu de Cléopatre
Sous nos murs enfin abordé,
Vient de Memphis à Saint-Mandé :
Puiffiez-vous voir ces belles chofes
Pendant mille moiffons de rofes.
Mille moiffons c'eft un peu trop :
Car nos ans s'en vont au galop,
Jamais à petites journées.
Hélas! les belles deftinées
Ne devroient aller que le pas.
Mais quoi! le Ciel ne le veut pas.
Toute ame illuftre s'en confole;
Et, pendant que l'âge s'envole,
Tâche d'acquerir un renom,
Qui fait encor vivre le nom,
Quand le Héros n'eft plus que cendre.
Témoin celui qu'eut Alexandre,

Et celui du fils d'Osiris,
Qui va revivre dans Paris.

BALADE A M. F.

POUR LE PONT DE CHATEAU-THIERRY.

Dans cet écrit nôtre pauvre Cité
Par moy, Seigneur, humblement vous supplie,
Disant, qu'aprés le penultiéme Esté
L'Hyver survint avec grande furie,
Monceaux de neige, & gros randons de pluye,
Dont maint ruisseau croissant subitement
Traita nos Ponts bien peu courtoisement :
Si vous voulez qu'on les puisse refaire,
De bons moyens j'en sçais certainement;
L'argent sur tout est chose necessaire.

Or d'en avoir, c'est la difficulté;
La Ville en est dés long-temps dégarnie :
Qu'y feroit-on? vice n'est pauvreté :
Mais cependant, si l'on n'y remedie,
Chaussée & Pont s'en vont à la voirie;
Depuis dix ans, nous ne sçavons comment,
La Marne fait des siennes tellement,
Que c'est pitié de la voir en colere.

Pour s'oppofer à fon débordement,
L'argent fur tout eft chofe neceffaire.

Si demandez combien en verité
L'œuvre en requiert, tant que foit accomplie;
Dix mille écus en argent bien compté,
C'eft juftement ce dequoy l'on vous prie :
Mais que le Prince en donne une partie;
Le tout s'il veut, j'ay bon confentement
De l'agréer fans craindre aucunement.
S'il ne le veut, afin d'y fatisfaire
Aux Echevins on dira franchement,
L'argent fur tout eft chofe neceffaire.

ENVOY.

Pour ce vous plaife ordonner promptement
Nous eftre fait du fonds fuffifamment;
Car vous fçavez, Seigneur, qu'en toute affaire
Procés, negoce, hymen, ou bâtiment,
L'argent fur tout eft chofe neceffaire.

BALADE

POUR LA REINE.

Dame Bellone ayant plié bagage,
Eft en Suede avec Mars fon Amant :

Laiſſons-les là, ce n'eſt pas grand dommage,
Tout bon François s'en conſole aiſément.
Jà n'en battray ma femme aſſurément :
Car que me chaut ſi le Danois on pille?
Et ſi Bellone eſt mal avec la Cour?
J'ayme mieux voir Venus & ſa famille,
Les Jeux, les Ris, les Graces, & l'Amour.

Le ſeul eſpoir reſtoit pour tout potage;
Nous en vivions, encor bien maigrement;
Lors qu'en traitez Jules ayant fait rage,
A chaſſé Mars ce mauvais garnement.
Avecque nous, ſi l'Almanach ne ment,
Les Caſtillans n'auront plus de Caſtille :
Meſme au Printemps on doit de leur ſéjour
Nous envoyer avec certaine fille
Les Jeux, les Ris, les Graces, & l'Amour.

On ſçait qu'elle eſt d'un tres-puiſſant lignage.
Pleine d'eſprit, d'un entretien charmant,
Prudente, accorte, & ſur tout belle & ſage
Et l'Empereur y penſe aucunement;
Mais ce n'eſt pas un morceau d'Alleman,
Car en attraits ſa perſonne fourmille;
Et ce jeune Aſtre auſſi beau que le jou
A pour ſa dot, outre un métail qui brille,
Les Jeux, les Ris, les Graces, & l'Amour.

ENVOY.

Prince amoureux de Dame ſi gentille,
Si tu veux faire à la France un bon tour,
Avec l'Infante enleve à la Caſtille
Les Jeux, les Ris, les Graces, & l'Amour.

POUR LA REINE

EN SUITE DE LA BALADE PRÉCEDENTE.

Ils ſont partis, les Jeux, les Ris, les Graces;
Nous les verrons au temps que j'ay prédit.
Le Dieu d'Amour, qui marche ſur leurs traces,
De les compter l'autre jour entreprit :
Le pauvre enfant penſa perdre l'eſprit
En calculant, tant la ſomme eſtoit haute.
Bon, ce dit-il, nous allons moiſſonner;
Car le Climat doit en cœurs foiſonner.
Petit Amour, vous comptez ſans vôtre hôte;
Tout l'Univers n'en ſçauroit tant donner,
Que noſtre Reine en merite ſans faute.

Je devois donner des Madrigaux en d'autres temps, & voicy ce que j'envoyay pour un de ces Termes.

DIXAIN.

A M^{e}...

Dedans mes vers on n'entend plus parler
De vos beautez, & Clio s'en eſt plainte.
J'ay répondu qu'il n'appartient d'aller
A toutes gens, comme on dit, à Corinthe.
Par toutes mains qu'auſſi vous ſoyez peinte
C'eſt un abus, Phœbus ſans contredit
Seul y prétend; j'y perdrois mon credit.
Vous me direz, quelle eſt donc vôtre affaire?
Quelle elle eſt donc? je l'auray bientôt dit :
C'eſt d'admirer. Quoy rien plus? & me taire.

POUR LE ROY.

SIXAIN.

Des que l'heure eſt venuë Amour parle en vainqueur,
Soit de gré, ſoit de force, il entre dans un cœur,
Et veut de nos ſoûpirs le tribut ou l'offrande;
Alcandre de ce droit s'eſt long-temps excuſé;

Mais par les yeux d'Olimpe Amour le luy demande,
Et jamais à ces yeux on n'a rien refusé.

MADRIGAL

POUR LE ROI.

Que dites-vous du cœur d'Alcandre,
Qui n'avoit jamais soupiré ?
S'il s'est un peu tard déclaré,
Il n'a rien perdu pour attendre.

Sur ce que M... souhaittoit un plus grand nombre de petits ouvrages que celuy qu'il avoit receu; les deux pieces suivantes luy furent envoyées pour supplément.

DIXAIN.

A M...

Trois Madrigaux ce n'est pas vôtre compte,
Et c'est le mien; que sert de vous flater ?
Dix fois le jour au Parnasse je monte;
Et n'en sçaurois plus de trois ajuster.
Bien vous diray qu'au nombre s'arrêter
N'est pas le mieux, Seigneur, & voicy comme,
Quand ils sont bons, en ce cas tout prud'homme

Les prend au poids au lieu de les compter;
Sont-ils méchans, tant moindre en eſt la ſomme
Et tant plûtôt on s'en doit contenter.

ODE

POUR LA PAIX.

Le noir démon des combats
Va quitter cette contrée;
Nous reverrons icy-bas
Regner la Déeſſe Aſtrée.

La Paix ſœur du doux repos,
Et que Jules va conclure,
Fait déja refleurir...
Dont je tire un bon augure.

S'il tient ce qu'il a promis,
Et qu'un heureux mariage
Rende nos Rois bons amis,
Je ne plains pas ſon voyage.

Le plus grand de mes ſouhaits
Eſt de voir, avant les roſes,

L'Infante avecque la Paix :
Car ce ſont deux belles choſes.

—o—

O Paix, Infante des Cieux,
Toy que tout heur accompagne,
Vien vîte embellir ces lieux
Avec l'Infante d'Eſpagne.

—o—

Chaſſe des Soldats gloutons
La troupe fiere & hagarde,
Qui mange tous mes moutons,
Et bat celuy qui les garde.

—o—

Délivre ce beau ſéjour
De leur brutale furie,
Et ne permets qu'à l'Amour
D'entrer dans la Bergerie.

—o—

Fay qu'avecque le Berger
On puiſſe voir la Bergere,
Qui coure d'un pied leger,
Qui danſe ſur la fougere,

—o—

Et qui du Berger tremblant
Voyant le peu de courage,

S'endorme, ou faſſe ſemblant
De s'endormir à l'ombrage.

—◇—

O Paix, ſource de tout bien,
Viens enrichir cette terre,
Et fay qu'il n'y reſte rien
Des images de la guerre.

—◇—

Accorde à nos longs deſirs
De plus douces deſtinées,
Rameine-nous les plaiſirs,
Abſens depuis tant d'années.

—◇—

Etoufe tous ces travaux,
Et leurs ſemences mortelles.
Que les plus grands de nos maux
Soient les rigueurs de nos Belles.

—◇—

Et que nous paſſions les jours
Etendus ſur l'herbe tendre,
Preſts à conter nos amours
A qui voudra les entendre.

AU ROI, ET A L'INFANTE.

MADRIGAL,

EN 1660.

Heureux couple d'Amans, race de mille Rois,
Bien que de voir trembler cent peuples ſous vos loix,
Soit une gloire peu commune,
Vous avoüerez pourtant un jour,
Qu'on eſt mieux couronné par les mains de l'Amour,
Que par celles de la Fortune.

EPIGRAMME

Sur un mot de Scarron qui eſtoit prés de mourir.

Scarron ſentant approcher ſon trépas,
Dit à la Parque; Attendez, je n'ay pas
Encore fait de tout poinct ma Satyre :
Ah, dit Cloton, vous la ferez là-bas;
Marchons, marchons, il n'eſt pas temps de rire.

A Madame la Sur-Intendante, ſur la naiſſance de ſon dernier fils à Fontainebleau.

Vous avez fait des Poupons le Héros,
Et l'avez fait ſur un tres-bon modele.
Il tient déja mille menus propos;

Sans ſe méprendre, il rit à la plus belle :
C'eſt, ce dit-on, la meilleure cervelle
De nourriſſon qui ſoit ſous le ſoleil.
Pour bien tetter il n'a pas ſon pareil ;
Il fait en tout ſon jugement paroître :
Quelqu'un m'a dit qu'il ſera du Conſeil
(Sans y manquer) du Dauphin qui va naître.

Or vous voila mere de trois Amours ;
Dieu ſoit loüé, la Reine de Cythere
N'en a qu'un ſeul qu'elle monſtre toûjours,
Et cet enfant ne va pas ſans ſa mere :
A ſe conduire il n'a pas peu d'affaire,
Etant privé de la clarté des cieux ;
Mais vos trois fils ont chacun deux beaux yeux,
Deux magaſins de lumiere & de flame ;
Deux vrais ſoleils, dont l'éclat radieux
Ebloüira quelque jour plus d'une ame.

De vos aînez d'autres gens ont écrit ;
De ce cadet je dirai quelque choſe :
C'eſt un enfant tout ſens & tout eſprit.
D'un feu de joye au Parnaſſe il eſt cauſe ;
A le loüer déja l'on ſe diſpoſe :
Son nom chanté par cent Auteurs divers,
Sera bientôt le ſujet de nos vers,
Et remplira, ſelon ſon horoſcope,

Tous les échos qui ſont dans l'univers :
Pour un tel nom trop petite eſt l'Europe.

—◇—

J'ai de mon dire Apollon pour garand.
Voici de plus ce qu'ajoûte Uranie.
Notre Petit doit un jour être Grand.
C'eſt Jupiter qui réglera ſa vie.
Il lui promet des biens dignes d'envie,
De hauts emplois, des honneurs à foiſon,
Et cet enfant eſt né dans ſa maiſon[1],
Ce qui préſage une grandeur ſuprême.
Vous voyez bien que la Muſe a raiſon;
Car Jupiter & Loüis c'eſt le même.

—◇—

Dans l'horoſcope il eſt encor parlé
Des qualitez nobles, grandes & belles,
Par qui ſera cet enfant ſignalé,
Et dont il a déja des étincelles;
Je croi qu'en lui la raiſon a des aîles :
Comme ſon pere il aimera l'honneur,
Il logera quelque jour dans ſon cœur
De rares dons une troupe infinie;
Ce me ſeroit un inſigne bonheur,
Si je logeois en telle compagnie.

1. Fontainebleau.

ODE POUR MADAME.

Pendant le cours des mal-heurs
Qu'enfante une longue guerre,
L'Olympe émeu de nos pleurs
Voulut consoler la terre :
Il fit naistre la beauté
Qui tient Philippe arresté,
Beauté sur toutes insigne.
D'un present si precieux
Si la terre estoit indigne,
C'est un don digne des Cieux.

Des tresors du Firmament
Cette Princesse se pare,
Et les Dieux en la formant
N'ont rien produit que de rare;
Ils ont rendu ses appas
L'ornement de nos climats,
Et la gloire de nostre âge.
Le conseil des Immortels
Augmenta par cet ouvrage
Les honneurs de ses Autels.

Elle receut la beauté
De la Reine de Cythere,

De Junon la majeſté,
Des Graces le don de plaire;
L'éclat fut pris du Soleil,
Et l'Aurore au teint vermeil
Donna les levres de roſes :
Lorſque d'un mélange heureux
Le Ciel eut uny ces choſes
Il en devint amoureux.

La Tamiſe ſur ſes bords
Vid briller & diſparoiſtre
Le riche amas des treſors
Qu'à peine elle avoit veus naiſtre;
Elle eut honte qu'un objet,
De tant de vœux le ſujet,
Cherchaſt une autre demeure;
Heureuſe ſi pour toûjours
Le Ciel euſt à la meſme heure
Ceſſé d'éclairer ſon cours.

Les Anglois virent partir
La Princeſſe & tous ſes charmes,
Sans qu'elle pûſt conſentir
Qu'on la rendiſt à leurs larmes :
Ces peuples avant ce jour
Glorieux de ſon ſejour
Se croyoient ſeuls dignes d'elle;

Ils le croyoient vainement,
Car la France eſt d'une Belle
Le veritable élement.

Bien-toſt ſelon nos deſirs
Nous en devinſmes les hoſtes,
Une troupe de Zephirs
L'accompagne dans nos côtes :
C'eſt ainſi que vers Paphos
On vit jadis ſur les flots
Voguer la fille de l'Onde,
Et les Amours & les Ris
Comme gens d'un autre monde
Eſtonnerent les eſprits.

Telle vint en ce ſejour
La merveille que je chante :
Elle creut, & noſtre Cour
Reprit ſa face riante :
Autant que Mars floriſſoit,
Amour alors languiſſoit
Levant à peine les aîles,
L'Aſtre né chez les Anglois
A la honte de nos Belles
Le retablit dans ſes droits.

Que de Princes amoureux
Ont brigué ſon Hymenée;
Elle a refuſé leurs vœux,
Pour Philippe elle eſtoit née :
Pour luy ſeul elle a quitté
Le Portugais indompté
Roy des terres inconnuës,
Le voiſin du fier Croiſſant,
Et de nos Alpes chenuës
Le Monarque floriſſant.

—◇—

Philippe eſt un bien ſi doux
Que c'eſt le ſeul qui l'enflâme;
Sous les Cieux que voyons nous
Qui ſoit du prix de ſon ame?
Les heritieres des Rois
Ont ſouhaité mille fois
D'en faire la deſtinée;
C'eſt un plus glorieux ſort
Que de ſe voir couronnée
Reine des ſources de l'or.

—◇—

Mais ſi ſon cœur eſt d'un prix
Pour qui la terre eſt petite,
L'objet dont il eſt épris
N'eſt pas d'un moindre merite;
Si ſa beauté le ſurprit,

Des graces de ſon eſprit
De jour en jour il s'enflâme;
La Princeſſe tient des Cieux
Du moins autant par ſon ame
Que par l'éclat de ſes yeux.

Ils ſont joints ces jeunes cœurs
Qui du Ciel tirent leur race,
Puiſſent-ils eſtre vainqueurs
Des ans par qui tout s'efface :
Que de leurs deſirs conſtans
Dure à jamais le printemps,
Remply de jours agreables :
O couple auſſi beau qu'heureux,
Vous ſerez toûjours aimables,
Soyez toûjours amoureux.

Que de vous naiſſe un Heros
Dont les Palmes immortelles
Ne donnent aucun repos
Aux Nations infidelles;
Que ce fruit de vos amours
Egale aux herbes leurs tours,
Mette leurs Villes en cendre;
Et puiſſe un jour l'Univers
Devoir un autre Alexandre
Au Philippe de mes Vers.

ELEGIE

POUR MONSIEUR FOUCQUET.

Rempliffez l'air de cris en vos grottes profondes;
Pleurez Nymphes de Vaux, faites croiftre vos ondes;
Et que l'Anqueüil[1] enflé ravage les trefors
Dont les regards de Flore ont embelly fes bors.
On ne blâmera point vos larmes innocentes;
Vous pouvez donner cours à vos douleurs preffantes;
Chacun attend de vous ce devoir genereux :
Les deftins font contens, Oronte eft malheureux.
Vous l'avez vû n'aguere au bord de vos fontaines,
Qui fans craindre du fort les faveurs incertaines,
Plein d'éclat, plein de gloire, adoré des mortels,
Recevoit des honneurs qu'on ne doit qu'aux autels.
Helas qu'il eft déchû de ce bonheur fuprême!
Que vous le trouveriez different de luy-mefme!
Pour luy les plus beaux jours font de fecondes nuits :
Les foucis devorans, les regrets, les ennuis,
Hoftes infortunez de fa trifte demeure,
En des gouffres de maux le plongent à toute heure.
Voilà le precipice où l'ont enfin jetté
Les attraits enchanteurs de la profperité!
Dans les palais des Rois cette plainte eft commune;
On n'y connoift que trop les jeux de la fortune,

1. L'Anqueüil eft une petite riviere qui paffe à Vaux.

Ses trompeuſes faveurs, ſes appas inconſtans;
Mais on ne les connoiſt que quand il n'eſt plus temps.
Lors que ſur cette mer on vogue à pleines voiles,
Qu'on croit avoir pour ſoy les vents & les étoiles,
Il eſt bien malaiſé de regler ſes deſirs;
Le plus ſage s'endort ſur la foy des zephirs.
Jamais un favory ne borne ſa carriere;
Il ne regarde point ce qu'il laiſſe en arriere;
Et tout ce vain amour des grandeurs & du bruit,
Ne le ſçauroit quitter qu'aprés l'avoir détruit.
Tant d'exemples fameux que l'hiſtoire en raconte,
Ne ſuffiſoient-ils pas ſans la perte d'Oronte?
Ha ſi ce faux éclat n'euſt point fait ſes plaiſirs!
Si le ſejour de Vaux euſt borné ſes deſirs!
Qu'il pouvoit doucement laiſſer couler ſon âge!
Vous n'avez pas chez vous ce brillant équipage,
Cette foule de gens qui s'en vont chaque jour
Saluër à longs flots le ſoleil de la cour:
Mais la faveur du ciel vous donne en recompenſe,
Du repos, du loiſir, de l'ombre, & du ſilence,
Un tranquille ſommeil, d'innocens entretiens,
Et jamais à la cour on ne trouve ces biens.
Mais quittons ces penſers, Oronte nous appelle.
Vous dont il a rendu la demeure ſi belle,
Nymphes, qui luy devez vos plus charmans appas,
Si le long de vos bords Loüis porte ſes pas,
Tâchez de l'adoucir, fléchiſſez ſon courage;
Il aime ſes ſujets, il eſt juſte, il eſt ſage;
Du titre de clement rendez-le ambitieux:

C'eſt par là que les Rois ſont ſemblables aux Dieux.
Du magnanime HENRY qu'il contemple la vie;
Dés qu'il pût ſe vanger, il en perdit l'envie :
Inſpirez à LOUIS cette meſme douceur;
La plus belle victoire eſt de vaincre ſon cœur.
Oronte eſt à preſent un objet de clemence;
S'il a crû les conſeils d'une aveugle puiſſance,
Il eſt aſſez puny par ſon ſort rigoureux,
Et c'eſt être innocent que d'eſtre malheureux.

ODE

AU ROY.

SUR LE MESME SUJET.

Prince qui fais nos deſtinées,
Digne Monarque des François,
Qui du Rhin juſqu'aux Pirenées
Portes la crainte de tes Loix,
Si le repentir de l'offenſe
Sert aux coupables de défenſe
Prés d'un courage genereux,
Permets qu'Appollon t'importune,
Non pour les biens & la fortune,
Mais pour les jours d'un malheureux.

Ce triſte objet de ta colere

N'a-t-il point encore effacé
Ce qui jadis t'a pu déplaire
Aux emplois où tu l'as placé ?
Depuis le moment qu'il soûpire,
Deux fois l'Hyver en ton empire
A ramené les Aquilons;
Et nos climats ont vû l'année
Deux fois de pampre couronnée
Enrichir côtaux & valons.

Oronte seul, ta creature,
Languit dans un profond ennuy;
Et les bien-faits de la nature
Ne se répandent plus pour luy.
Tu peux d'un éclat de ta foudre
Achever de le mettre en poudre:
Mais si les Dieux à ton pouvoir
Aucunes bornes n'ont prescrites,
Moins ta grandeur a de limites,
Plus ton courroux en doit avoir.

Reserve-le pour des rebelles;
Ou si ton peuple t'est soûmis,
Fais-en voler les étincelles
Chez tes superbes ennemis.
Déja Vienne est irritée
De ta gloire aux Astres montée;
Ses Monarques en sont jaloux:
Et Rome t'ouvre une carriere,

Où ton cœur trouvera matiere
D'exercer ce noble courroux.

Va-t'en punir l'orgueil du Tybre;
Qu'il ſe ſouvienne que ſes Loix
N'ont jadis rien laiſſé de libre
Que le courage des Gaulois :
Mais parmy nous ſois debonnaire :
A cet Empire ſi ſevere
Tu ne te peux accoûtumer,
Et ce ſeroit trop te contraindre :
Les étrangers te doivent craindre;
Tes ſujets te veulent aimer.

L'Amour eſt fils de la Clemence;
La Clemence eſt fille des Dieux;
Sans elle toute leur puiſſance
Ne ſeroit qu'un titre odieux.
Parmy les fruits de la Victoire,
Ceſar environné de gloire,
N'en trouva point dont la douceur
A celuy-cy pût eſtre égale;
Non pas meſme aux champs où Pharſale
L'honora du nom de vainqueur.

Je ne veux pas te mettre en compte
Le zele ardent ny les travaux
En quòy tu te ſouviens qu'Oronte
Ne cedoit point à ſes rivaux.

Sa paſſion pour ta perſonne,
Pour ta Grandeur, pour ta Couronne,
Quand le beſoin s'eſt vû preſſant,
A toûjours eſté remarquable;
Mais ſi tu crois qu'il eſt coupable,
Il ne veut point eſtre innocent.

Laiſſe luy donc pour toute grace
Un bien qui ne luy peut durer,
Aprés avoir perdu la place
Que ton cœur luy fit eſperer.
Accorde nous les foibles reſtes
De ſes jours triſtes & funeſtes,
Jours qui ſe paſſent en ſoûpirs;
Ainſi les tiens filez de ſoye
Puiſſent ſe voir comblez de joye,
Meſme au delà de tes deſirs.

A MONSIEUR LE DUC DE BOUILLON.

Fils & nepveu de fauoris de Mars,
Qui ne voyez chez vous de toutes parts
Ny de vertu ny d'exemple vulgaire,
Qui de par vous & de par voſtre pere
Auez acquis l'amour de tous les cœurs,

Digne heritier d'vn peuple de vainqueurs,
Ecoutez moy; qu'vn moment de contrainte
Tienne vostre ame attentiue à ma plainte :
Sur mon malheur daignez vous arrester;
En ce temps cy c'est beaucoup d'écouter.
La sotte peur d'importuner vn prince,
Vice non pas de cour mais de prouince,
Comme Phœbus est mauuais courtisan.
M'auoit lié la voix iusqu'à present :
Vne autre peur à son tour me domine,
Et i'ay chassé cette honte enfantine;
Ie parle enfin; & fais parler encor,
Non mon merite, il n'est pas assez fort,
Mais mon seul zele, & sa ferueur constante;
Car tout Heros de cela se contente :
Puis pour toucher vn prince genereux
C'est bien assez que l'on soit malheureux.
Ie le suis donc graces à l'écurie,
Et ne suis pas seul de ma confrairie :
Vn partisan nous ruine tout net :
Ce partisan c'est La Vallée Cornay.
Dessous sa grife il faut que chacun danse;
D'autre Antechrist ie ne connois en France;
Homme rusé, Ianus à double front,
L'vn de rigueur, l'autre à composer prompt.
Les distinguer n'est pas chose facile;
L'vn apres l'autre ils exercent ma bile.
Quand La Vallée, en se faisant prier,
Dit qu'il me veut manger tout le dernier,

Cornay pourſuit, & quand Cornay retarde,
A La Vallée il me faut prendre garde.
Prince, ie ris, mais ce n'eſt qu'en ces vers :
L'ennuy me vient de mille endroits diuers,
Du Parlement, des aydes, de la chambre,
Du lieu fameux par le ſept[1] de ſeptembre,
De la Baſtille, & puis du Limoſin,
Il me viendra des Indes à la fin.
Ie ne dis pas qu'il ſoit iuſte qu'on voye
Le nom de noble à toutes gens en proye;
C'eſt vn abus, il faut le preuenir,
Et ſans pitié les coupables punir :
Il le faut, dis-ie, & c'eſt où nous en ſommes :
Mais le moins fier, mais le moins vain des hommes!
Qui n'a iamais pretendu s'appuyer
Du vain honneur de ce mot d'écuyer,
Qui rit de ceux qui veulent le parêtre,
Qui ne l'eſt point, qui n'a point voulu l'eſtre!
C'eſt ce qui rend mon eſprit eſtonné.
Auec cela ie me vois condamné :
Mais par defaut; i'eſtois lors en Champagne,
Dormant, reſuant, allant par la campagne,
Mon procureur deſſus quelque autre poinct,
Et ne ſongeant à moy ny peu ny point,
Tant il croyoit que l'affaire eſtoit bonne :
On l'a ſurpris, que Dieu le luy pardonne
Il eſt bon homme, habile, & mon ami,

1. C'eſt le iour où Mr Foucquet fut arreſté.

Sçait tous les tours; mais il s'eſt endormi.
Thomas Bouſſeau n'en a pas fait de meſme :
Sa vigilance en tels cas eſt extreme;
Il prend ſon temps, & fait tout ce qu'il faut
Pour obtenir vn arreſt par defaut.
Le rapporteur m'en a donné l'endoſſe,
En celuy cy mettant toute la ſauſſe.
S'il euſt voulu quelque peu differer,
La Cour, ſeigneur, euſt pu conſiderer
Que i'ay touſiours eſté compris aux tailles,
Qu'en nul partage, ou contract d'épouſailles,
En iugemens intitulez de moy,
En acte aucun qui puiſſe nuire au Roy,
Ie n'ay voulu paſſer pour gentilhomme;
Thomas Bouſſeau n'a ſceu produire en ſomme
Que deux contracts ſi chetifs que rien plus,
Signez de moy, mais ſans les auoir leus,
Et liſez vous tout ce qu'on vous apporte?
I'aurois ſigné ma mort de meſme ſorte.
Voyla, ſeigneur, le fait en peu de mots :
Ie vous arreſte à d'eſtrange propos :
N'en accuſez que ma raiſon troublée;
Sous le chagrin mon ame eſt accablée;
L'exces du mal m'oſte tout iugement.
Que me ſert il de viure innocemment?
D'eſtre ſans faſte, & cultiuer les Muſes?
Helas qu'vn iour elles ſeront confuſes
Quand on viendra leur dire en ſoupirant,
Ce nourriçon que vous cheriſſiez tant,

Moins pour ſes vers que pour ſes mœurs faciles,
Qui preferoit à la pompe des villes
Vos antres cois, vos chants ſimples & doux,
Qui des l'enfance a veſcu parmi vous,
Eſt ſuccombé ſous vne iniuſte peine!
Et d'affecter vne qualité vaine
Repris à faux, condamné ſans raiſon,
Couuert de honte eſt mort dans ſa priſon
Voyla le ſort que les Dieux me promettent.
Et ſous Loüis ces choſes ſe permettent!
Loüis ce ſage & iuſte ſouuerain!
Que ne ſçait il qu'vn arreſt inhumain
M'a condamné moy qui n'ay point fait faute!
A quelle amande? Elle eſt, ſeigneur, ſi haute
Qu'en la payant ie ne feray point mal
De ſtipuler qu'au moins dans l'hoſpital,
Puiſqu'il ne faut eſperer nulles graces,
Pour mon argent i'obtiendray quatre places:
Vne pour moy, pour ma femme vne auſſi,
Pour mon frere vne, encor que de cecy
Il ſoit iniuſte apres tout qu'il pâtiſſe,
Bref pour mon fils y compris ſa nourrice.
Sans point d'abus les voila iuſtement,
Contant pour vn la nourrice & l'enfant;
Il eſt petit, & la choſe eſt bien iuſte;
Si toutefois noſtre monarque auguſte
Caſſoit l'arreſt, cela feroit, ſeigneur,
Selon mon ſens, bien plus à ſon honneur.
De luy parler ie n'en vaux pas la peine.

S'il s'agiſſoit de quelque grand domaine,
De quelque choſe importante à l'eſtat,
Si c'eſtoit, dis-ie, vne affaire d'éclat,
Ie vous prierois d'implorer ſa iuſtice :
A ce défaut il eſt bon que i'agiſſe
Pres de celuy qui diſpoſe de tout,
Qui par ſes ſoins peut ſeul venir à bout
De reformer, de reſtablir la France,
Chaſſer le luxe, amener l'abondance,
Rendre le prince & les ſuiets contans,
Mais il luy faut encor vn peu de temps,
Et le mal eſt que ie ne puis attendre ;
Moy mort de faim, on aura beau m'apprendre
L'heureux eſtat où ſeront ces climats,
Pour en iouir ie ne reviendray pas.
Demandez donc à ce miniſtre rare
Que par pitié du reſte il me ſepare :
Il le fera, n'en doutez point, ſeigneur :
Si voſtre eſpouſe eſtoit meſme d'humeur
A dire encore vn mot ſur cette affaire
Comme elle ſçait perſuader & plaire,
Inſpire vn charme à tout ce qu'elle dit,
Touche touſiours le cœur quant & l'eſprit,
Ie ſuis certain qu'vne double entremiſe
De cette amande obtiendroit la remiſe.
Demandez la, ſeigneur, & m'en croyez ;
Mais que ce ſoit ſi bien que vous l'ayez ;
Et vous l'aurez, i'engage à Voſtre Alteſſe
Ma foy, mon bien, mon honneur, ma promeſſe,

Que ce miniſtre aymé de noſtre Roy,
Si vous parlez inclinera pour moy.

BALADE

SUR ESCOBAR.

C'eſt à bon droit que l'on condamne à Rome
L'Evêque d'Ypre Auteur de vains debats.
Ses Sectateurs nous défendent en ſomme
Tous les plaiſirs que l'on goûte ici bas.
En Paradis allant au petit pas,
On y parvient, quoique ARNAULD nous en die :
La volupté ſans cauſe il a bannie.
Veut-on monter ſur les celeſtes tours;
Chemin pierreux eſt grande réverie,
ESCOBAR ſait un chemin de velours.

Il ne dit pas qu'on peut tuer un homme
Qui ſans raiſon nous tient en altercas,
Pour un fétu, ou bien pour une pomme;
Mais qu'on le peut pour quatre ou cinq ducats.
Même il ſoutient qu'on peut en certain cas
Faire un ſerment plein de ſupercherie,
S'abandonner aux douceurs de la vie,
S'il eſt beſoin conſerver ſes amours.

Ne faut-il pas après cela qu'on crie,
Escobar ſait un chemin de velours ?

Au nom de Dieu, liſez-moi quelque Somme
De ces Ecrits dont chez lui l'on fait cas.
Qu'eſt-il beſoin qu'à préſent je les nomme ?
Il en eſt tant qu'on ne les connoit pas.
De leurs avis ſervez vous pour compas.
N'admettez qu'eux en vôtre librairie,
Brulez Arnauld avec ſa coterie.
Prés d'Escobar ce ne ſont qu'eſprits lourds.
Je vous le dis : Ce n'eſt point raillerie,
Escobar ſait un chemin de velours.

ENVOY.

Toi, que l'orgueil pouſſa dans la voirie,
Qui tiens là bas noire Conciergerie,
Lucifer, Chef des infernales cours,
Pour éviter les traits de ta furie,
Escobar ſait un chemin de velours.

MADRIGAL EN DIALOGUE.

Soupez le ſoir, & jeûnez à dîner.
Cela me cauſe un léger mal de tête.

Ne jeûnez point. Arnauld me fait jeûner.
Efcobar dit qu'Arnauld n'eft qu'une bête.
Fi des auteurs qu'on crut au temps jadis!
Qu'ont-ils d'égal aux maximes du nôtre?
Ils promettoient au plus un paradis :
En voici deux, pour ce monde & pour l'autre.

CONTE TIRÉ D'ATHÉNÉE.

Du temps des Grecs deux fœurs difoient avoir
Auffi beau cul que fille de leur forte;
La queftion ne fut que de fçavoir
Quelle des deux deffus l'autre l'emporte.
Pour en juger un expert eftant pris,
A la moins jeune il accorde le prix,
Puis, l'efpoufant, luy fait don de fon ame;
A fon exemple un fien frere eft épris
De la cadette, & la prend pour fa femme.
Tant fut entr'eux à la fin procedé
Que par les fœurs un temple fut fondé
Deffous le nom de Vénus belle-feffe.
Je ne fçais pas à quelle intention,
Mais c'euft efté le temple de la Grece
Pour qui j'euffe eu plus de dévotion.

IMITATION D'VN LIVRE INTITVLÉ

LES ARRESTS D'AMOVRS.

Les gens tenant le Parlement d'amours,
Informoient pendant les grands iours,
D'aucuns abus commis en l'Isle de Cythere.
Pardeuant eux se plaint vn Amant mal-traité,
Disant que de long-temps il s'éfforce de plaire
A certaine ingrate beauté;
Qu'il a donné des serenades,
Des concerts, & des promenades,
Item mainte collation,
Maint bal, & mainte Comedie :
A consacré le plus beau de sa vie
A l'objet de sa passion;
S'est tourmenté le corps & l'ame,
Sans pouuoir obliger la Dame
A payer seulement d'vn souris son amour.
Partant conclud que cette belle
Soit condamnée à l'aymer à son tour.
Fut allegué d'autre part à la Cour :
Que plus la Dame estoit cruelle,
Plus elle auoit d'enbonpoint & d'attraits :
Que perdant ses appas amour perdoit ses traits:
Qu'il auoit interest au repos de son ame :
Que quand on a le cœur en flame,
Le teint n'en est iamais si frais.

Qu'il eſtoit à propos pour la grandeur du Prince,
Qu'elle traitaſt ainſi toute cette Prouince,
Fiſt mille ſoupirans ſans faire vn bienheureux,
Dormiſt à ſon plaiſir, conſeruaſt tous ſes charmes,
Augmentaſt les tributs de l'empire amoureux,
Qui ſont les ſoupirs & les larmes.
Que ſoufrir tels procés eſtoit vn grand abus:
Et que le cas meritoit vne amande:
Concluant pour le ſurplus
Au renuoy de la demande.
Le Procureur d'amours interuint là deſſus,
Et conclut auſſi pour la belle.
La Cour, leurs moyens entendus,
La renuoya : permis d'eſtre cruelle;
Auec dépens; & tout ce qui s'enſuit.
Cét arreſt fit vn peu de bruit
Parmy les gens de la Prouince.
La raiſon de douter eſtoit tous les cadeaux,
Bijoux donnez, & des plus beaux :
Qui prend ſe vend. Mais l'intereſt du Prince
Souuent plus fort qu'aucunes loix,
L'emporta de quatre ou cinq voix.

BALADE.

Hier ie mis chez Cloris en train de diſcourir
Sur le fait des Romans Alizon la ſucrée.

N'eſt-ce pas grand'pitié, dit-elle, de ſouffrir,
Que l'on mépriſe ainſi la Legende dorée,
Tandis que les Romans ſont ſi chere denrée?
Il vaudroit beaucoup mieux, qu'auec maint vers du temps,
De Meſſire Honoré l'hiſtoire fût brulée.
Oüy pour vous, dit Cloris, qui paſſez cinquante ans :
Moy qui n'en ay que vint, ie pretens que l'Aſtrée
Faſſe en mon cabinet encor quelque ſejour;
Car pour vous decouurir le fond de ma penſée,
Ie me plais aux Liures d'amour.

Cloris eut quelque tort de parler ſi crûment,
Non que Monſieur d'Vrfé n'ait fait vne œuure exquiſe.
Eſtant petit garçon ie liſois ſon Roman,
Et ie le lis encor ayant la barbe griſe.
Auſſi contre Alizon ie faillis d'auoir priſe;
Et ſoutins haut & clair, qu'Vrfé par cy, par là,
De preceptes moraux nous inſtruit à ſa guiſe.
De quoy, dit Alizon, peut ſeruir tout cela?
Vous en void-on aller plus ſouuent à l'Egliſe?
Ie hais tous les menteurs; & pour vous trancher court,
Ie ne puis endurer, qu'vne femme me diſe,
Ie me plais aux Liures d'amour.

Alizon dit ces mots auec tant de chaleur,
Que ie crus qu'elle eſtoit en vertu accomplie;
Mais ſes pechez écrits tomberent par mal-heur :
Elle n'y prit pas garde. Enfin eſtant ſortie,
Nous vîmes que ſon fait eſtoit papelardie,

Trouuant entr'autres points dans sa confession,
I'ay lû Maistre Loüis mille fois en ma vie;
Et même quelquefois i'entre en tentation,
Lors que l'Hermite trouue Angelique endormie:
Réuant à tel fatras souuent le long du iour.
Bref sans considerer censure ny demie,
Ie me plais aux Liures d'amour.

Ah! ah! dis-ie, Alizon! vous lisez les Romans!
Et vous vous arrestez à l'endroit de l'Hermite!
Ie crois qu'ainsi que vous pleine d'enseignemens
Oriane préchoit faisant la chate-mite.
Apres mille façons, cette bonne hypocrite,
Vn pain sur la fournée emprunta, dit l'Auteur;
Pour vn petit poupon l'on sçait qu'elle en fut quite:
Mainte belle sans doute en a ry dans son cœur.
Cette histoire, Cloris, est du Pape maudite;
Quiconque y met le nez deuient noir comme vn four.
Parmy ceux qu'on peut lire, & dont voicy l'elite,
Ie me plais aux Liures d'amour.

Clitophon a le pas par droit d'antiquité;
Heliodore peut par son prix le pretendre;
Le Roman d'Ariane est tres-bien inuenté:
I'ay lû vint & vint fois celuy du Polexandre:
En fait d'euenemens, Cleopatre & Cassandre,
Entre les beaux premiers doiuent étre rangez:
Chacun prise Cyrus, & la Carte du Tendre;
Et le frere & la sœur ont les cœurs partagez.

Même dans les plus vieux ie tiens qu'on peut aprendre,
Perceual le Galois vient encore à son tour ;
Ceruantes me rauit; & pour tout y comprendre,
Ie me plais aux Liures d'amour.

ENVOY.

A Rome on ne lit point Bocace sáns dispense :
Ie trouue en ses pareils bien du contre & du pour.
Du surplus (honny soit celuy qui mal y pense)
Ie me plais aux Liures d'amour.

POUR S. A. R. MADEMOISELLE D'ALENÇON,

SONNET.

Ne serons nous jamais affranchis des alarmes?
Six estez n'ont point veu la Paix dans ces climats,
Et déja le Demon qui preside aux combats
Recommence à forger l'instrument de nos larmes,

Opposez vous, Olimpe, à la fureur des armes.
Faites parler l'Amour; & ne permettez pas
Qu'on décide sans luy du sort de tant d'Etats ;
Souffrez que vôtre hymen interpose ses charmes,

C'eſt le plus digne prix dont on puiſſe acheter
Ce bien qui ne ſçauroit aux mortels trop coûter;
Je ſçais qu'il nous faudra vous perdre en recompenſe :

Un ſouverain bon-heur pour l'Empire François
Ce ſeroit cette paix avec vôtre preſence;
Mais le Ciel ne fait pas tous ſes dons à la fois.

POUR MADEMOISELLE DE POUSSAY.

SONNET.

J'avois briſé les fers d'Aminte & de Sylvie :
J'eſtois libre, & vivois content & ſans amour :
L'innocente beauté des Jardins & du jour
Alloit faire à jamais le charme de ma vie.

Quand du milieu d'un cloiſtre Amarante eſt ſortie;
Que de graces bons Dieux! tout rit dans Luxembourg :
La jeune Olimpe void maintenant à ſa cour
Celle que tout Paphos en ces lieux a ſuivie.

Sur ce nouvel objet chacun porte les yeux :
Mais en conſiderant cet ouvrage des Cieux
Je ne ſçay quelle crainte en mon cœur ſe réveille.

Quoy qu'Amour toutesfois veuïlle ordonner de moy,
Il eſt beau de mourir des coups d'une merveille
Dont un regard feroit la fortune d'un Roy.

POUR MIGNON,

CHIEN DE S. A. R. MADAME DOUAIRIERE D'ORLEANS.

Petit Chien, que les deſtinées
T'ont filé d'heureuſes années!
Tu ſors de mains dont les appas
De tous les Sceptres d'icy bas
Ont penſé porter le plus riche :
Les mains de la maiſon d'Autriche
Leur ont ravy ce doux eſpoir :
Nous ne pouvions que bien échoir.
Tu ſors de mains pleines de charmes :
Heureux le Dieu de qui les larmes
Meriteroient par leur amour
De s'en voir eſſuyer un jour.
De ces mains hoſteſſes des Graces,
Petit Chien en d'autres tu paſſes,
Qui n'ont pas eu moins de beauté,
Sans mettre en compte leur bonté.
Elles te font mille careſſes :

Tu plais aux Dames, aux Princesses,
Et si la Reine t'avoit veu,
Mignon à la Reine auroit pleu.
Mignon a la taille mignonne :
Toute sa petite personne
Plaist aux Iris des petits chiens,
Ainsi qu'à celles des Chrestiens.
Las, qu'ay-je dit qui te fait plaindre?
Ce mot d'Iris est-il à craindre?
Petit Chien qu'as-tu? dis le moy :
N'es-tu pas plus aise qu'un Roy?
Trois ou quatre jeunes fillettes
Dans leurs Manchons aux peaux doüillettes
Tout l'Hyver te tiennent placé :
Puis de Madame de Crissé
N'as-tu pas maint devot sourire?
D'où vient donc que ton cœur soupire?
Que te faut-il? un peu d'amour.
Dans un costé de Luxembourg,
Je t'aprens qu'Amour craint le Suisse;
Mesme on luy rend mauvais office
Auprés de la divinité,
Qui fait ouvrir l'autre costé.
Cela vous est facile à dire,
Vous qui courez par tout, beau sire;
Mais moy..... parle bas petit Chien,
Si l'Evesque de Bethleem
Nous entendoit, Dieu sçait la vie :
Tu verras pourtant ton envie

Satisfaite dans quelque temps :
Je te promets à ce Printemps
Une petite Camusette,
Friponne, druë, & joliette,
Avec qui l'on t'enfermera;
Puis s'en démesle qui pourra.

A S. A. S.

MADAME LA PRINCESSE DE BAVIERE.

Vostre Altesse Serenissime
A, dit-on, pour moy quelque estime;
Et veut que je luy mande en Vers
Les affaires de l'Univers;
J'entends les affaires de France :
J'obeïs & romps mon silence.
L'interest & l'ambition
Travaillent à l'élection
Du Monarque de la Pologne.
On croit icy que la besogne
Est avancée, & les esprits
Font tantost accorder le prix
Au Lorrain, puis au Moscovite,
Condé, Nieubourg ; car le merite
De tous costez fait embarras;

Condé, je croy, n'en manque pas.
Si voſtre Epoux vouloit, Madame,
Regner ailleurs que ſur voſtre ame,
On ne peut faire un meilleur choix :
Heureux qui vivroit ſous ſes loix.
Ceux qui des affaires publiques
Parlent toûjours en Politiques,
Reglant cecy, jugeant cela,
(Et je ſuis de ce nombre-là)
Les raiſonneurs, dis-je, pretendent
Qu'au Lorrain pluſieurs Princes tendent :
Quant à Moskou, nous l'excluons :
Voicy ſurquoy nous nous fondons :
Le Schiſme y regne, & puis ſon Prince
Mettroit la Pologne en Province.
Nieubourg nous accommoderoit :
Au Roy de France il donneroit
Quelque fleuron pour ſa Couronne,
Moyennant tant, comme l'on donne,
Et point autrement, icy bas.
Nous ſerions voiſins des Eſtats,
Ils en ont l'alarme, & font brigue.
Contre Louys chacun ſe ligue.
Cela luy fait beaucoup d'honneur,
Et ne luy donne point de peur.
Que craindroit-il, luy dont les armes
Vont aux Turcs cauſer des alarmes?
Nous attendons du Grand Seigneur
Un bel & bon Ambaſſadeur :

Il vient avec grande cohorte :
Le nôtre eſt flaté par la Porte :
Tout cecy la paix nous promet
Entre ſaint Marc, & Mahomet.
Nôtre Prince en ſera l'Arbitre :
Il le peut eſtre à juſte titre,
Et feroit meſme contre ſoy
Juſtice au Turc en bonne foy.
Pendant que je ſuis ſur la guerre
Que ſaint Marc ſouffre dans ſa terre ;
Deux de vos freres ſur les flots
Vont ſecourir les Candiots.
O combien de Sultanes priſes !
Que de Croiſſans dans nos Egliſes !
Quel nombre de Turbans fendu !
Teſte & Turban, bien entendu.
Puis qu'en parlant de ces matieres
Me voicy tombé ſur vos freres,
Vous ſçaurez que le Chambellan
A couru cent Cerfs en un an.
Courir des hommes, je le gage,
Luy plairoit beaucoup davantage ;
Mais de long-temps il n'en courra ;
Son ardeur ſe contentera,
S'il luy plaiſt, d'une ombre de guerre.
D'Auvergne s'eſt dans nôtre terre
Rompu le bras ; il eſt guery.
Ce Prince a dans Chaſteau-Thierry
Paſſé deux mois & davantage.

Rien de meilleur, rien de plus ſage,
Et de plus ſelon mes ſouhaits,
Parmy les grands ne fut jamais.
Le Duc d'Albret donne à l'eſtude
Sa principale inquietude.
Toûjours il augmente en ſçavoir.
Je ſuis jeune aſſez pour le voir
Au deſſus des premieres teſtes :
Son bel eſprit, ſes mœurs honneſtes,
L'éleveront à tel degré
Qu'enfin je m'en contenteray.
Veüille le Ciel à tous ſes freres
Rendre toutes choſes proſperes,
Et leur donner autant de nom,
Autant d'éclat & de renom,
Autant de lauriers & de gloire,
Que par les mains de la victoire
L'Oncle en reçoit depuis long-temps :
Si leurs deſirs n'en ſont contens,
Et que plus haut leur ame aſpire,
Je feray le premier à dire
Qu'ils auront tort, & que les cœurs
Ne ſont jamais ſaouls de grandeurs;
Trouveront-ils en des familles
Par les garçons, & par les filles,
Par le Pere, & par les Ayeux,
Un tel nombre de demi-Dieux
Et de Deeſſes tout entieres?
Car demi-Deeſſes n'eſt gueres

En uſage à mon ſentiment;
Puis quand je n'aurois ſeulement
Qu'à parler de vôtre merite,
L'expreſſion ſeroit petite.
Veüille le Ciel à vôtre tour
Vous donner un petit Amour,
Qui par la ſuite des années
D'un grand Mars ait les deſtinées.
Au moment que j'écris ces Vers,
Et m'informe des bruits divers,
Je viens d'apprendre une nouvelle :
C'eſt que pour éviter querelle,
On s'eſt en Pologne choiſi
Un Roy dont le nom eſt en SKI.
Ces Meſſieurs du Nort font la nique
A toute nôtre Politique.
Nôtre argent, celuy des Eſtats,
Et celuy d'autres Potentats
Bien moins en fonds, comme on peut croire,
Force ſantez aura fait boire,
Et puis c'eſt tout : je crois qu'en paix
Dans la Pologne déſormais
On pourra s'élire des Princes,
Et que l'argent de nos Provinces
Ne ſera pas une autre fois
Si friand de faire des Rois.

POUR S. A. E.

M. LE CARDINAL DE BOUILLON

APRÉS SON BREVET DE CARDINALAT.

Je n'ay pas attendu pour vous un moindre prix;
De vôtre dignité je ne ſuis point ſurpris;
S'il m'en ſouvient, Seigneur, je crois l'avoir prédite:
Vous voilà deux fois Prince, & ce rang glorieux
Eſt en vous déſormais la marque du merite
Auſſi bien qu'il l'eſtoit de la faveur des Cieux.

A MONSEIGNEUR

LE PRINCE DE CONTY.

Prince chery du Ciel, qui fais voir à la France
Les fruits de l'âge meur joints aux fleurs de l'enfance,
CONTY dont le merite avant-courier des ans
A des aſtres benins épuiſé les preſens;
A l'abry de ton nom les Manes des Malherbes
Paroiſtront deſormais plus grands & plus ſuperbes:
Les Racans, les Godeaux, auront d'autres attraits:
La Scene ſemblera briller de nouveaux traits.
Par ton nom tu rendras ces ouvrages durables;

Aprés mille ſoleils ils ſeront agreables.
Si le Pieux y regne, on n'en a point banny
Du profane innocent le meſlange infiny.
Pour moy je n'ay de part en ces dons du Parnaſſe
Qu'à la faveur de ceux que je ſuis à la trace.
Eſope me ſoûtient par ſes inventions;
J'orne de traits legers ſes riches fictions.
Ma muſe cede en tout aux muſes favorites
Que l'Olympe doüa de differens merites.
Cependant à leurs vers je ſers d'introducteur.
Cette temerité n'eſt pas ſans quelque peur.
De ce nouveau recueil je t'offre l'abondance,
Non point par vanité, mais par obeïſſance.
Ceux qui par leur travail l'ont mis en cet eſtat,
Te le pouvoient offrir en termes pleins d'éclat :
Mais craignant de ſortir de cette paix profonde
Qu'ils goûtent en ſecret loin du bruit & du monde,
Ils m'engagent pour eux à le produire au jour,
Et me laiſſent le ſoin de t'en faire leur cour.
Leur main l'euſt enrichy d'un plus beau frontiſpice;
La mienne leur a plû ſimple & ſans artifice.
CONTY, de mon reſpect ſois du moins ſatisfait;
Et regarde le don, non celuy qui le fait.

PARAPHRASE DU PSEAUME XVII.

DILIGAM TE DOMINE.

Où ſont ces troupes animées?
Où ſont-ils ces fiers ennemis?
Je les ay vaincus & ſoûmis :
Gloire en ſoit au Dieu des armées.
Par luy je me voy triomphant;
Il me protege, il me défend;
Je n'ay qu'à l'invoquer, comme il n'a qu'à m'entendre.
Que de l'aimer toûjours loüable eſt le deſſein!
Quelle place en mon cœur ne doit-il point pretendre,
Aprés m'avoir offert un azyle en ſon ſein?

De leur triſte & ſombre demeure,
Les demons, eſprits malheureux,
Venoient d'un poiſon dangereux
Menacer mes jours à toute heure.
Ils entroient juſqu'en mes ſujets,
Juſqu'en mon fils dont les projets
Me font encor fremir de leur cruelle envie;
Juſqu'en moy-meſme enfin par un ſecret effort;
Et mon eſprit troublé des horreurs de ma vie,
M'a plus cauſé de maux, que l'enfer ny la mort.

Les méchans enflez de leurs ligues,
Contre moy couroient irritez,
Comme torrens precipitez,

Dont les eaux emportent les digues;
Lors que Dieu touché de mes pleurs,
De mes ſoupirs, de mes douleurs,
Arreſta cette troupe à me perdre obſtinée.
Ma priere parvint aux temples étoilez,
Parut devant ſa face, & fut enterinée
D'un mot qui fit trembler les citoyens aiſlez.

Tout fremit; ſa voix qui balance
Les rochers ſur leurs fondemens,
Alla troubler des monumens
Le profond & morne ſilence.
Que d'éclairs ſortans de ſes yeux,
Et ſur la terre & dans les cieux
Firent étinceler le feu de ſa colere!
Que ſon front en brilloit! qu'il en fut allumé!
Et qu'avecque raiſon l'un & l'autre hemiſphere
Craignit devant les temps d'en eſtre conſumé!

N'approche pas; car noſtre veuë
Ne peut ſouffrir tant de rayons :
Sans te voir, Seigneur, nous croyons
Que ta preſence en eſt pourveuë.
Quoy tu viens pour tes alliez!
Les cieux s'abaiſſent ſous tes pieds :
Les vents, les Cherubins, te portent ſur leurs aiſles :
Et ce nuage épais qui couvre ta grandeur,
Veut rendre ſupportable à nos foibles prunelles,
De ton trône enflâmé l'éclatante ſplendeur.

Tel tu trompas la gent noircie,
Dont le Nil arrose les champs,
Quand la foule de ces méchans
Fut par les vagues éclaircie :
Tel ton courroux suivy d'éclairs,
Fondit sur eux du haut des airs,
Envoya dans leur camp la terreur & la foudre,
Frapa leur appareil d'orages redoublez,
Le brisa comme verre, & fit mordre la poudre
Aux tyrans d'Israël sous leurs chars accablez.

Que les tiens ont de privileges!
La mer fit rempart aux Hebreux,
Noyant les peuples tenebreux
De l'Ost aux testes sacrileges.
On vid, & furent découverts
Les fondemens de l'univers,
Du liquide élement les canaux & les sources,
Le centre de la terre : & l'enfer obligé
D'abandonner ces chars à leurs aveugles courses,
Dans ses murs de métail craignit d'estre assiegé.

Ainsi les torrens de l'envie
Croyoient m'arrester en chemin,
Quand tu m'as conduit par la main,
En des lieux plus seurs pour ma vie.
Ainsi monstroient leurs cœurs felons
Les Saüls & les Absalons,
Quand tu les as soûmis à celuy qui t'adore;

Qui peche quelquefois, mais ſe repent toûjours ;
Et qui pour te loüer n'attend pas que l'aurore
Se lève par ton ordre, & commence les jours.

Ouy Seigneur, ta bonté divine
Eſt toûjours preſente à mes yeux;
Soit que la nuit couvre les cieux,
Soit que le jour nous illumine.
Je ne ſens d'amour que pour toy,
Je crains ton nom, je ſuy ta loy,
Ta loy pure, & contraire aux loix des infidelles :
Je fuis des voluptez le charme decevant,
M'éloigne des méchans, prens les bons pour modelles,
Sçachant qu'on devient tel que ceux qu'on voit ſouvent.

Non que je vëuille en tirer gloire :
Par toy l'humble acquiert du renom,
Et peut des temps & de ton nom
Penetrer l'ombre la plus noire.
A leurs erreurs par toy rendus,
Sages & forts ſont confondus,
S'ils n'ont mis à tes pieds leur force & leur ſageſſe
Ce que j'en puis avoir je le ſçay rapporter
Au don que m'en a fait ton immenſe largeſſe,
Par qui je voy le mal, & peux luy reſiſter.

Par toy je vaincray des obſtacles,
Dont d'autres Rois ſont arreſtez;
Plus tard offerts que ſurmontez

Ils me feront jeux & ſpectacles.
Par toy j'ay déja des mutins,
Dont les cœurs eſtoient ſi hautains,
Evité comme un cerf les dents pleines d'envie;
Puis retournant ſur eux frappé d'un bras d'airain
Ceux qui d'un œil cruel enviſageant ma vie
Voyoient d'un œil jaloux mon pouvoir ſouverain.

Qu'ils ſoient jaloux, il ne m'importe :
D'entre leurs pieges échapé,
J'ay des rebelles diſſipé
L'union peu juſte & peu forte.
Par mon bras vaincus & reduits,
Un Dieu vangeur les a conduits
Aux chaſtimens gardez pour les teſtes impies :
Leurs deſſeins toſt conceus, ſe ſont toſt avortez :
Et n'ont beaucoup duré leurs ſacrileges vies
Aprés les vains projets qu'ils avoient concertez.

Cette hydre aux teſtes renaiſſantes,
Preſte à mourir de ſon poiſon,
A vers le ciel hors de ſaiſon,
Pouſſé des clameurs impuiſſantes.
Ny Belial ny ſes ſuppoſts,
N'ont ſceu l'aſſurer du repos;
Auſſi n'eſt-il de Dieu que le Dieu que j'adore,
Que le Dieu qui commande à l'une & l'autre gent,
Depuis les peuples noirs juſqu'à ceux que l'aurore
Éveille les derniers par ſon cours diligent.

C'eſt luy qui par des ſoins propices
Au combat enſeigne mes mains,
Qui pour mes pieds fait des chemins
Sur le penchant des precipices :
C'eſt luy qui comble avec honneur
Mes jours de gloire & de bonheur,
Mon ame de vertus, mon eſprit de lumieres;
Il me dicte ſes loix; me les fait obſerver;
Juſqu'aux derniers ſecrets de leurs beautez premieres
Ses Oracles divins ont daigné m'élever.

Dés qu'il m'aura preſté ſa foudre,
Les méchans pour luy ſans reſpect,
S'écarteront à mon aſpect,
Comme au vent s'écarte la poudre.
Pour fuïr ils n'auront qu'à me voir :
Déjà mon nom & mon pouvoir
Sont connus des voiſins du Gange & de l'Eufrate :
Iſraël redouté de cent peuples divers
Me craint & m'obeït; &, ſans que l'on me flate,
On me peut appeler le Chef de l'univers.

Rendons-en des graces publiques,
Au Dieu jaloux de ſon renom :
Faiſons en l'honneur de ſon nom
Retentir l'air par nos cantiques.
Que ſes bienfaits ſoient étalez;
Peuples voiſins & reculez,
Juſqu'aux voûtes du ciel portez-en les nouvelles

Dites qu'il eſt un Dieu qui répond à mes vœux;
Et que m'ayant comblé de graces immortelles
Il en reſerve encor pour mes derniers neveux.

LE DIFFERENT

DE BEAVX YEUX ET DE BELLE BOUCHE.

Belle bouche & beaux yeux plaidoient pour les honneurs,
Devant le Juge d'Amatonte.
Belle bouche diſoit : je m'en rapporte aux cœurs;
Et leur demande s'ils font conte
De beaux yeux ainſi que de moy.
Qu'on examine noſtre employ,
Nos traits, nos beautez, & nos charmes.
Que dis-je noſtre employ? j'ay bien plus d'un meſtier :
Mais j'ignore celuy de répandre des larmes :
De bon cœur je le laiſſe à beaux yeux tout entier.
Je ſatisfais trois ſens; eux ſeulement la veuë.
Ma gloire eſt bien d'autre eſtendue :
L'oüye & l'odorat ont part à mes plaiſirs.
Outre qu'aux doux propos je joins les chanſonnettes,
Belle bouche fait des ſoûpirs
Tels à peu prés que les Zephyrs
En la ſaiſon des violettes.
Je ſçais par cent moyens rendre heureux un Amant :

Vous me difpenferez de vous dire comment.
S'il s'agit entre-nous d'une conquefte à faire,
On void beaux yeux fe tourmenter :
Belle bouche n'a qu'à parler :
Sans artifice elle fçait plaire.
Quand beaux yeux font fermez, ce n'eft pas grande affaire :
Belle bouche à toute heure étale des trefors :
La nacre eft en dedans, le corail en dehors.
Quand je daigne m'ouvrir, il n'eft richeffe égale.
Les prefens que nous fait la rive Orientale
N'approchent pas des dons que je prétens avoir.
Trente-deux perles fe font voir,
Dont la moins belle & la moins claire
Paffe celles que l'Inde a dans fes regions :
Pour plus de trente-deux millions
Je ne m'en voudrois pas défaire.
Belle bouche ainfi harangua.
Un Amant pour beaux yeux parla :
Et, comme on peut penfer, ne manqua pas de dire
Que c'eft par eux qu'Amour s'introduit dans les cœurs.
Pourquoy leur reprocher les pleurs?
Il ne faut donc pas qu'on foûpire.
Mais tous les deux font bons ; belle bouche a grand tort.
Il eft des larmes de tranfport,
Il eft des foûpirs au contraire
Qui fort fouvent ne difent rien :
Belle bouche n'entend pas bien
Pour cette fois-là fon affaire.
Qu'elle fe taife au nom des Dieux

Des appas qui luy ſont départis par les Cieux.
Qu'a-t-elle ſur ce poinct qui nous ſoit comparable?
Nous ſçavons plaire en cent façons;
Par l'éclat, la douceur, & cet art admirable
De tendre aux cœurs des hameçons.
Belle bouche le blaſme, & nous en faiſons gloire.
Si l'on tient d'elle une victoire,
On en tient cent de nous : & pour une chanſon
Où belle bouche eſt en renom,
Beaux yeux le ſont en plus de mille.
La Cour, le Parnaſſe, & la Ville
Ne retentiſſent tout le jour
Que du mot de beaux yeux & de celuy d'Amour.
Dés que nous paroiſſons chacun nous rend les armes.
Quiconque nous appelleroit
Enchanteurs, il ne mentiroit,
Tant eſt prompt l'effet de nos charmes.
Sous un maſque trompeur leur éclat fait ſi bien,
Que maint objet tel quel, en plus d'une rencontre,
Par ce moyen paſſe à la montre :
On demande qui c'eſt; & ſouvent ce n'eſt rien :
Cependant beaux yeux ſont la cauſe
Qu'on prend ce rien pour quelque choſe.
Belle bouche dit j'aime; & le diſons-nous pas?
Sans aucun bruit : noſtre langage
Muet qu'il eſt plaiſt davantage
Que ces perles, ce chant, & ces autres appas
Avec quoy belle bouche engage.
L'Avocat des beaux yeux fit ſa peroraiſon

Des regards d'une intervenante.
Cette belle approcha d'une façon charmante :
Puis il dit en changeant de ton :
J'amuſe icy la Cour par des diſcours frivoles.
Ay-je beſoin d'autres paroles
Que des yeux de Philis! Iuge, regardez-les ;
Puis prononcez voſtre Sentence;
Nous gagnerons noſtre procez.
Philis eut quelque honte; & puis ſur l'aſſiſtance
Répandit des regards ſi remplis d'eloquence,
Que les papiers tomboient des mains.
Frapé de ces charmes ſoudains,
L'auditoire inclinoit pour beaux yeux dans ſon ame.
Belle bouche, en faveur des regards de la Dame,
Voyant que les eſprits s'alloient préoccupant,
Prit la parole, & dit : à cette Rhetorique,
Dont beaux yeux vont ainſi les Juges corrompant,
Je ne veux oppoſer qu'un ſeul mot pour replique.
La nuit mon employ dure encor :
Beaux yeux ſont lors de peu d'uſage :
On les laiſſe en repos; & leur muet langage
Fait un aſſez froid perſonnage.
Chacun en demeura d'accord.
Cette raiſon regla la choſe.
On préfera belle bouche à beaux yeux.
En quelques chefs pourtant ils eurent gain de cauſe,
Belle bouche baiſa le Juge de ſon mieux.

CONTRE LE MARIAGE.

EPIGRAMME TIRÉE D'ATHENÉE.

Homme qui femme prend se met en un estat
Que de tous à bon droit on peut nommer le pire :
Fol estoit le second qui fit un tel contrat,
A l'égard du premier, je n'ay rien à luy dire.

AUTRE EPIGRAMME

TIRÉE D'ATHENÉE.

Ubi lavantur qui hic lavantur?

Ne cherchons point en ce bain nos amours;
Nous y voyons frequenter tous les jours
De gens crasseux une mal-propre bande;
Sire baigneur, ostez-moy de soucy,
Je voudrois bien vous faire une demande;
Où lave-t-on ceux que l'on lave icy?

RONDEAU REDOUBLÉ.

Qu'un vain scrupule à ma flâme s'oppose,
Je ne le puis souffrir aucunement;

Bien que chacun en murmure & nous glose;
Et c'est assez pour perdre vostre Amant.

Si j'avois bruit de mauvais garnement,
Vous me pourriez bannir à juste cause;
Ne l'ayant point, c'est sans nul fondement
Qu'un vain scrupule à ma flâme s'oppose.

Que vous m'aimiez, c'est pour moy lettre close;
Voire on diroit que quelque changement
A m'alleguer ces raisons me dispose;
Je ne le puis souffrir aucunement.

Bien moins pourrois vous cacher mon tourment,
N'ayant pas mis au contrat cette clause;
Toûjours feray l'amour ouvertement,
Bien que chacun en murmure & nous glose.

Ainsi s'aimer est plus doux qu'eau de rose;
Souffrez-le donc, Philis, car autrement
Loin de vos yeux je vais faire une pose;
Et c'est assez pour perdre vostre Amant.

Pourriez-vous voir ce triste éloignement?
De vos faveurs doublez plûtost la dose :
Amour ne veut tant de raisonnement;
Ce poinct d'honneur, ma foy, n'est autre chose
Qu'un vain scrupule.

ELEGIE PREMIERE.

Amour, que t'ay-je fait? dy-moy quel eſt mon crime:
D'où vient que je te ſers tous les jours de victime?
Qui t'oblige à m'offrir encor de nouveaux fers?
N'es-tu point ſatisfait des maux que j'ay ſoufferts?
Conſidere cruel quel nombre d'inhumaines
Se vante de m'avoir appris toutes tes peines;
Car quant à tes plaiſirs, on ne m'a juſqu'icy
Fait connoître que ceux qui ſont peines auſſi.
J'aimay; je fus heureux; tu me fus favorable
En un âge où j'eſtois de tes dons incapable.
Cloris vint une nuit; je crus qu'elle avoit peur;
Innocent! ah pourquoy hâtoit-on mon bonheur?
Cloris ſe preſſa trop; au contraire Amarille
Attendit trop long-temps à ſe rendre facile.
Un an s'eſtoit déja ſans faveurs écoulé,
Quand l'époux de la belle aux champs eſtant allé,
J'apperceus dans les yeux d'Amarille gagnée
Que l'heure du Berger n'eſtoit pas éloignée.
Elle fit un ſoûpir; puis dit en rougiſſant:
Je ne vous aime point; vous eſtes trop preſſant:
Venez ſur le minuit, & qu'aucun ne vous voye.
Quel Amant n'auroit crû tenir alors ſa proye?
En fut-il jamais un que l'on vît approcher
Plus prés du bon moment ſans y pouvoir toucher?
Amarille m'aimoit, elle s'eſtoit renduë
Aprés un an de ſoins, & de peine aſſiduë.

Les chagrins d'un jaloux irritoient nos defirs :
Nos maux nous promettoient des biens & des plaifirs.
La nuit que j'attendois tendit enfin fes voiles,
Et me déroba mefme aux yeux de fes étoiles;
Ny joüeur, ny filou, ny chien ne me troubla.
J'approchay du logis, on vint, on me parla,
Ma fortune ce coup me parut affurée.
Venez demain, dit-on, la clef s'eft égarée.
Le lendemain l'époux fe trouva de retour.
Et bien, me plains-je à tort? me jouës-tu pas Amour?
Te fouvient-il encor de certaine Bergere?
On la nomme Philis; elle eft un peu legere :
Son cœur eft foupçonné d'avoir plus d'un vainqueur;
Mais fon vifage fait qu'on pardonne à fon cœur.
Nous nous trouvâmes feuls; la pudeur & la crainte
De rofes & de lis à l'envy l'avoient peinte.
Je triomphay des lis & du cœur dés l'abord;
Le refte ne tenoit qu'à quelque rofe encor :
Sur le poinct que j'allois furmonter cette honte
On me vint interrompre au plus beau de mon conte :
Iris entre; & depuis je n'ay pû retrouver
L'occafion d'un bien tout preft de m'arriver.
Si quelque autre faveur a payé mon martyre,
Je ne fuis point ingrat, Amour, je vais la dire.
La fevere Diane en l'efpace d'un mois,
Si je fçais bien compter, m'a foûry quatre fois;
Chloë pour mon trépas a fait femblant de craindre;
Amarante m'a plaint; Doris m'a laiffé plaindre;
Clarice a d'un regard mon tourment couronné;

Je me ſuis veu languir dans les yeux de Daphné.
Ce ſont-là tous les biens donnez à mes ſouffrances;
Les autres n'ont eſté que vaines eſperances;
Et meſme en me trompant cet eſpoir a tant fait
Que le regret que j'ay les rend maux en effet.
Quant aux tourmens ſoufferts en ſervant quelque ingrate,
C'eſt où j'excelle, Amour, tu ſçais ſi je me flate.
Te ſouvient-il d'Aminte ? il falut ſoûpirer,
Gemir, verſer des pleurs, ſouffrir ſans murmurer,
Devant que mon tourment occupât ſa memoire;
Y ſongeoit-elle encore ? helas, l'oſay-je croire?
Caliſte faiſoit pis, & cherchant un détour
Répondoit d'amitié quand je parlois d'amour.
Je luy donne le prix ſur toutes mes Cruelles.
Enfin, tu ne m'as fait adorer tant de Belles
Que pour me tourmenter en diverſes façons :
Cependant ce n'eſt pas aſſez de ces leçons :
Tu me fais voir Climene; elle a beaucoup de charmes;
Mais pour une ombre vaine elle répand des larmes;
Son cœur dans un tombeau fait vœu de s'enfermer,
Et capable d'Amour ne me ſçauroit aymer.
Il ne me reſtoit plus que ce nouveau martyre :
Veux-tu que je l'éprouve? Amour, tu n'as qu'à dire :
Quand tu ne voudrois pas, Climene aura mon cœur;
Dy-le luy, car je crains d'irriter ſa douleur.

ELEGIE DEUXIÉME.

Me voicy rembarqué ſur la mer amoureuſe
Moy pour qui tant de fois elle fut malheureuſe,
Qui ne ſuis pas encor du naufrage eſſuyé,
Quitte à peine d'un vœu nouvellement payé.
Que faire? mon deſtin eſt tel qu'il faut que j'ayme.
On m'a pourveu d'un cœur peu content de luy-meſme,
Inquiet, & fecond en nouvelles amours :
Il aime à s'engager, mais non pas pour toûjours.
Si faut-il une fois brûler d'un feu durable :
Que le ſuccez en ſoit funeſte ou favorable,
Qu'on me donne ſujet de craindre ou d'eſperer,
Perte ou gain, je me veux encore avanturer.
Si l'on ne ſuit l'amour, il n'eſt douceur aucune :
Ce n'eſt point prés des Rois que l'on fait ſa fortune ;
Quelque ingrate beauté qui nous donne des loix,
Encore en tire-t-on un ſoûris quelquefois,
Et pour me rendre heureux un ſoûris peut ſuffire :
Climene, vous pouvez me donner un Empire,
Sans que vous m'accordiez qu'un regard d'un inſtant;
Tiendra-t-il à vos yeux que je ne ſois content?
Helas qu'il eſt aiſé de ſe flater ſoy-meſme!
Je me propoſe un bien dont le prix eſt extréme,
Et ne ſçais ſeulement s'il m'eſt permis d'aimer;
Pourquoy non, s'il vous eſt permis de me charmer
Je verray les plaiſirs ſuivre en foule vos traces,

Voſtre bouche ſera la demeure des Graces,
Mille dons prés de vous me viendront partager,
Et mille feux chez-moy ne viendront pas loger?
Et je ne mourray pas? non, Climene, vos charmes
Ne paroiſtront jamais ſans me donner d'alarmes;
Rien ne peut empeſcher que je n'aime auſſi-toſt :
Je veux brûler, languir, & mourir s'il le faut.
Vôtre aveu là-deſſus ne m'eſt pas neceſſaire.
Si pourtant vous aimer, Climene, eſtoit vous plaire,
Que je ſerois heureux! quelle gloire! quel bien!
Hors l'honneur d'eſtre à vous je ne demande rien.
Conſentez ſeulement de vous voir adorée,
Il n'eſt condition des mortels reverée
Qui ne me ſoit alors un objet de mépris.
Jupiter, s'il quittoit le celeſte pourpris,
Ne m'obligeroit pas à luy ceder ma peine.
Je ſuis plus ſatisfait de ma nouvelle chaîne
Qu'il ne l'eſt de ſa foudre : il peut regner là haut,
Vous ſervir icy bas c'eſt tout ce qu'il me faut.
Pour me recompenſer avoüez moy pour vôtre;
Et ſi le ſort vouloit me donner à quelque autre,
Dites, je le reclame, il vit deſſous ma loy;
Je vous en avertis, cet eſclave eſt à moy;
Du pouvoir de mes traits ſon cœur porte la marque;
N'y touchez point : alors je me croiray Monarque,
J'en ſçay de bien traitez, d'autres il en eſt peu,
Je ſeray plus Roy qu'eux aprés un tel aveu.
Daignez donc approuver les tranſports de mon zele;
Il vous ſera permis aprés d'eſtre cruelle.

De ma part le respect, & les soûmissions,
Les soins toûjours enfans des fortes passions,
Les craintes, les soucis, les frequentes alarmes,
L'ordinaire tribut des soûpirs & des larmes,
Et si vous le voulez, mes langueurs, mon trépas,
Climene, tous ces biens, ne vous manqueront pas.

ELEGIE TROISIÉME.

Ah Climene, j'ay crû vos yeux trop de leger;
Un seul mot les a fait de langage changer;
Mon amour vous déplaist, je vous nuis, je vous gêne;
Que ne me laissiez vous dissimuler ma peine?
Ne pouvois-je mourir sans que l'on sceût pourquoy?
Vouliez-vous qu'un rival pût triompher de moy?
Tandis qu'en vous voyant il gouste des delices,
Vous le rendez heureux encor par mes supplices;
Il en joüit Climene, & vous y consentez!
Vos regards & mes jours par luy seront comptez.
J'ose à peine vous voir, il vous parle à toute heure:
Honte, Dépit, Amour, quand faut-il que je meure?
Hélas! estois-je né pour un si triste sort?
Sont-ce là les plaisirs qui m'attendoient encor?
Vous me deviez, Climene, une autre destinée;
Mais, puis que mon ardeur est par vous condamnée,
Le jour m'est ennuyeux, le jour ne m'est plus rien.

Qui me consolera? je suis tout entretien;
Mon cœur veut s'occuper sans relâche à sa flâme :
Voilà comme on vous sert; on n'a que vous dans l'ame.
Devant que sur vos traits j'eusse porté les yeux,
Je puis dire que tout me rioit sous les Cieux;
Je n'importunois pas au moins par mes services:
Pour moy le monde entier estoit plein de delices:
J'estois touché des fleurs, des doux sons, des beaux jours;
Mes amis me cherchoient, & par fois mes amours:
Que si j'eusse voulu leur donner de la gloire,
Phœbus m'aimoit assez pour avoir lieu de croire
Qu'il n'eust en ce besoin osé se démentir :
Je ne l'invoque plus que pour vous divertir.
Tous ces biens que j'ay dits n'ont plus pour moy de charmes :
Vous ne m'avez laissé que l'usage des larmes;
Encor me prive-t-on du triste reconfort
D'en arroser les mains qui me donnent la mort.
Adieu plaisirs, honneurs, loüange bien-aimée;
Que me sert le vain bruit d'un peu de renommée?
J'y renonce à present; ces biens ne m'étoient doux
Qu'autant qu'ils me pouvoient rendre digne de vous.
Je respire à regret, l'ame m'est inutile;
J'aymerois autant estre une cendre infertile
Que d'enfermer un cœur par vos traits méprisé :
Climene, il m'est nouveau de le voir refusé.
Hier encor ne pouvant maîtriser mon courage,
Je dis sans y penser, Tout changement soulage;
Amour vien me guerir par un autre tourment;
Non, ne vien pas, Amour, dis-je au mesme moment;

Ma cruelle me plaist, voy ses yeux & sa bouche :
O Dieux, qu'elle a d'appas ! qu'elle plaît ! qu'elle touche !
Dy moy s'il fut jamais rien d'égal dans ta Cour :
Ma cruelle me plaît, non, ne vien pas Amour.
Ainsi je m'abandonne au charme qui me lie :
Les nœuds n'en finiront qu'avec ceux de ma vie.
Puissent tous les malheurs s'assembler contre moy
Plûtost que je vous manque un seul moment de foy.
Comme ay-je pû tomber dans une autre pensée ?
Un premier mouvement vous a donc offensée !
Punissez-moy, Climene, & vangez vos appas ;
Avancez s'il se peut l'heure de mon trépas.
Lors que je vous rendis ma derniere visite,
Vôtre accueil parut froid, vous fustes interdite :
Climene, assurément mon amour vous déplaît ;
Pourquoy donc de ma mort retardez-vous l'arrest ?
Faut-il long-temps souffrir pour l'honneur de vos charmes ?
Et bien, j'en suis content ; baignez-vous dans mes larmes ;
Je suis à vous, Climene ; heureux si quelque jour
Je vous plais par ma mort plus que par mon amour.

ELEGIE QUATRIÉME.

J'avois crû jusqu'icy bien connoître l'amour :
Je me trompois, Climene ; & ce n'est que d'un jour
Que je sçais à quel poinct peuvent monter ses peines :

Non pas qu'ayant brûlé pour beaucoup d'inhumaines
Un esclavage dur ne m'ait assujeti;
Mais je compte pour rien tout ce que j'ay senti.
Des douleurs qu'on endure en servant une Belle
Je n'avois pas encor souffert la plus cruelle.
La jalousie aux yeux incessamment ouverts,
Monstre toûjours fecond en fantômes divers,
Jusques-là, grace aux Dieux, n'en avoit pû produire,
Que mon cœur eût trouvez capables de luy nuire.
Pour les autres tourmens, ils m'estoient fort communs,
Je nourrissois chez moy les soucis importuns,
La folle inquietude en ses plaisirs legere,
Des lieux où l'on la porte hostesse passagere :
J'y nourrissois encor les desirs sans espoir,
Les soins toûjours veillans, le chagrin toûjours noir,
Les peines que nous cause une eternelle absence :
Tous ces poisons mélez composoient ma souffrance :
La jalousie y joint à present son ennuy :
Helas, je ne connois l'amour que d'aujourd'huy.
Un mal qui m'est nouveau s'est glissé dans mon ame :
Je meurs; Ah, si c'estoit seulement de ma flâme!
Si je ne perissois que par mon seul tourment!
Mais le vôtre me perd; Climene, un autre Amant
Mesme aprés son trépas vit dans vôtre memoire.
Il y vivra long-temps, vos pleurs me le font croire.
Un mort a dans la tombe emporté vôtre foy.
Peut-estre que ce mort sceut mieux aimer que moy?
Certes il en donna des marques bien certaines,
Quand pour le soulager de l'excés de ses peines

Vous luy vouluſtes bien conſeiller par pitié
De reduire l'amour aux termes d'amitié.
Il vous crut; & pour moy je n'ay d'obeïſſance
Que quand on veut que j'aime avecque violence.
Tant d'ardeur ſemblera condamnable à vos yeux;
Mais n'aimez plus ce mort, & vous jugerez mieux.
Comment ne l'aimer plus? on y ſonge à toute heure,
On en parle ſans ceſſe, on le plaint, on le pleure;
Son bon-heur avec luy ne ſçauroit plus vieillir;
Je puis vous offenſer, il ne peut plus faillir.
O trop heureux Amant, ton ſort me fait envie.
Vous l'appelez amy : je crois qu'en vôtre vie
Vous n'en fiſtes un ſeul qui le fuſt à ce poinct;
J'en ſçais qui vous ſont chers, vous ne m'en parlez point.
Pour celuy-cy, ſans ceſſe il eſt dans voſtre bouche.
Climene, je veux bien que ſa perte vous touche;
Pleurez-la, j'y conſens, ce regret eſt permis;
Mais ne confondez point l'Amant & les amis.
Vôtre cœur juge mal du motif de ſa peine;
Ces pleurs ſont pleurs d'amour, je m'y connois Climene.
Des amis ſi bien faits meritent entre nous
Que ſous le nom d'Amans ils ſoient pleurez par vous.
Ne déguiſez donc plus la cauſe de vos larmes :
Avoüez que ce mort eut pour vous quelques charmes.
Il joignoit les beautez de l'eſprit & du corps :
Ce n'eſtoient cependant que ſes moindres treſors :
Son ame l'emportoit. Quoy qu'on priſe la mienne,
Je la reformerois de bon cœur ſur la ſienne.
Exceptez en un poinct qui fait ſeul tous mes biens;

Je ne changerois pas mes feux contre les ſiens.
Puis qu'il n'eſtoit qu'amy, je le ſurpaſſe en zele;
Et mon amour vaut bien l'amitié la plus belle.
Je n'en puis relâcher; n'engagez point mon cœur
A tenter les moyens d'en eſtre le vainqueur;
Je me l'arracherois, & vous en ſeriez cauſe :
Moy, ceſſer d'eſtre Amant! & puis-je eſtre autre choſe?
Puis-je trouver en vous ce que j'ay tant loüé,
Et vouloir pour amy ſans plus eſtre avoüé ?
Non, Climene, ce bien encor qu'ineſtimable
N'a rien de vôtre part qui me ſoit agreable;
D'une autre que de vous je pourrois l'accepter;
Mais quand vous me l'offrez je dois le rejetter.
Il ne m'importe pas que d'autres en joüiſſent :
Gardez vôtre preſent à ceux qui me haïſſent.
Auſſi-bien ne m'eſt-il reſervé qu'à demy :
Dites, me traitez vous encor comme un amy?
Tâchez-vous de guerir mon cœur de ſa bleſſure?
On diroit que ma mort vous ſemble trop peu ſûre.
Depuis que je vous vois, vous m'offrez tous les jours
Quelque nouveau poiſon forgé par les Amours.
C'eſt tantôt un clin d'œil, un mot, un vain ſourire,
Un rien; & pour ce rien nuit & jour je ſoûpire :
L'ay-je à peine obtenu, vous y joignez un mal
Qu'aprés moy l'on peut dire à tous Amans fatal.
Vous me rendez jaloux; & de qui? quand j'y ſonge
Il n'eſt excez d'ennuis où mon cœur ne ſe plonge.
J'envie un rival mort; m'ajoûtera-t-on foy
Quand je diray qu'un mort eſt plus heureux que moy?

Cependant il eſt vray : ſi mes triſtes penſées
Vous ſont avec quelque art ſur le papier tracées,
Cleandre, dites-vous, avoit cet art auſſi.
Si par de petits ſoins j'exprime mon ſoucy,
Il en faiſoit autant, mais avec plus de grace.
Enfin, ſi l'on vous croit, en rien je ne le paſſe.
Vous vous repreſentez tout ce qui vient de luy,
Tandis que dans mes yeux vous liſez mon ennuy.
Ce n'eſt pas tout encor, vous voulez que je voye
Son Portrait où voſtre ame a renfermé ſa joye.
Remarquez, me dit-on, cet air remply d'attraits :
J'en remarque aprés vous juſques aux moindres traits.
Je fais plus, je les loüe, & ſouffre que vos larmes
Arroſent à mes yeux ce Portrait plein de charmes.
Quelquefois je vous dis, c'eſt trop parler d'un mort :
A peine on s'en eſt teu qu'on en reparle encor.
Je porte, dites-vous, mal-heur à ceux que j'aime;
Le Ciel, dont la rigueur me fut toûjours extrême,
Leur fait à tous la guerre; & ſa haine pour moy
S'eſtendra ſur quiconque engagera ma foy.
Mon amitié n'eſt pas un ſort digne d'envie :
Cleandre tu le ſçais, il t'en couſte la vie.
Helas, il m'a long-temps aimée éperduëment :
En preſence des Dieux il en faiſoit ferment.
Je n'ay reduit ſon feu qu'avec beaucoup de peine.
Si vous l'avez reduit, avoüez-moy, Climene,
Que le mien dont l'ardeur augmente tous les jours
Mieux que celuy d'un mort merite vos amours.

VIRELAY.

LETTRE AUX HOLLANDOIS.

A vous marchands de fromage,
Porte faix de l'Ocean,
Salut, révérence, hommage,
A vous marchands de fromage.
Ne ſoyez plus en ombrage
De ce terrible équipage
Qu'on fait ſur votre rivage.
C'eſt pour peſcher du haran,
Porte faix de l'Ocean,
Bourguemeſtres de village,
Peuple hérétique & Maran,
Ennemy du Vatican
C'eſt vous, vendeurs de ſaffran,
Qui prétendez d'vn fromage
Faire au ſoleil vn ecran,
Sur qui va fondre l'orage,
C'eſt trop faire du cancan,
Et parler en Maître-Jean.
Il faut changer de langage,
Et baiſſer de plus d'vn cran
Cette fierté de courage.
En vain votre areopage,
Votre nouvelle Carthage,

Met toute chofe en vfage
Pour détourner l'ouracan,
Et vous fauver du naufrage :
La foudre part du nuage,
Va fécher le marécage,
Rompre foffe & vatregan.
Vous avez beau mettre en gage
Calape & le Balandran,
Convoquer l'arriére ban
Appeller le Caftillan,
Le Valon & le Flaman,
Le Maure, & l'European;
Vous avez beau comme vn pan,
Déployer votre plumage,
Et faire vn grand étalage
De bois, de mâts, de cordage,
Et de foldats de louage;
Votre lâche paifan,
Plus poltron à l'abordage
Et plus timide qu'vn fan,
Tournera bientoft vifage
Et fuira comme vn crocan.
Mandez lettres, & meffage
Chez le Goth & l'Allemand,
Faites la pefte, & la rage,
Et dans tout le voifinage
Criez au meurtre, à l'outrage,
On me pille, on me ravage;
Propofez vn arbitrage,

Offrez des places d'oſtage;
Euſſiez vous pour partiſan
Belzebuth, Eviathan,
Et les pages de Satan;
Malgré votre tripotage
Et votre patelinage,
Notre Roy, vaillant & ſage,
Ruinera ville & paſſage,
Mettra votre or au pillage,
Vos perſonnes au carcan,
Et vos meubles à l'encan.
Ainſi l'on voit le milan
A travers ronce & feuillage,
Fondre deſſus l'ortolan,
La corneille & le faiſan,
Gober dans l'eau l'eſperlan.
Jamais le grand Tamerlan
Ne fit chez le Muſulman
Tant de bruit ni de ravage,
Lors qu'il vainquit le Perſan,
Extermina le Soudan,
Et qu'il mit en eſclavage
L'illuſtre Mahomettan,
Ce redoutable ſultan
Qu'il traiſna dans vne cage.
De ſon heureux mariage
Avec l'Infante du Tage
Doit naître vn puiſſant linage
Qui portera le carnage

Jusqu'aux terres du Liban,
Qui détruira l'Alcoran,
Et du Monarque ottoman
Arrachera le Turban.
Tandis pour apprentissage
Il verra dans son bas age
Louis commencer l'ouvrage,
Luy tracer route, & passage,
Et d'vn superbe heritage
Augmenter son appanage.
Je ne suis sorcier ni mage
Et je n'ay point l'avantage
Qu'eut l'anesse de Baalam.
Mais je prédis, & je gage
Qu'on verra croistre l'herbage
Dans les places d'Amsterdam,
Que Dordrecht, & Roterdam
Ne seront qu'vn hermitage,
Qu'vn lieu desert, & sauvage.
Croyez-moy, pliez bagage,
Rompez trafic, & ménage,
Quittez champs & labourage,
Et passez à l'Indoustan,
Dans quelque Isle de sauvage,
De négre ou d'Anthropophage;
Allez chez le Prestre-Jean
Debiter l'orviétan,
La clincaille, & le ruban,
Et faire le personnage

De medecin, d'artiſan,
De Juif, ou de charlatan;
Mais, ma foy, c'eſt grand dommage
De s'amuſer davantage
A barboüiller cette page
Pour y peindre votre image
Et chercher depuis Adam,
Depuis Sem, Japhet, & Cam,
Juſques aux neiges d'antan,
Toutes les rymes en an.
Bonjour, bonſoir, & bon an.
Quand le pinſon au boccage
Commencera ſon ramage,
Dés que le premier fourage
Nous permettra le voyage,
Vous verrez que mon préſage
N'eſt rien moins qu'vn badinage,
Et qu'vn conte de Roman.
Adieu marchands de fromage,
Porte faix de l'ocean
Salut, révérence, hommage,
Adieu marchands de fromage.

EPITAPHE DE MOLIERE.

Sous ce tombeau gisent Plaute & Terence,
Et cependant le seul Moliere y gît.
Il les faisoit revivre en son esprit,
Par leur bel art réjouissant la France.
Ils sont partis, & j'ai peu d'esperance
De les revoir malgré tous nos efforts.
Pour un long-temps, selon toute apparence,
Terence, & Plaute, & Moliere sont morts.

LETTRE
A MONSIEUR DE TURENNE.

Vous avez fait, Seigneur, un Opera.
Quoi? le vieux Duc suivi de Caprara,
Quoi, la bravoure & la matoiserie?
Grande est la gloire ainsi que la tuërie.
Vous sçavez coudre avec encor plus d'art,
Peau de Lion avec peau de Renard.
La joye en est parvenuë à sa cime,
Car on vous aime autant qu'on vous estime.
Qui n'aimeroit un Mars plein de bonté?

En telles gens ce n'eſt pas qualité
Trop ordinaire, ils ſçavent déconfire,
Bruler, razer, exterminer, détruire;
Mais qu'on m'en montre un qui ſçache Marot.
Vous ſouvient-il, Seigneur, que mot pour mot
Mes creanciers qui de dixains n'ont cure,
Frere Lubin, & mainte autre écriture,
Me fut par vous recitée en chemin?
Vous alliez lors rembarrer le Lorrain.
Reviens au fait, Muſe, va plus grande erre,
Laiſſe Marot, & reparle de Guerre.
En ſurmontant Charles & Caprara,
Vous avez fait, Seigneur, un Opera.
Nous en faiſons un nouveau, mais je doute
Qu'il ſoit ſi bon, quelqu'effort qu'il m'en coute
Le vôtre eſt plein de grands évenemens,
Gens envoyez peupler les monumens,
Beaucoup d'effets de fureur Martiale,
D'amour tres-peu, tres-peu de Paſtorale.
Mars ſans armure y fut veu, ce dit-on,
Meſlé trois fois comme un ſimple Pithon.
Bien lui valut la longue experience,
Et le bon ſens, & la rare prudence.
Dans le Combat ces trois Divinitez
Alloient toûjours marchant à ſes coſtez.
Ce Mars, Seigneur, n'eſt le Mars de la Thrace,
Mais pour cet an c'eſt le Mars de l'Alſace;
Ainſi qu'il fut & ſera d'autres fois
Tres-bien nommé le Mars d'autres endroits.

Enfin c'eſt Vous, afin qu'on ne s'y trompe.
Or en ſont faits feux de joye en grand'pompe,
Bien eſt-il vrai qu'il nous en coûte un peu,
Mais gagne-t'on ſans rien perdre à ce jeu?
LOUIS lui-même, Effroy de tant de Princes,
Preneur de Murs, Subjugueur de Provinces,
A-t'il conquis ces Etats & ces Murs
Sans quelque ſang, non de Guerriers obſcurs,
Mais de Heros qui mettoient tout en poudre?
Les Bourguignons en éprouvant ſa foudre
Ont fait pleurer celui qui la lançoit.
Sous les Remparts que ſon bras renverſoit
Sont enterrez, & quelques Chefs fidelles,
Et les Titans à ſa valeur rebelles.

EPISTRE

A M. DE TURENNE.

Hé! quoi, Seigneur, toujours nouveaux combats?
Toujours dangers? Vous ne croyez donc pas
Pouvoir mourir? Tout meurt, tout Héros paſſe.
Clothon ne peut nous faire d'autre grace
Que de filer nos jours plus lentement.
Mais Clothon va toujours étourdiment.
Songez-y bien. Si ce n'eſt pour vous-même,
Pour nous, Seigneur, qui ſans douleur extrême

Ne pourrions voir un triomphe acheté
Du moindre ſang qu'il vous auroit coûté.
C'eſt un avis qu'en paſſant je vous donne;
Et je reviens à ce que fait Bellone.
A peine un bruit fait faire ici des vœux,
Qu'un autre bruit y fait faire des feux.
C'eſt un concours de victoires nouvelles.
La Renommée a-t'elle encor des aîles,
Depuis le temps qu'elle vient annoncer :
Tout eſt perdu, l'Hydre va s'avancer;
Tout eſt gagné, Turenne l'a vaincuë;
Et ſe voyant mainte tête abattuë,
Elle retourne en ſon antre à grands pas.
Quelque démon que l'on ne connoît pas,
Lui rend en hâte un nombre d'autres têtes,
Qui ſous vos coups ſont à cheoir toutes prêtes.
Voilà, Seigneur, ce qui nous en paroît.
Car d'aller voir ſur les lieux ce que c'eſt,
Permettez-moi de laiſſer cette envie
A vos guerriers, qui n'eſtiment la vie
Que comme un bien qui les doit peu toucher,
Ne laiſſant pas de la vendre bien cher.
Toute l'Europe admire leur vaillance,
Toute l'Europe en craint l'expérience.
Bon fait de loin regarder tels acteurs.
Ceux de Straſbourg devenus ſpectateurs
Un peu voiſins, comme tout ſe diſpoſe,
Pourroient bien-tôt devenir autre choſe.
Je ne ſuis pas un Oracle; & ceci

Vient de plus haut. Apollon, Dieu-merci,
Me l'a dicté. Souvent il ne dédaigne
De m'inſpirer. Maint auteur nous enſeigne
Qu'Apollon fait un peu de l'avenir.
L'autre jour donc j'allai l'entretenir
Du grand concours des Germains tous en armes.
L'Hélicon même avoit quelques allarmes.
Le Dieu ſoûrit, & nous tint ce propos :
Je vous enjoins de dormir en repos,
Poëtes Picards, & Poëtes de Champagne.
Ni les Germains, ni les troupes d'Eſpagne,
Ni le Batave, enfant de l'Océan,
Ne vous viendront viſiter de cet an,
Tout auſſi peu la campagne prochaine.
Je vois LOUIS, qui des bords de la Seine,
La foudre en main, au Printemps partira :
Malheur alors à qui ne ſe rendra.
Je vois CONDÉ, Prince à haute avanture,
Plutôt démon qu'humaine créature :
Il me fait peur de le voir plein de ſang,
Souillé, poudreux, qui court de rang en rang.
Le plomb volant ſiffle autour ſans l'atteindre,
Le fer, le feu, rien ne l'oblige à craindre.
Quand de tels gens couvriront vos remparts,
Je vous dirai : Dormez, Poëtes Picards ;
Devers la Somme on eſt en aſſurance.
Devers le Rhin tout va bien pour la France,
Turenne eſt là ; l'on n'y doit craindre rien :
Vous dormirez ; ſes ſoldats dorment bien :

Non pas toujours. Tel a mis mainte lieuë
Entre eux & lui, qui les ſent à ſa queuë.
Deux de la troupe avec peine marchoient,
Les pauvres gens à tout coup trébuchoient,
Et ne laiſſoient de tenir ce langage :
Le Conducteur, car il eſt bon & ſage,
Quand il voudra, nous fera repoſer.
Après cela, qui peut vous excuſer
De n'avoir pas une aſſurance entiére?
Morphée eut tort de quitter la frontiére.
Dormez ſans crainte à l'ombre de vos bois,
Poëtes Picards, & Poëtes Champenois.
Ainſi parla le Dieu qui nous inſpire,
Et je ne fais, Seigneur, que vous redire,
Mot après mot le diſcours qu'il nous tint.
Un temps viendra que ceci ſera peint
Sur les lambris du Temple de Mémoire.
Les deux ſoldats ſont un point de l'Hiſtoire
A mon avis digne d'être noté.
Ces vers, dit-on, ſeront mis à côté.

Turenne eut tout, la valeur, la prudence,
L'art de la guerre, & les ſoins ſans repos.
Romains & Grecs, vous cédez à la France,
Oppoſez-lui de ſemblables Héros.

LE FLORENTIN.

Le Florentin
Montre à la fin
Ce qu'il ſçait faire,
Il reſſemble à ces loups qu'on nourrit, & fait bien :
Car un loup doit toûjours garder ſon caractere
Comme un mouton garde le ſien.
J'en étois averti, l'on me dit prenez garde,
Quiconque s'aſſocie avec lui ſe hazarde :
Vous ne connoiſſez pas encor le Florentin,
C'eſt un paillard, c'eſt un mâtin
Qui tout devore,
Happe tout, ſerre tout, il a triple goſier,
Donnez-lui, fourrez-lui, le Glou demande encore,
Le Roi-même auroit peine à le raſſaſier.
Malgré tous ces avis il me fit travailler ;
Le paillard s'en vint reveiller
Un enfant des neuf Sœurs, enfant à barbe griſe,
Qui ne devoit en nulle guiſe
Eſtre dupe ; il le fut, & le ſera toûjours.
Je me ſens nai pour être en butte aux méchans tours,
Vienne encor un trompeur je ne tarderai guere ;
Celui-ci me dit, veux-tu faire
Preſtò, Preſtò, quelque Opera,
Mais bon, ta Muſe répondra
Du ſuccez pardevant Notaire ;
Voici comment il nous faudra

Partager le gain de l'affaire.
Nous en ferons deux lots, l'argent & les chanſons :
L'argent pour moi, pour toi les ſons :
Tu t'entendras chanter, je prendrai les teſtons,
Volontiers je paye en gambades.
J'ai huit ou dix Trivelinades
Que je ſçai ſur mon doigt; cela joint à l'honneur
De travailler pour moi, te voilà grand Seigneur.
Peut être n'eſt-ce pas tout à fait ſa harangue;
Mais s'il n'eût ces mots ſur la langue
Il les eût dans le cœur; il me perſuada
A tort, à droit me demanda
Du doux, du tendre, & ſemblables ſornettes,
Petits mots, jargons-d'amourettes
Confits au miel; bref il m'enquinauda.
Je n'épargnai ni ſoins, ni peines
Pour venir à ſon but & pour le contenter,
Mes amis devoient m'aſſiſter :
J'euſſe en cas de beſoin diſpoſé de leurs veines.
Des amis, diſoit le Glouton,
En a-t'on?
Ces gens te tromperont, ôteront tout le bon,
Mettront du mauvais en la place.
Tel eſt l'eſprit du Florentin,
Soupçonneux, tremblant, incertain,
Jamais aſſez ſûr de ſon gain
Quoi que l'on diſe ou que l'on faſſe.
Je lui rendis en vain ſa parole cent fois;
Le B..... avoit juré de m'amuſer ſix mois;

Il s'eſt trompé de deux, mes amis de leur grace
Me les ont épargné, l'envoiant où je croi
Qu'il va bien ſans eux & ſans moi.
Voila l'hiſtoire en gros, le détail a des ſuites
Qui valent bien d'être déduites :
Mais j'en aurois pour tout un an,
Et je reſſemblerois à l'homme de Florence,
Homme long à conter, s'il en eſt un en France.
Chaqu'un voudroit qu'il fût dans le ſein d'Abraham.
Son Architecte, & ſon Libraire,
Et ſon Voiſin, & ſon Compere,
Et ſon Beau-pere,
Sa femme, & ſes enfans, & tout le genre-humain,
Petits & grands dans leurs prieres
Diſent le ſoir & le matin,
Seigneur, par vos bontez pour nous ſi ſingulieres,
Delivrez-nous du Florentin.

A MADAME DE THIANGE

EPITRE AU SUJET DE LA PIECE PRÉCÉDENTE.

Vous trouvez que ma Satyre
Eût pû ne ſe point écrire,
Et que tout reſſentiment,
Quel que ſoit ſon fondement,
La pluſpart du temps peut nuire,

Et ne ſert que rarement.
J'euſſe ainſi raiſonné ſi le Ciel m'eût fait Ange,
Ou Thiange :
Mais il m'a fait Auteur, je m'excuſe par là :
Auteur, qui pour tout fruit moiſſonne
Un peu de gloire. On le lui ravira,
Et vous croyez, qu'il s'en taira?
Il n'eſt donc plus Auteur : la conſéquence eſt bonne.
S'il s'en rencontre un qui pardonne,
Je ſuis cet indulgent. S'il ne s'en trouve point,
Blâmez la qualité, mais non pas la perſonne.
Je pourrois alléguer encore un autre point :
Les conſeils. Et de qui? Du Public? c'eſt la Ville,
C'eſt la Cour, & ce ſont toute ſorte de gens,
Les Amis, les indifférens,
Qui m'ont fait employer le peu que j'ai de bile.
Ils ne pouvoient ſouffrir cette atteinte à mon nom.
La meritois-je? On dit, que non.
Mon Opéra, tout ſimple, & n'étant, ſans Spectacle,
Qu'un Ours qui vient de naître, & non encor lêché,
Plaît déja. Que m'a donc S. Germain reproché?
Un peu de Paſtorale? enfin ce fut l'obſtacle.
J'introduiſois d'abord des Bergers; & le Roi
Ne ſe plaît à donner qu'aux Héros de l'emploi.
Je l'en louë. Il faloit qu'on lui vantât la ſuite :
Faute de quoi, ma Muſe aux plaintes eſt réduite.
Que ſi le Nourriſſon de Florence[1] eût voulu,

1. Jean-Baptiſte Lully.

Chacun eût fait ce qu'il eût pû.
Celui qui nous a peint un des travaux d'Alcide,
(Je ne veux dire Euripide,
Mais Quinault [1]), Quinault donc pour ſa part auroit eu
Saint-Germain, où ſa Muſe au grand jour eût paru;
Et la mienne moins parfaite
Eût eu du moins Paris, partage de Cadette :
Cadette, que peut-être on eût cru quelque jour
Digne de partager en Aînée à ſon tour.
Quelque jour j'euſſe pû divertir le Monarque.
Heureux ſont les Auteurs connus à cette marque !
Les neuf Sœurs proprement n'ont qu'eux pour favoris.
Qu'eſt-ce qu'un Auteur de Paris?
Paris a bien des voix; mais ſouvent faute d'une,
Tout le bruit qu'il fait, eſt fort vain.
Chacun attend ſa gloire, ainſi que ſa fortune,
Du ſuffrage de Saint-Germain.
Le Maître y peut beaucoup, il ſert de regle aux autres;
Comme Maître premiérement,
Puis comme ayant un ſens meilleur que tous les nôtres.
Qui voudra l'éprouver, obtienne ſeulement
Que le Roi lui parle un moment.
Ah! ſi c'étoit ici le lieu de ſes loüanges!
Que ne puis-je en ces vers avec grace parler
Des qualitez qui font voler
Son nom juſqu'aux Peuples étranges!
On verroit qu'entre tous les Rois

1. Dans ſon Opéra d'Alceſte.

Le nôtre eſt digne qu'on l'eſtime ;
Mais il faut pour une autre fois
Réſerver le feu qui m'anime.
Je ne puis ſeulement qu'étaler aujourd'hui
Son eſprit, & ſon goût à juger d'un Ouvrage;
L'honneur & le plaiſir de travailler pour lui.
Ceux dont je me ſuis plaint, m'ôtent cet avantage :
Puis-je jamais vouloir du bien
A leur cabale trop heureuſe?
D'en dire auſſi du mal, la choſe eſt dangereuſe;
Je crois que je n'en dirai rien.
Si pourtant notre homme ſe pique
D'un ſentiment d'honneur, & me fait à ſon tour
Pour le Roi travailler un jour,
Je lui garde un Panégyrique.
Il eſt homme de Cour : je ſuis homme de vers :
Joüons-nous tous deux des paroles;
Ayons deux langages divers,
Et laiſſons les hontes frivoles.
Retourner à Daphné, vaut mieux que ſe vanger.
Je vous laiſſe d'ailleurs ma gloire à ménager.
Deux mots de votre bouche & belle & bien-diſante,
Feront des merveilles pour moi.
Vous êtes bonne & bien-faiſante,
Servez ma Muſe auprès du Roi.

CONTRE UN PÉDANT
DE COLLEGE.

Il eſt trois points dans l'homme de college :
Préſomption, injures, mauvais ſens.
De ſe louer il a le privilege ;
Il ne connoît arguments plus puiſſants.
Si l'on le fâche, il vomit des injures;
Il ne connoît plus brillantes figures.
Veut-il louer un roi, l'honneur des rois;
Il ne le prend que pour ſujet de thème.
J'avois promis trois points, en voilà trois.
On y peut joindre encore un quatrieme :
Qu'il aille voir la cour, tant qu'il voudra,
Jamais la cour ne le décraſſera.

I'ay compoſé ces ſtances en vieil ſtile, à la maniere du blazon des fauſſes amours, & de celuy des folles amours dont l'auteur eſt inconnu. Il y en a qui les attribüent à l'un des Saint-Gelais. Ie ne ſuis pas de leur ſentiment, & je crois qu'ils ſont de Cretin.

IANOT ET CATIN.

Vn beau matin,
Trouvant Catin
Toute ſeulette,

Pris ſon tetin
De blanc ſatin,
Par amourette :
Car de gallette,
Tant ſoit mollette,
Moins friand ſuis pour le certain.
Adonc me dit la bachelette ;
Que voſtre coq cherche poulette ;
Icy ne fera grand butin.

Telle cenſure
Ne fut ſi ſure
Qu'elle eſperoit :
De ma freſſure
Dame Luxure
Ia s'emparoit.
En tel détroit
Mon cas eſtoit,
Que ie quis meilleure avanture :
Catin ce jeu point n'entendoit;
Mieux attaquois, mieux défendoit :
Dont ie ſouffris peine tres-dure.

Pendant l'étrif,
D'un ton plaintif
Dis choſe telle :
Las moy chetif,
En ſon eſquif
Caron m'appelle.

Cessez donc belle
D'estre cruelle
A cetuy vostre humble captif.
Il est à vous, foye & ratelle.
Bien gran mercy, répondit elle;
Besoin n'ay d'un tel apprentif.

IANOT.

Ie vous affie,
Et certifie,
Que quelque jour
I'ay bonne envie
Ne vous voir mie
Dure à l'étour :
Le Dieu d'amour
Sçait plus d'un tour;
Que vostre cœur trop ne s'y fie;
Car quant à moy j'ay belle paour
Qu'à vous ferir n'ayt le bras gourd;
Le contemner est donc folie.

CATIN.

Vous n'avez pas
Bien pris mon cas
Ne ma sentence;
De tomber, las,
D'amour es las,
Ne fais doutance :
Mais telle offense,
En conscience,

Ne commettrois pour cent ducats.
Que ce ſoit donc voſtre plaiſance,
De me laiſſer en patience,
Et de finir cet altercas.

IANOT.

Alors qu'on uſe
De vaine excuſe
C'eſt grand defaut.
Telle refuſe,
Qui aprés muſe,
Dont bien peu chault :
Car point ne fault
Tout homme caut
A chercher mieux quand on l'amuſe,
Dont ie conclus qu'en amour faut
Batre le fer quand il eſt chaud,
Sans chercher ny détour ny ruſe.

Onc en amours
Vaines clamours
Ne me reviennent ;
Roſes & flours,
Tous plaiſans tours,
Mieux y conviennent :
Aſſez toſt viennent,
Voire & proviennent
Du temps qu'on perd douleurs & plours :
Tant que tels cas aux gens ſurviennent,

C'eſt bien raiſon qu'ils entretiennent
En tout déduit leurs plus beaux iours.

Ainſi preſchois,
Et j'émouvois
Cette mignonne;
Mes mains fourrois,
Vſant des droits
Qu'Amour nous donne.
Humeur friponne
Chez la Pouponne
Se gliſſa lors en tapinois.
Son œil me dit en ſon patois,
Berger, berger, ton heure ſonne;
I'entendis clair, car il n'eſt homme
Plus attentif à telle voix.
Amy lecteur qui cecy vois,
Ton ſerviteur qui Iean ſe nomme
Dira le reſte une autre fois.

EPITRE A M. DE NIERT

SUR L'OPERA. 1677.

Niert, qui pour charmer le plus juſte des Rois,
Inventas le bel art de conduire la voix,
Et dont le goût ſublime, à la grande juſteſſe

Ajouta l'agrément & la délicateſſe :
Toi qui ſais mieux qu'aucun le ſuccès que jadis
Les Pieces de Muſique eurent dedans Paris,
Que dis-tu de l'ardeur dont la Cour échauffée
Frondoit en ce tems-là les grands Concerts d'Orphée,
Les paſſages d'Atto & de Leonora,
Et du déchaînement qu'on a pour l'Opera?
Des Machines d'abord le ſurprenant ſpectacle
Eblouit le Bourgeois & fit crier miracle;
Mais la ſeconde fois il ne s'y preſſa plus;
Il aima mieux le Cid, Horace, Heraclius.
Auſſi, de ces objets l'ame n'eſt point émue,
Et même rarement ils contentent la vue.
Quand j'entends le ſifflet, je ne trouve jamais
Le changement ſi prompt que je me le promets.
Souvent, au plus beau char, le contre poids réſiſte :
Un Dieu pend à la corde, & crie au Machiniſte.
Un reſte de Forêt demeure dans la mer,
Ou la moitié du Ciel au milieu de l'Enfer.
Quand le Théâtre ſeul ne réuſſiroit guere,
La Comédie, au moins, me diras-tu, doit plaire.
Les Ballets, les Concerts, ſe peut-il rien de mieux
Pour contenter l'eſprit & réveiller les yeux?
Ces beautés, néanmoins, toutes trois ſéparées,
Si tu veux l'avouer, ſeroient mieux ſavourées.
Des genres ſi divers le magnifique amas
Aux regles de chaque art ne s'accommode pas.
Il ne faut point, ſuivant les préceptes d'Horace,
Qu'un grand nombre d'Acteurs le théâtre embarraſſe,

Qu'en sa machine un Dieu vienne tout ajuster.
Le bon Comédien ne doit jamais chanter.
Le Ballet fut toujours une action muette.
La Voix veut le Théorbe, & non pas la Trompette.
Et la Viole propre aux plus tendres amours,
N'a jamais, jusqu'ici, pu se joindre aux Tambours.
Mais en cas de vertus, Louis, qui, par pratique,
Sait que pour en avoir une seule héroïque,
Il faut en avoir mille, & toutes à la fois,
Veut voir si, comme il est le plus puissant des Rois,
En joignant, comme il fait, mille plaisirs de même,
Il en peut avoir un dans le degré suprême.
Comme il porte au-dehors la terreur & l'amour,
Humain dans son armée autant que dans sa Cour,
Il veut sur le théâtre, ainsi qu'à la campagne,
La foule qui le suit, l'éclat qui l'accompagne.
Grand en tout, il veut mettre en tout de la grandeur.
La guerre fait sa joie & sa plus forte ardeur,
Ses divertissements ressentent tous la guerre :
Ses concerts d'instrumens ont le bruit du tonnerre,
Et ses concerts de voix ressemblent aux éclats,
Qu'en un jour de combat font les cris des soldats.
Les Danseurs, par leur nombre, éblouissent la vue,
Et le Ballet paroît exercice, revue,
Jeu de gladiateurs, & tel qu'au champ de Mars,
En leurs jours de triomphe en donnoient les Césars.
Glorieux, tous les ans, de nouvelles conquêtes,
A son peuple il fait part de ses nouvelles fêtes,
Et son peuple qui l'aime & suit tous ses desirs,

Se conforme à ſon goût, ne veut que ſes plaiſirs.
Ce n'eſt plus la ſaiſon de Raymond, ni d'Hilaire.
Il faut vingt clavecins, cent violons pour plaire.
On ne va plus chercher au bord de quelques bois
Des amoureux Bergers la Flute & le Hautbois,
Le Théorbe charmant qu'on ne vouloit entendre
Que dans une ruelle, avec une voix tendre,
Pour ſuivre & ſoutenir par des accords touchants
De quelques airs choiſis les mélodieux chants,
Boiſſet, Gautier, Hemon, Chambonniere, la Barre,
Tout cela ſeul déplaît, & n'a plus rien de rare.
On laiſſe là Dubut, & Lambert & Camus;
On ne veut plus qu'Alceſte, ou Théſée ou Cadmus.
Que l'on n'y trouve point de machines nouvelles,
Que les vers ſoient mauvais, que les voix ſoient cruelles;
De Baptiſte épuiſé, les compoſitions
Ne ſont, ſi vous voulez, que répétitions;
Le François pour lui ſeul contraignant ſa nature,
N'a que pour l'Opera de paſſion qui dure.
Les jours de l'Opera, de l'un à l'autre bout,
Saint Honoré rempli de caroſſes par tout,
Voit, malgré la miſere à tous états commune,
Que l'Opera tout ſeul fait leur bonne fortune.
Il a l'or de l'Abbé, du Brave, du Commis,
La Coquette s'y fait mener par ſes amis.
L'Officier, le Marchand tout ſon rôti retranche,
Pour y pouvoir porter tout ſon gain le Dimanche;
On ne va plus au Bal, on ne va plus au Cours;
Hiver, Eté, Printemps, bref Opera toujours :

Et quiconque n'en chante, ou bien plutôt n'en gronde
Quelque récitatif, n'a pas l'air du beau monde.
Mais que l'heureux Lully ne s'imagine pas
Que ſon mérite ſeul faſſe tout ce fracas.
Si Louis l'abandonne à ce rare mérite,
Il verra ſi la Ville & la Cour ne le quitte.
Ce grand Prince a voulu tout écouter, tout voir;
Mais il ſait de nos ſens juſqu'où va le pouvoir,
Et que ſi notre eſprit a trop peu de portée,
Leur puiſſance eſt encor beaucoup plus limitée
Que lorſqu'à quelque objet l'un d'eux eſt attaché,
Aucun autre de rien ne peut être touché.
Si les yeux ſont charmés, l'oreille n'entend gueres :
Et tel, quoiqu'en effet il ouvre les paupieres,
Suit attentivement un diſcours ſérieux,
Qui ne diſcerne pas ce qui frappe ſes yeux.
Car ne vaut-il pas mieux, dis-moi ce qu'il t'en ſemble,
Qu'on ne puiſſe ſentir tous les plaiſirs enſemble,
Et que pour en goûter les douceurs purement,
Il faille les avoir chacun ſéparément?
La Muſique en ſera d'autant mieux concertée;
La grave Tragédie à ſon point remontée,
Aura les beaux ſujets, les nobles ſentimens,
Les Vers majeſtueux, les heureux dénouemens.
Les Ballets reprendront leurs pas & leurs machines
Et le Bal éclatant de cent Nymphes divines,
Qui de tout tems des Cours a fait la Majeſté,
Reprendra de nos jours ſa premiere beauté.
Ne crois donc pas que j'aie une douleur extrême

De ne voir pas Iſis pendant tout le Carême.
Si nous ne pouvons pas de l'auguſte Louis
Savoir encor ſitôt les projets inouis,
Le jour de ſon départ, ſa marche & quelles Places
Foudroyent ſes canons, embraſent ſes carcaſſes,
Avec mille autres biens, le Jubilé fera
Que nous ſerons un temps ſans parler d'Opera.
Mais auſſi de retour de mainte & mainte Egliſe,
Nous irons, pour cauſer de tout avec franchiſe,
Et donner du relâche à la dévotion,
Chez l'illuſtre *Certain* faire une ſtation;
Certain par mille endroits également charmante,
Et dans mille beaux Arts également ſavante,
Dont le rare génie & les brillantes mains
Surpaſſent *Chambonniere, Hardel,* les *Couperins.*
De cette aimable Enfant le Clavecin unique
Me touche plus qu'Iſis & toute ſa Muſique.
Je ne veux rien de plus, je ne veux rien de mieux
Pour contenter l'eſprit, & l'oreille & les yeux;
Et ſi je puis la voir une fois la ſemaine,
A voir jamais Iſis je renonce ſans peine.

VERS POUR DES BERGERS

ET DES BERGERES,

DANS UNE FÊTE DONNÉE A TROYES EN 1678.

Telles étoient jadis ces illustrés Bergères
Que le Lignon tenoit si chères :
Tels étoient ces Bergers qui, le long de ses eaux,
Menoient leurs paisibles troupeaux,
Et passoient dans les jeux leurs plus belles années.
Parmi ces troupes fortunées,
Les plaisirs de campagne & les plaisirs de Cour
Trouvoient leur place tour à tour.
Comme eux, tantôt on nous voit sur l'herbette
Marquer nos pas au son de la musette,
Cueillir & présenter des fleurs,
En y mêlant quelques douceurs :
Tantôt au bord de nos fontaines
Nous chantons de l'Amour les plaisirs & les peines;
Et le devin Tircis mêle aussi quelquefois
Son Thuorbe divin aux accens de nos voix.
Par fois, à sa Bergere on donne sérénade,
Avec elle on fait mascarade,
On danse même des Ballets.
On fait des vers galans, on en fait de follets.
Nous lisons de Renaud les douces aventures
Et les magiques impostures

De la Belle qui l'enchanta,
Tout ce que le Taſſe chanta,
Et mille autres récits que la galanterie
Semble avoir inventés pour notre Bergerie.
Nous vous dirons auſſi que nos brillants guérets
Et nos ſombres forêts
Nous fourniſſent par fois de quoi faire grand'chere;
Mais cela paroîtroit vulgaire,
Et l'on diroit qu'en diſcours de Berger
On ne parle jamais de boire & de manger.
Ainſi paſſe le temps, ſans tracas, ſans cabale;
Gens d'une humeur aſſez égale,
Voilà nos douces libertés;
Qu'ont de mieux vos ſociétés?

ODE POUR LA PAIX.

Loin de nous fureurs homicides,
Et toy démon qui leur préſides,
Va dans les fonds du Nort ſéjour des Aquilons
Mendier une retraite :
Nos Bergers dans ces vallons
Contans leur peine ſecrete
Déſormais ne feront plus
Par ton bruit interrompus.

Déja la Déesse Astrée,
Par toute cette contrée,
Reconnoist ses derniers pas
Encore empreints sur la terre :
Comme elle nous quita les derniers d'icy bas,
Ses temples dans nos états
Ne se sont point sentis des suites de la Guerre.
Elle ne change point cette fois de séjour;
Car l'Olimpe est par tout où Loüis tient sa Cour.

Fleuve qui la revois, va-t'en dire à Neptune
Que tout est calme parmi nous :
Mars a quité ces lieux; d'autres démons plus doux
S'en vont courir les mers, & tenter la fortune.
On ne verra nos Matelots
Combatre à l'avenir que les vents & les flots.
Loüis nous rend la Paix : son bras & sa conduite
Aux yeux de l'Univers ont assez éclaté;
Et l'envie à la fin pleure d'être reduite
A connoistre aussi sa bonté.

Ainsi disoit Acante, & le Dieu de la Seine,
Que l'horreur des combats retenoit sous les eaux,
N'osant le croire qu'avec peine
Sortit du fonds de ses roseaux
Pour écouter cette nouvelle.
Toutes ses Nymphes accourant
Aupres d'Acante, & l'entourant,
Contez-nous, luy dit la plus belle,

Ce fruit inefperé des Armes de Loüis.
Acante fatisfit en ces mots l'immortelle :
Zéphire eftoit prefent, & les ayant oüis,
Il m'en fit ce recit fidele.

O Nymphe, il faut vous accorder
Ce que vôtre troupe fouhaite :
C'eft à moy d'obeir, à vous de commander :
Sçachez donc que Bellone impuiffante & muette
Souffre que fes enfans tafchent de la bannir.
Celle dont les faveurs ont ennobli la France,
Se laiffe ofter toute efperance
D'y pouvoir jamais revenir.

Loüis confent qu'elle nous quite.
Elle luy dit en vain que bien-tôt fes exploits
A l'un & l'autre Rhein auront joint fous fes lois
Les deux ceintures d'Amphitrite.
Il euft pû tenter ces projets;
Mais le repos de fes fujets,
Celuy de fes voifins, les foupirs de l'Europe,
Ont à la fin changé l'objet de fes defirs;
Et la fçavante Calliope
Ne nous chantera plus que jeux & que plaifirs.

Acante en euft dit davantage,
Mais on ceffa de l'écouter.
Les Nymphes au tranfport fe laiffant emporter
Du doux nom de la Paix remplirent leur rivage.

Toutes plaçoient déja Loüis entre les Dieux.
Elles voyoient que de ces lieux
A la fin Bellone exilée
D'alarmes pour toûjours nous avoit garentis.
Telle éclata la joye aux Noces de Pelée
Chez les Suivantes de Thétis.

Acante alla porter l'allegresse au Parnasse :
Il trouva dans ses bois les doctes nourissons
Occupez encore aux chansons
Que cherit le Dieu de la Thrace.
Ils disoient qu'un de ses Rivaux,
Un conquerant par ses travaux,
Alloit sous son pouvoir ranger la terre entiere.
Adoucissez, dit Acante, vos voix :
Chantez la Paix donnée ; aussi bien tant d'exploits
Sont une trop ample matiere.
Et vous, Divinitez, à qui je dois les vers
Qui de jeux & d'amour ont rempli l'Univers,
Si j'ay toûjours suivi vôtre troupe immortelle
Faites qu'estant épris d'une nouvelle ardeur
Je chante de Loüis, non toute la grandeur,
Vôtre voix y suffiroit-elle ?
Vous-mesmes pourriez-vous d'un si rapide cours
De victoire en victoire à ce Mars de nos jours
Accommoder vos sons ? non, Déesses, ma Lire
N'a point ce but, & je n'aspire
Qu'à chanter une Paix digne de plus d'Autels
Que les combats des immortels.

Le Dieu des vers ſourit. C'eſt aux ſçavantes Fées
D'en eſtre ſeules les Orphées,
Non aux hommes, dit-il. Je t'apprens que ton Roy
Fera plus pour ſon nom que tes pareils ni toy.
La Paix couronnera l'ouvrage de la guerre;
Et comme Jupiter ton Prince fera voir
Qu'il ſçait par des bien-faits exercer ſon pouvoir,
Auſſi bien qu'uſer du Tonnerre.
L'Univers va changer : l'avenir m'eſt caché,
Ou le temps des beaux Arts s'eſt enfin raproché.
Ils refleuriront tous : on verra dans les nuës,
D'autres Louvres cherchans des routes inconnuës
Toucher de leur ſommet la demeure des Dieux.
J'évoquerai pour le Theâtre
Les grands morts, grands ſujets dont je ſuis idolâtre,
Tandis que d'autre part d'un ſoin laborieux
Par l'ordre de Loüis cent Traducteurs celebres
Tireront du ſein des tenebres
Ce que Rome & la Grece ont produit de plus beau.
Homere & ſes enfans reſſortis du Tombeau
Vont éterniſer vôtre Empire.
Tout deviendra François; Loüis le veut ainſi.
Apollon t'annonce ceci,
Va chez les mortels le redire.

PREDICTIONS

POUR LES QUATRE SAISONS DE L'ANNÉE

Mises dans vn Almanac ecrit à la main sur du velin garni d'or & de diamants & presenté à Mme de Montespan par Mme de Fontange le 1er de l'an 1680.

L'HIVER.

Tout est faict pour Louis, & dans leur consistoire
Les Dieux ont resolu de suiure ses desirs:
Mars a passé le Rhin iusqu'icy pour sa gloire,
L'Amour le va bien tost passer pour ses plaisirs.

LE PRINTEMPS.

Le retour des zephirs nous annonçoit la guerre,
Les cœurs sont à present pleins d'un autre soucy,
Et iamais le printemps n'amena sur la terre
Tant d'amoureux desirs que fera celuy cy.

L'ESTÉ.

Flore a faict son deuoir; Ceres, Bacchus, Pomone
Feront aussy le leur, si ie lis dans les cieux :
Le sort le veut ainsy, Louis ainsy l'ordonne,
Son vouloir est le Sort, ses ministres les Dieux.

L'AUTOMNE.

Des fruits d'vn doux himen ie vois l'heureux presage :
Auant que de cet an on ayt atteint le bout,
Il doit naistre vn enfant qui surmonteroit tout,
Si son ayeul n'auoit acheué son ouurage.

A MADAME
DE FONTANGES.

Charmant objet, digne prefent des Cieux,
Et ce n'eft point langage de Parnaffe;
Voftre beauté vient de la main des Dieux,
Vous l'allez voir au recit que je trace.
Puiffent mes vers meriter tant de grace
Que d'eftre offerts au Dompteur des humains
Accompagnez d'un mot de voftre bouche,
Et prefentez par vos divines mains
De qui l'Ivoire embellit ce qu'il touche.

Je me trouvay chez les Dieux l'autre jour;
Par quel moien, j'en perdis la memoire;
Il me fuffit que de l'humain fejour
Je fus porté dans ce lieu plein de gloire.
Un Dieu s'en vint, & m'aiant abordé;
Mortel, dit-il, Jupin m'a commandé
De te montrer par grace finguliere
L'Olimpe entier & tout le Firmament.
Ce Dieu, c'eftoit Mercure affûrement;
Il en avoit tout l'air & la maniere.

Aprés l'abord il me montra du doigt
Force clartez qui partoient d'un endroit.
Vois-tu, dit-il, cet enclos de lumiere ?
C'eſt le Palais du Monarque des Dieux.
Et moy d'ouvrir incontinent les yeux.

—o—

Ce que je vis eſtoit d'une matiere
Qui ne ſçauroit dignement s'exprimer.
Figurez-vous tout ce qui peut charmer,
Tout ce qui peut éblouir tout enſemble,
Aſtres brillans, & Soleils radieux.
N'y comprenez toutefois vos beaux yeux,
Car leur éclat n'a rien qui lui reſſemble.

—o—

Avec Mercure en ce Palais entré,
Selon leur rang je vis ſur maint dégré
Les Dieux aſſis, Jupiter à la teſte;
Tous paroiſſoient en des atours de feſte.
Le Sort ouvrit un Livre à cent fermoirs;
Puis fit crier dans les ſacrez Manoirs
Par trois Herauts à trois fois differentes
Le contenu des paroles ſuivantes.

—o—

De par Jupin ſoient les Dieux avertis,
Conformement à nos divins Uſages,

Que l'on va faire au Ciel deux Mariages
Avant qu'ils ſoient ſur la Terre accomplis.

—○—

Au mot d'Hymen je vis chacun ſe taire,
Et les ouïs par trois fois publier :
L'un pour CONTY, l'autre pour l'heritier
Du Jupiter de ce bas Hemiſphere.
On aplaudit, puis ſilence eſtant fait,
Le Dieu des Vers lût deux Epithalames.
En voici l'un. Couple heureux & parfait,
Couple charmant, faites durer vos flâmes
Aſſez long-temps pour nous rendre jaloux.
Soiez Amans auſſi long-temps qu'Epoux.
Douce journée, & nuit plus douce encore!
Heures, tardez, laiſſez au lit l'Aurore.
Le temps s'envole, il eſt cher aux Amans.
Profitez donc de ſes moindres momens,
Jeune Princeſſe, aimable autant que belle,
Jeune Heros non moins aimable qu'elle.
Le temps s'envole, il faut le menager;
Plus il eſt doux, & plus il eſt leger.
Phœbus ſe tût, & bien que dans leur ame
Les Immortels enviaſſent CONTY,
Du Couple heureux & ſi bien aſſorty
L'on dit au Sort qu'il prolongeaſt la trame
S'il ſe pouvoit. Puis le Pere des Vers
Changeant de ton pour l'autre Epithalame,
Lût ce qui ſuit. Chantez, Peuples divers,

Que tout fleuriſſe aux Terres leurs demeures.
Ne tardez plus, avancez, lentes heures,
Allez porter aux humains un Printemps,
Tel que celui qui commença les temps.
Heures, volez, haſtez l'heur & la joye
Du Fils des Dieux, à qui l'Olympe envoye
Une Princeſſe au regard enchanteur :
Mille beaux dons éclatent dans ſon cœur ;
En ſon eſprit, en ſon corps mille charmes;
Amour la ſuit, Amour a pris des armes
Qui ſoûtiendront l'honneur de ſon carquois.
Prince, il faudra ſe rendre cette fois.
Ces chants finis, je ne ſçaurois vous dire
Comment enfin chacun ſe ſepara.
Mercure ſeul avec moi demeura;
J'obtins de lui que de ce vaſte Empire
L'on m'ouvriroit les Temples, & je vis
Deux noms fameux, deux noms rivaux pretendre
Le premier rang aux celeſtes lambris :
L'un, c'eſt LOUIS, l'autre c'eſt ALEXANDRE.
De ces deux Rois je comparai les faits,
Non la perſonne, elle eſt trop differente :
Et Statira, qui ſe méprit aux traits
Du Conquerant dont la Grece ſe vante,
Au Roi des Francs n'auroit jamais erré.
Toûjours ce Prince aux regards ſe preſente,
Mieux fait qu'aucun dont il ſoit entouré.
Je vis encor une jeune merveille;
Si ce n'eſt vous, c'en eſt une pareille :

Mais c'est vous-même, & Mercure me dit
Comment le Ciel un tel œuvre entreprit.
Mortel, dit-il, il est bon de t'apprendre
Par quel motif ce chef-d'œuvre fut fait.
Un jour Jupin se trouvant satisfait
Des vœux qu'en terre on venoit de lui rendre,
Nous dit à tous; Je veux recompenser
De quelque don la terrestre demeure.
Le don fut beau comme tu peux penser:
Minerve en fit un patron tout à l'heure.
L'éclat fut pris des feux du firmament;
Chaque Deesse & chaque objet charmant,
Qui brille au Ciel avec plus d'avantage,
Contribua du sien à cet ouvrage;
Pallas y mit son esprit si vanté,
Junon son port, & Venus sa beauté,
Flore son teint, & les Graces leurs graces:
Heureux mortel, en un point tu surpasses
Tous tes pareils: car lequel d'entre vous,
Favorisé jusqu'à ce point par nous,
A jamais vû l'Olimpe & sa structure?
Retourne-t'en, conte ton avanture,
Chante aux Humains ces miracles divers.
Il n'eut pas dit, que sans autre machine
Je me revis dans le bas Univers.
Divin objet, voilà vôtre origine,
Agréez-en le recit dans ces Vers.

POUR LE PORTRAIT
DE MEZETIN.

Icy de Mezetin rare & nouveau Protée
La figure est representée.
La Nature l'ayant pourveu
Des dons de la Metamorphose,
Qui ne le voit pas n'a rien veu,
Qui le void a veu toute chose.

BALADE
POUR MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE.

Or est venu dedans nôtre Univers
Cet Héritier d'un assez bel Empire,
Cet Enfant cher à cent Peuples divers,
Cher au Héros par lequel il respire,
Cher à Loüis & cela c'est tout dire :
C'en est assez pour obliger les Dieux
A conserver des jours si precieux,
Jours où leur main tous ces trésors enserre :
Depuis qu'on void la lumiere des Cieux,
Plus beau present ne s'est fait à la terre.

Nôtre Apollon, dans ſes divins concerts,
Chante déja cet Enfant ſur ſa lire;
Je vois pour luy mediter tant de vers,
Qu'impoſſible eſt aux neuf Sœurs d'y ſuffire.
Bien que ma Muſe aux grands efforts n'aſpire,
Je m'écriray d'un ton audacieux :
Par cet Enfant de gloire ambitieux
Aux bords lointains puiſſe paſſer la guerre!
Puiſſe la paix s'affermir en ces lieux!
Plus riches dons ne ſe font ſur la terre.

—o—

Il nous promet des Printemps ſans hyvers,
Point d'Aquilons, un éternel zéphire;
Bien peu de Cœurs éviteront ſes fers,
C'eſt ce qu'un Sage aux Aſtres m'a fait lire;
Amour l'appelle avec un doux ſourire.
Bellone auſſi le rendra glorieux.
Loüis ſera d'un ſoin laborieux
Son Maître en l'Art de lancer le tonnerre,
Il en tiendra cet air imperieux :
Plus beau talent ne regne ſur la terre.

—o—

ENVOY

A MADAME LA DAUPHINE.

Princeſſe aimable, & d'eſprit gracieux,
Regardez bien ce qui s'eſt fait de mieux
Depuis qu'Himen des nœus d'amour nous ſerre:
Sur cet Enfant ayez toujours les yeux;
Plus digne ſoin n'eſt pour vous ſur la terre.

BALLADE

POUR LA NAISSANCE DE MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE. 1682.

Or eſt venu l'enfant ſi ſouhaité.
Voici ſon ſort : j'en ai fait la figure.
Premiérement, ſi j'ai bien ſupputé,
De cent printemps l'agréable peinture
Viendra pour lui rajeunir la nature.
Nombre d'Amours pendant ſes jeunes ans
Lui ſerviront de premiers courtiſans :
Puis d'autres ſoins, troupe aux Jeux ennemie,
Lui fileront à l'envi le deſtin
De trois grands Dieux directeurs de ſa vie.
Ces trois Dieux ſont Mars, Amour, & Jupin

Amour viendra le beau premier en danſe.
Je vous le dis, Belles, ſongez à vous.
Mais que ſert-il? Royale adoleſcence
Pour tous les cœurs eſt un charme trop doux.
Tel accident n'eſt mort d'homme entre nous.
Pleurs & ſoupirs pourront en cette terre
Regner alors : puis par une autre guerre
Ils paſſeront aux climats du matin.
Et ne ſe doit repoſer la Victoire,
Que tous les Turcs faits François à la fin,
De trois grands Dieux leur vainqueur n'ait la gloire.
Ces trois Dieux ſont Mars, Amour, & Jupin.

Mars eſt entré le ſecond dans la lice.
Ce temps doit faire admirer un Héros,
Un rejeton du Maître en l'exercice
Qui fait les Dieux : car ce n'eſt le repos.
Son petit-fils l'aura dans ſes travaux
Pour précepteur à lancer le tonnerre,
A bien régner, à conduire une guerre.
Au prix de lui, novices en cet art
Sont réputés Alexandre & Céſar.
Telles leçons finiront la carriére
Du nouveau-né, qui dans un long deſtin
De trois grands Dieux fournira la matiére.
Ces trois Dieux ſont Mars, Amour, & Jupin.

ENVOI

A MONSEIGNEUR, ET A MADAME LA DAUPHINE.

Princeſſe aimable, & vous digne Dauphin,
Vos qualitez ont formé cet ouvrage,
Triple chef-d'œuvre, enfant plus que divin,
Qui de trois Dieux fera voir l'aſſemblage.
Ces trois Dieux ſont Mars, Amour, & Jupin.

EPIGRAMME

SUR LA MORT DE M. COLBERT,
QUI ARRIVA PEU DE TEMPS APRÈS UNE GRANDE MALADIE
QU'EUT LE CHANCELIER M. LE TELLIER. 1683.

Colbert jouiſſoit par avance
De la place de Chancelier,
Et ſur cela pour le Tellier
On vit gémir toute la France.
L'un revint, l'autre s'en alla :
Ainſi ce fut ſcene nouvelle;
Car la France, ſur ce pied-là,
Devoit bien rire... auſſi fit elle.

AU ROY.

Du premier AMADIS je vous offre l'image.
Il fut doux, gracieux, vaillant, de haut corsage.
I'y trouverois vostre air à tout considerer,
Si quelque chose à vous se pouvoit comparer.
La Victoire pour luy sçéut étendre ses aisles.
Mars le fit triompher de tous ses concurrens :
Passa-t'il à l'Amour, il eut le Cœur des Belles.
Vous vous reconnoissez à ces traits differens.
Nul n'a porté si haut cette double Conqueste.
Les deux moitiez du Monde ont sçeu vous couronner;
Et les Myrtes qu'Amour vous a fait moissonner,
Sont tels que Iupiter en auroit ceint sa teste.
Tout est en vous enchantement.
Plus d'un illustre évenement
Rendra chez nos Neveus vostre Histoire incroyable.
Vos beaux faits ont par tout tellement éclaté
Que vous nous reduisez à chercher dans la Fable
L'éxemple de la verité.

Voila, SIRE, sur vous quelles sont mes pensées.
Pour vous plaire Vranie en Vers les a tracées.
Quant à moy dont les chants vous attiroient jadis,
Ie dois à Vostre choix ce sujet d'Amadis.
Ie vous dois son succés, car j'aurois peine à dire

Entre Vous & Phœbus lequel des deux m'inſpire.
Ie ne puis pour m'en reſſentir
Qu'employer à vous divertir
Mes ſoins, mon art, & mon genie,
Et tous les momens de ma vie.
Veüillent dans ce projet m'aſſiſter les neuf Sœurs!
Ie le trouve aſſez beau pour donner de l'envie
Aux Chantres dont l'Olimpe admire les douceurs.

BALLADE.

Qu'à caution tous Amans ſoient ſujets,
C'eſt une erreur, qui les bons décrédite.
On voit au Monde aſſés d'Amans diſcrets :
La Race encor n'eſt pas toute détruite,
Quoiqu'en ait dit Femme un peu trop dépite;
Rien n'eſt changé du ſiècle d'Amadis,
Hors que, pour être Amitié maintenue,
Plus n'eſt beſoin d'Urgande déconue.
On aime encor comme on aimoit jadis.

Il eſt bien vrai qu'on choiſit les Objets.
Plus n'eſt le tems de Dame ſans merite;
Quand Beauté luit ſous ſimples Bavolets,

Plus font prifés que Reine décrépite.
Sous quelque toit que bonne grace habite,
Chacun y court jufqu'aux plus refroidis.
Depuis Adam cela fe continue;
Et, quand Grace eft de bonté foutenue,
On aime encor comme on aimoit jadis.

—⊂⊃—

Dans les vieux tems il fut des Cœurs coquets.
Plus qu'à préfent Amour fut hipocrite.
Pas n'eft befoin que je prouve ces faits;
C'eft vérité dans mainte Hiftoire écrite.
Amans favoient faire la Chatemite.
Ce n'eft que d'eux que nous l'avons apris;
D'eux jufqu'à nous la chofe eft parvenue.
Puifque par eux elle nous eft connue,
On aime encor comme on aimoit jadis.

—⊂⊃—

Quand Céladon au Païs de Forêts
Etoit prôné comme un Amant d'élite,
On vit Hilas, patron des Indifcrets,
En plein marché tenir autre conduite.
Bref, en tout tems Amour eut à fa fuite
Sujets loïaux, & fujets étourdis.
Or n'en eft pas la coutume perdue;
Comme autrefois la mode en eft venue,
On aime encor comme on aimoit jadis.

—⊂⊃—

ENVOI.

Toi, qui te plains d'Amour & de ſes traits,
Dame chagrine, apaiſe tes regrets.
Si quelque Ingrat rend ton Humeur bourue,
Ne t'en prens point à l'Enfant de Cipris ;
Cauſe il n'eſt pas de ta déconvenue.
Quand la Dame eſt d'attraits aſſez pourvue,
On aime encor comme on aimoit jadis.

BALADE.

SUR LE MAL D'AMOUR.

De tant de maux qui traverſent la vie,
Lequel de tous donne plus d'embaras ?
De grands malheurs la Famine eſt ſuivie ;
La Guerre auſſi cauſe de grands fracas ;
La Peſte encore eſt un dangereux cas ;
Femme fâcheuſe eſt un méchant partage ;
Faute d'argent cauſe bien du ravage :
Mais pas ne ſont là les plus douloureux.
Si m'en croïés, auſſi-bien que le Sage ;
Le mal d'Amour eſt le plus rigoureux.

—o—

De l'éprouver un jour me prit envie :
Mais auſſitôt, adieu Joie & Soulas.

Ennuis cuifans, noirs Soupçons, Jaloufie,
Cent autres maux je vois venir à tas;
Tous mes déduits furent de grands hélas;
Liberté fit place à honteux Servage.
Tu fus d'abord, pauvre Cœur, mis en cage,
D'où tu voudrois fortir; mais tu ne peux.
Lors tu chantas fur un piteux ramage:
Le mal d'Amour eſt le plus rigoureux.

Quand la Beauté, que vous avés fervie,
A vos defirs parfois ne répond pas,
C'eſt bien alors que c'eſt la Diablerie.
Prendre on voudroit le parti de Judas;
On fe pendroit pour moins de deux Ducats.
Sans ceffe au Cœur on a fureur & rage;
Fer & poifon, on met tout en ufage,
Pour fe tirer d'un pas fi malheureux.
Qui peut après douter de cet adage:
Le mal d'Amour eſt le plus rigoureux?

J'excepte Amour, qui fe traite en Turquie
Dans les Serrails de ces heureux Bachas,
D'où Cruauté fut de tout tems banie,
Où Douceur gît toujours entre deux draps.
Plaifirs y font fur des lits de Damas,
Chagrin jamais, jamais Dame fauvage.
Jufqu'aux Tendrons, qui font apprentiffage,

Tout eſt galant, traitable & gracieux.
Par tout ailleurs, dont de bon cœur j'enrage,
Le mal d'Amour eſt le plus rigoureux.

ENVOI.

Objet charmant, de qui la belle Image
Tient dès longtemps mon Cœur en eſclavage,
Soulage un peu mon tourment amoureux.
Si tu me fais un tour ſi généreux,
Plus ne tiendrai ce déplaiſant langage :
Le mal d'Amour eſt le plus rigoureux.

AU ROY.

BALADE.

Roy vrayment Roy (cela dit toutes choſes)
Forcez encor quelques ramparts Flamans,
Et puis la Paix jointe au retour des roſes
Repeuplera l'Univers d'agrémens.
Vous domptez tout, même les élémens;
Tant vous ſçavez à propos entreprendre.
Mars chaque hyver s'en revenoit attendre
A ſon foyer les Zephirs pareſſeux.

D'autres leçons vous luy faites apprendre;
L'évenement n'en peut être qu'heureux.

—o—

Entre vos mains tout devient imprenable :
Attaquez-vous, tout cede en peu de temps.
Il faut dix ans aux Heros de la Fable,
A vous dix jours, quelquefois des inſtans.
Le bruit que font vos exploits éclatans
Perce les Cieux : l'Olimpe les admire :
Ses habitans protegent vôtre empire.
Le Ciel n'y met de bornes que vos vœux.
Qu'y manque-t'il ? car vous n'avez qu'à dire;
L'évenement n'en peut être qu'heureux.

—o—

Tel que l'on void Jupiter dans Homere
Emporter ſeul tout le reſte des Dieux;
Tel balançant l'Europe toute entiere
Vous lutez ſeul contre cent envieux.
Je les compare à ces ambitieux
Qui Monts ſur Monts declarerent la guerre
Aux Immortels. Jupin croulant la terre
Les abyſma ſous des rochers affreux.
Ainſi que luy prenez vôtre tonnerre,
L'évenement n'en peut être qu'heureux.

—o—

Vous n'êtes pas ſeulement eſtimable
Par ce grand Art qui fait les Conquerans;

Terrible aux uns, aux autres tout aimable,
Des Scipions vous rempliſſez les rangs.
Auguſte & Jule en vertus differens
Vous feront place entr'eux deux dans l'Hiſtoire.
Vos premiers pas courans à la victoire
Ont tout ſoûmis; & ce cœur genereux
Dans les derniers affecte une autre gloire,
L'évenement n'en peut être qu'heureux.

ENVOY.

Ce doux penſer, depuis un mois ou deux,
Conſole un peu mes Muſes inquiétes.
Quelques eſprits ont blâmé certains jeux,
Certains recits qui ne ſont que ſornettes.
Si je défere aux leçons qu'ils m'ont faites,
Que veut-on plus? Soyez moins rigoureux,
Plus indulgent, plus favorable qu'eux.
Prince, en un mot, ſoyez ce que vous étes,
L'évenement ne peut m'être qu'heureux.

DISCOURS

A MADAME DE LA SABLIERE.

Deformais que ma Mufe, auffi bien que mes jours,
Touche de fon declin l'inévitable cours,
Et que de ma raifon le flambeau va s'éteindre,
Iray-je en confumer les reftes à me plaindre?
Et prodigue d'un temps, par la Parque attendu,
Le perdre à regreter celuy que j'ay perdu?
Si le Ciel me referve encor quelque étincelle
Du feu dont je brillois en ma faifon nouvelle,
Je la dois employer, fuffifamment inftruit
Que le plus beau couchant eft voifin de la nuit.
Le Temps marche toûjours; ny force, ny priere,
Sacrifices ny vœux n'allongent la carriere;
Il faudroit ménager ce qu'on va nous ravir;
Mais qui vois-je que vous fagement s'en fervir?
Si quelques uns l'ont fait, je ne fuis pas du nombre;
Des folides plaifirs je n'ay fuivi que l'ombre.
J'ay toûjours abufé du plus cher de nos biens;
Les penfers amufans, les vagues entretiens,
Vains enfans du loifir, delices chimeriques,
Les Romans & le jeu, pefte des Republiques,
Par qui font dévoyez les efprits les plus droits,
Ridicule fureur qui fe mocque des loix,
Cent autres paffions des Sages condamnées,
Ont pris comme à l'envi la fleur de mes années.

L'uſage des vrais biens répareroit ces maux;
Je le ſçais, & je cours encore à des biens faux;
Je voy chacun me ſuivre; on ſe fait une idole
De treſors, ou de gloire, ou d'un plaiſir frivole:
Tantales obſtinez nous ne portons les yeux
Que ſur ce qui nous eſt interdit par les Cieux.
Si faut-il qu'à la fin de tels penſers nous quittent;
Je ne voy plus d'inſtans qui ne m'en ſollicitent.
Je recule, & peut-être attendray-je trop tard;
Car qui ſçait les momens preſcrits à ſon départ?
Quels qu'ils ſoient, ils ſont courts; à quoy les emploiray-je?
Si j'étois ſage, Iris (mais c'eſt un privilege
Que la Nature accorde à bien peu d'entre nous)
Si j'avois un eſprit auſſi reglé que vous,
Je ſuivrois vos leçons, au moins en quelque choſe:
Les ſuivre en tout c'eſt trop; il faut qu'on ſe propoſe
Un plan moins difficile à bien executer,
Un chemin dont ſans crime on ſe puiſſe écarter.
Ne point errer eſt choſe au deſſus de mes forces;
Mais auſſi de ſe prendre à toutes les amorces,
Pour tous les faux brillans courir & s'empreſſer,
J'entends que l'on me dit; quand donc veux-tu ceſſer?
Douze luſtres & plus ont roulé ſur ta vie;
De ſoixante ſoleils la courſe entreſuivie
Ne t'a pas veu goûter un moment de repos;
Quelque part que tu ſois, on void à tous propos
L'inconſtance d'une ame en ſes plaiſirs legere,
Inquiete, & par tout hôteſſe paſſagere;
Ta conduite & tes vers, chez toy tout s'en reſſent.

On te veut là-dessus dire un mot en passant.
Tu changes tous les jours de maniere & de stile;
Tu cours en un moment de Terence à Virgile;
Ainsi rien de parfait n'est sorti de tes mains;
Hé bien, pren si tu veux encor d'autres chemins;
Invoque des neuf Sœurs la troupe toute entiere;
Tente tout, au hazard de gâter la matiere;
On le souffre, excepté tes contes d'autrefois.
J'ay presque envie, Iris, de suivre cette voix;
J'en trouve l'éloquence aussi sage que forte.
Vous ne parleriez pas ny mieux ny d'autre sorte;
Seroit-ce point de vous qu'elle viendroit aussi?
Je m'avouë, il est vray, s'il faut parler ainsi,
Papillon du Parnasse, & semblable aux abeilles
A qui le bon Platon compare nos merveilles.
Je suis chose legere, & vole à tout sujet:
Je vais de fleur en fleur, & d'objet en objet;
A beaucoup de plaisirs je mesle un peu de gloire.
J'irois plus haut peut-être au temple de Memoire,
Si dans un genre seul j'avois usé mes jours;
Mais quoy? je suis volage en vers comme en amours.
En faisant mon portrait, moy-même je m'accuse,
Et ne veux point donner mes défauts pour excuse:
Je ne prétends icy que dire ingénument
L'effet bon ou mauvais de mon temperament.
A peine la raison vint éclairer mon ame,
Que je sentis l'ardeur de ma premiere flame.
Plus d'une passion a depuis dans mon cœur
Exercé tous les droits d'un superbe vainqueur.

Tel que fut mon printemps, je crains que l'on ne voye
Les plus chers de mes jours aux vains defirs en proye.
Que me fervent ces vers avec foin compofez ?
N'en attens-je autre fruit que de les voir prifez ?
C'eft peu que leurs confeils, fi je ne fçay les fuivre,
Et qu'au moins vers ma fin je ne commence à vivre;
Car je n'ay pas vécu; j'ay fervi deux tyrans;
Un vain bruit & l'amour ont partagé mes ans.
Qu'eft-ce que vivre, Iris ? vous pouvez nous l'apprendre.
Vôtre réponfe eft prefte; il me femble l'entendre.
C'eft joüir des vrais biens avec tranquilité;
Faire ufage du temps & de l'oifiveté;
S'acquiter des honneurs deûs à l'Eftre fuprême;
Renoncer aux Philis en faveur de foy-même;
Bannir le fol amour, & les vœux impuiffans,
Comme hydres dans nos cœurs fans ceffe renaiffans.

LE COMTE DE FIESQUE

AU ROY.

Vous fçavez conquerir les Etats & les hommes;
Jupiter prend de vous des leçons de grandeurs;
Et nul des Roys paffez ny du fiecle où nous fommes
N'a fçû fi bien gagner l'efprit avec le cœur.

Dans les emplois de Mars vos foins, vôtre conduite,

Vôtre exemple & vos yeux animent nos Guerriers;
Vous étendez par tout l'ombre de vos lauriers;
La terre enfin ſe voit réduite
A vous venir offrir cent hommages divers;
Vous avez enfin ſceu contraindre
Tous les cantons de l'Univers
A vous obeïr, ou vous craindre.

J'étois pres de ceder aux deſtins ennemis,
Quand j'ay veu les Genois ſoumis,
Malgré les faveurs de Neptune,
Malgré des murs où l'Art humain
Croyoit enchaîner la Fortune,
Que vous tenez en vôtre main.

Cette main me releve ayant abaiſſé Gene;
Je ne l'eſperois plus, je n'en ſuis plus en peine;
Vos moindres volontez ſont autant de Decrets;
Vos regards ſont autant d'Oracles;
Je ne conſulte qu'eux; & malgré les obſtacles
Je laiſſe agir pour moy vos ſentimens ſecrets.

Vous témoignez en tout une bonté profonde;
Et joignez aux bien-faits un air ſi gracieux,
Qu'on ne vid jamais dans le monde
De Roy qui donnât plus, ny qui ſçût donner mieux.

AU ROY[1].

Agréez de mon art les préſens ordinaires.
Ne les recevez point en hommages vulgaires
Dans la foule de ceux qu'attire ce ſéjour.
Voſtre mérite eſt tel que tout luy fait la cour.
La Déeſſe aux aiſles légeres
Luy fait par tout des tributaires :
Il en vient des portes du jour *.

C'eſt de là que partit la belle **
Qui préféra Medor au Héros de ces vers.
Son hymen attira cent Monarques divers.
L'amante de Paris avoit jadis comme elle
Intereſſé dans ſa querelle
Tous les Maiſtres de l'univers.

Le bruit que ces beautez au Dieu Mars ont fait faire
N'eſt rien prés des combats qu'il entreprend pour vous.
Vos exploits ont rempli l'un & l'autre hemiſphere
D'admirateurs & de jaloux :
Au milieu des plaiſirs d'un triomphe ſi doux
Plaignez le Paladin que mon art vous préſente.
Son malheur fut d'aymer ; quelle ame en eſt éxempte ?

1. Pour Lully, dédiant au roi ſon opéra de *Rolland*.
* Les ſiamois.
** Angelique eſtoit Reyne du Catay, c'eſt la grande Tartarie & le Royaume de la Chine.

Il ſuivit à la fin de plus ſages conſeils :
Au lieu de ſes amours il ſervit ſa patrie.
Son Prince diſpoſa du reſte de ſa vie.
Vous ſçavez mieux qu'aucun employer ſes pareils.

Charlemagne vous cede, il vainquit ; mais la ſuite
Détruiſit apres luy ces grands évenemens :
Maintenant cet empire a par voſtre conduite
D'inébranſlables fondemens.

Icy les Muſes ſans alarmes
Se promeinent parmi les bois.
Leurs chants en ſont plus beaux auſſi bien que leurs voix :
Si j'en crois Apollon les miens ont quelques charmes.
Puiſſent-ils relaſcher tous vos ſoins deſormais !
Vous impoſez ſilence à la fureur des armes ;
Gouttez dans nos chanſons les douceurs de la paix.

AVERTISSEMENT.

Vn de ces quatre recits que j'ay fait faire aux Filles de Minée contient un évenement veritable, & tiré des antiqüitez de Boiſſard. J'aurois pû mettre en la place la métamorphoſe de Céix & d'Alcione, ou quelque autre ſujet ſemblable. Les critiques m'allegueront qu'il le faloit faire, & que mon Ouvrage en ſeroit d'un caractere plus uniforme. Ce qu'Ovide conte a un air tout particu-

lier : il eſt impoſſible de le contrefaire. Mais aprés avoir fait reflexion là-deſſus, j'ay apprehendé qu'un Poëme de ſix cens vers ne fût ennuyeux, s'il n'étoit remply que d'aventures connuës. C'eſt ce qui m'a fait choiſir celle dont je veux parler : & comme une choſe en attire une autre, le malheur de ces Amans tuez le jour de leurs nopces, m'a été une occaſion de placer icy une eſpece d'Epitaphe, qu'on pourra voir dans les mêmes antiquitez. Quelquefois Ovide n'a pas plus de fondement pour paſſer d'une métamorphoſe à une autre. Les diverſes liaiſons dont il ſe ſert ne m'en ſemblent que plus belles ; & ſelon mon goût, elles plairoient moins ſi elles ſe ſuivoient davantage. Le principal motif qui m'a attaché à l'inſcription dont il s'agit, c'eſt la beauté que j'y ay trouvée. Il ſe peut faire que quelqu'un y en trouvera moins que moy, Je ne prétends pas que mon goût ſerve de regle à aucun particulier, & encore moins au public. Toutefois je ne puis croire que l'on en juge autrement. Il n'eſt pas beſoin d'en dire icy les raiſons ; quiconque ſeroit capable de les ſentir, ne le ſera guere moins de ſe les imaginer de luy-même. J'ay traduit cet ouvrage en proſe & en vers, afin de le rendre plus utile par la comparaiſon des deux genres. J'ay eu, ſi l'on veut, le deſſein de m'éprouver en l'un & en l'autre : j'ay voulu voir par ma propre experience, ſi en ces rencontres, les vers s'éloignent beaucoup de la fidelité des traductions, & ſi la proſe s'éloigne beaucoup des graces. Mon ſentiment a toujours été que quand les vers ſont bien compoſez, ils diſent en une égale étenduë plus que la proſe ne ſçauroit dire. De plus ha-

biles que moy le feront voir plus à fonds. J'ajoûteray seulement que ce n'est point par vanité, & dans l'esperance de consacrer tout ce qui part de ma plume que je joins icy l'une & l'autre traduction; l'utilité des experiences me l'a fait faire. Platon dans Phædrus fait dire à Socrate, qu'il seroit à souhaitter qu'on tournât en tant de manieres ce qu'on exprime, qu'à la fin la bonne fût rencontrée. Plût à Dieu que nos Auteurs en voulussent faire l'épreuve, & que le public les y invitât ! Voicy le sujet de l'inscription.

Atimete affranchi de l'Empereur fut le mary d'Homonée, affranchie aussi, mais qui par sa beauté & par ses graces merita qu'Atimete la préferât à de celebres partis. Il ne joüit pas long-temps de son bon-heur, Homonée mourut qu'elle n'avoit pas vingt ans. On luy éleva un tombeau qui subsiste encore, & où ces vers sont gravez.

INSCRIPTION

TIRÉE DE BOISSARD.

* Si pensare animas sinerent crudelia fata,
Et posset redimi morte aliena salus;
Quantulacunque meæ debentur tempora vitæ,
Pensarem pro te, cara Homonæa, libens.
At, nunc quod possum, fugiam lucemque Deosque
Ut te maturâ per Stuga morte sequar.

* Atimete parle.

* Parce tuam conjux fletu quaſſare juventam,
Fataque mœrendo ſollicitare mea.
Nil proſunt lacrumæ, nec poſſunt fata moveri :
Viximus : hic omnes exitus unus habet.
Parce, ita non unquam ſimilem experiare dolorem!
Et faveant votis numina cuncta tuis!
Quodque mihi eripuit mors immatura juventæ,
Hoc tibi victuro proroget ulterius.

Tu qui ſecurâ procedis mente, parumper
Siſte gradum quæſo, verbaque pauca lege.

Illa ego quæ claris fueram prælata puellis,
Hoc Homonæa brevi condita ſum tumulo,
Cui formam Paphia, & Charites tribuêre decorem,
Quam Pallas cunctis artibus eruduit.
Nondum bis denos ætas compleverat annos,
Injecêre manus invida fata mihi.
Nec pro me queror; hoc morte mihi eſt triſtius ipſâ,
Mœror Atimeti conjugis ille mihi.

** Sit tibi terra levis, mulier digniſſima vitâ,
Quæque tuis olim perfruerêre bonis.

S'il ſuffiſoit aux Deſtins qu'on donnât ſa vie pour celle d'un autre, & qu'il fût poſſible de racheter ainſi ce que

* Homonée parle.
** Ce ſont les vœux du public, ou de celuy qui a fait elever ce monument.

l'on ayme, quel que soit le nombre d'années que les Parques m'ont accordé, je le donnerois avec plaisir pour vous tirer du tombeau, ma chere Homonée; mais cela ne se pouvant, ce que je puis faire est de fuir le jour & la presence des Dieux, pour aller bien-tôt vous suivre le long du Styx.

O mon cher époux, cessez de vous affliger; ne corrompez plus la fleur de vos ans; ne fatiguez plus ma destinée par des plaintes continuelles : toutes les larmes sont icy vaines; on ne sauroit émouvoir la Parque : me voila morte, chacun arrive à ce terme-là. Cessez donc encore une fois : Ainsi puissiez-vous ne sentir jamais une semblable douleur! Ainsi tous les Dieux soient favorables à vos souhaits! & veüille la Parque ajoûter à vôtre vie ce qu'elle a ravi à la mienne!

Et toy qui passes tranquillement, arreste icy je te prie un moment ou deux, afin de lire ce peu de mots.

Moy, cette Homonée que prefera Atimete à des filles considerables; moy, à qui Venus donna la beauté, & les Graces les agrémens; que Pallas enfin avoit instruite dans tous les Arts, me voila icy renfermée dans un monument de peu d'espace. Je n'avois pas encore vingt ans quand le Sort jetta ses mains envieuses sur ma personne. Ce n'est pas pour moy que je m'en plains, c'est pour mon mari, de qui la douleur m'est plus difficile à supporter que ma propre mort.

Que la terre te soit legere, ô épouse digne de retourner à la vie, & de recouvrer un jour le bien que tu as perdu!

Si l'on pouvoit donner ses jours pour ceux d'un autre,
Et que par cet échange on contentât le Sort,
Quels que soient les momens qui me restent encor,
Mon ame, avec plaisir, racheteroit la vôtre :
Mais le destin l'ayant autrement arrêté,
Je ne sçaurois que fuïr les Dieux & la clarté,
Pour vous suivre aux enfers d'une mort avancée.

Quittez, ô cher époux, cette triste pensée;
Vous alterez en vain les plus beaux de vos ans :
Cessez de fatiguer par des cris impuissans
La Parque & le Destin, déïtez inflexibles.
Mettez fin à des pleurs qui ne les touchent point;
Je ne suis plus; tout tend à ce suprême poinct.
Ainsi nul accident, par des coups si sensibles
Ne vienne à l'avenir traverser vos plaisirs!
Ainsi l'Olimpe entier s'accorde à vos desirs!
Veüille enfin Atropos, au cours de vôtre vie
Ajouter l'étenduë à la mienne ravie!

Et toy, passant tranquille, appren quels sont nos maux,
Daigne icy t'arréter un moment à les lire.
Celle qui preferée aux partis les plus hauts
Sur le cœur d'Atimete acquit un doux empire,
Qui tenoit de Venus la beauté de ses traits,
De Pallas son sçavoir, des Graces ses attraits,
Gist sous ce peu d'espace en la tombe enserrée.
Vingt soleils n'avoient pas ma carriere éclairée,
Le Sort jetta sur moy ses envieuses mains;

C'eſt Atimete ſeul qui fait que je m'en plains.
Ma mort m'afflige moins que ſa douleur amere.

O femme, que la terre à tes os ſoit legere!
Femme digne de vivre; & bien-tôt puſſes-tu
Recommencer de voir les traits de la lumiere,
Et recouvrer le bien que ton cœur a perdu!

A SON ALTESSE SERENISSIME

MONSEIGNEUR LE PRINCE DE CONTY.

Pleurez-vous aux lieux où vous eſtes?
La douleur vous ſuit-elle au fonds de leurs retraites?
Ne pouvez-vous lui reſiſter?
Dois-je enfin, rompant le ſilence,
Ou la combattre, ou la flater,
Pour adoucir ſa violence?
Le Dieu de l'Oiſe eſt ſur ces bords,
Qui prend part à vôtre ſouffrance.
Il voudroit les orner par de nouveaux treſors,
Pour honorer vôtre preſence.
Si j'avois aſſez d'éloquence,
Je dirois qu'aujourd'hui tout y doit rire aux yeux.
Je ne le dirois pas; rien ne rit ſous les Cieux
Depuis le moment odieux

Qui vous ravit un Frere aimé d'amour extrême :
Ce moment, pour en parler mieux,
Vous ravit dés-lors à vous-même.

CONTY dés l'abord nous fit voir
Une ame auſſi grande que belle.
Le Ciel y mit tout ſon ſçavoir,
Puis Vous forma ſur ce modele.
Digne du même encens que les Dieux ont là-haut,
Vous attiriez des cœurs l'univerſel hommage.
L'un & l'autre ſervoit d'exemplaire & d'image :
Vous aviez tous deux ce qu'il faut
Pour eſtre un parfait aſſemblage.
Je n'y trouvois qu'un ſeul défaut,
C'étoit d'avoir trop de courage.

Par cet excez on peut pecher;
CONTY mépriſe trop la vie.
A travers les perils pourquoi toûjours chercher
Les noms dont aprés lui ſa memoire eſt ſuivie?
Ces noms qu'alors aucun n'envie,
N'ont rien là-bas de conſolant :
Achille en eſt un témoignage.
Il eut un deſir violent
De faire honneur à ſon lignage,
Il ſouhaita d'avoir un Temple & des Autels;
Homere en ſes Vers immortels
Le lui bâtit; ſa propre gloire

Y dure auſſi dans la memoire
Des habitans de l'Univers.
Cependant Achille aux Enfers
Priſe moins l'honneur de ce Temple,
Que la Cabane d'un Berger.
Profitez-en; c'eſt un exemple
Qui merite bien d'y ſonger.

Songez-y donc, Seigneur, examinez la choſe,
D'autant plus qu'on ne peut y faillir qu'une fois.
L'Acheron ne rend rien; ſi nos pleurs étoient cauſe
Qu'il revoquât ces triſtes loix,
Nous reverrions CONTY : mais ni le ſang des Rois,
Ni la grandeur, ni la vaillance
Ne font changer du Sort la fatale ordonnance,
Qui rend ſourd à nos cris le noir Tiran des Morts.
Ne vous fiez point aux accords
D'un autre Orphée; a-t'il lui même
Rien gagné ſur la Parque blême?
Il obtint en vain ſes amours.
Tous deux avoient du Stix repaſſé les contours:
Il vit redeſcendre Euridice.
Il proteſta de l'injuſtice;
Il implora l'Olimpe & neuf jours & neuf nuits
Importuna de ſes ennuis
Les Echos des Rivages ſombres.
Quand j'irois comme lui redemander aux ombres
Les CONTYS, Princes belliqueux,

On me diroit que le Cocyte
Ne confidere aucun merite;
Je ne reviendrois non plus qu'eux.
Je ne vous dis ici que ce qu'a dit Voiture.
L'ami de Mecenas, Horace, dans fes fons
L'avoit dit devant lui; devant eux la Nature
L'avoit fait dire en cent façons.
Les neuf Sœurs & leurs Nourriffons
Depuis long-temps en leurs Chanfons,
Repetent que l'on va recommencer l'Année,
Et que jamais la Deftinée
Ne permit aux humains le retour en ces lieux.
Confervez donc, Seigneur, des jours fi precieux.
Que le temps feche au moins vos larmes,
Celui que vous pleurez, loin d'y trouver des charmes,
En goûte un bonheur moins parfait.
Je crains que les raifons ne foient de peu d'effet
Dans la douleur qui vous poffede;
Mais le temps n'aura-t'il pour vous feul nul remede?

A L'ABBÉ DE FURETIERE.

Toy qui crois tout fçavoir, merveilleux Furetiere,
Qui decides toûjours & fur toute matiere,
Quand de tes chicanes outré,
Guilleragues t'eut rencontré,

Et frappant ſur ton dos comme ſur une enclume
Eut à coups de bâton ſecoué ton manteau,
Le bâton, dis-le nous, étoit-ce bois de grume,
Ou bien du bois de Marmanteau?

SONNET

Servant de Réponſe à un Bout-Rimé du Sieur de Furetiere.

Te mettre à S. Lazare, eſt acte de Juſtice;
J'en veux faire un Placet à noſtre Protecteur.
Apollon ne lit point le tien qu'il ne vomiſſe,
Et ne connoît en toy qu'un Calomniateur.

Il ſemble à tes diſcours que chacun t'aplaudiſſe,
Et toûjours du bon ſens cruel Perſecuteur
Tu veux parler de mots, & confons l'artifice
Avec l'art; cette faute eſt crime en un Auteur.

Ne t'imagine pas qu'on la laiſſe impunie;
Mais l'inſolence ſuit en toy la calomnie,
N'en eſt-ce pas un trait que de blaſmer le Roy?

Tu controlles ſes dons, homme plein d'impudence,
Ma foy, l'Academie eſt plus ſage que toy.
Apprens d'elle à parler, ou garde le ſilence.

Monſieur Girin, Controlleur des Finances à Grenoble, envoya un Rondeau à M. de la Fontaine, pour ſçavoir de lui ſi le dernier vers qui eſtoit

Sans de l'eſprit c'eſt peu de choſe
Que d'eſtre beau.

ſe devoit mettre avec ou ſans article. Il le fit juge d'une gageure conſiderable que l'on avoit faite à Grenoble ſur cela. M. de la Fontaine lui fit réponſe, & écrivit les vers ſuivans au bas de ſa Lettre.

Sans eſprit c'eſt la phraſe, & non, ſans de l'eſprit,
Je tiens ce dernier condamnable,
Et l'Auteur du Rondeau l'avoit trop bien écrit,
Pour ſoûtenir un point ſi fort inſoûtenable.
Il affoiblit par là ſes cinq vers les plus beaux.
Le ſens, la chute, & tout m'y paroît admirable,
Il finit par un mot conſtant & veritable.
C'eſt que l'eſprit fait tout. Nul de nos Jouvenceaux
Ne doit ſans celui-là frequenter chez les Belles,
Ni ſe preſenter aux Ruelles.
Or celui-là s'entend par fois en deux façons.
L'un dira, c'eſt l'eſprit; c'eſt l'argent, dira l'autre.
Pour moy, mon avis eſt que tous les deux ſont bons.
Un ſiecle fait comme le noſtre,

Veut de l'argent, & veut qu'on le donne à propos.
Tout eſt fin diamant aux mains d'un habile homme.
Tout devient hapelourde entre les mains des ſots.
Bref avec de l'eſprit on va juſques à Rome.
Si ſans de l'eſprit eſtoit bon,
Voicy l'unique occaſion
Où je pourrois lui trouver place.
Sans de l'eſprit, dirois-je, on ne peut faire un pas.
Mais par malheur, quoy que l'on faſſe,
Sans de l'eſprit ne ſe dit pas.
L'Idiome Gaſcon ſouffriroit cette phraſe,
Sans eſprit paroît foible aux gens du Dauphiné;
Sans de l'eſprit a plus d'emphaſe,
Mais tout Paris l'a condamné.
Cependant tout Paris n'eſt pas toute la France,
Voſtre Province veut peut-eſtre une Eloquence
Où l'on s'exprime en appuyant.
L'Auteur en vos Cantons peut ſoûtenir la choſe,
Et prés des Tribunaux que la Garonne arroſe,
Se ſauver par ce faux-fuyant.
Je ne me donne point icy pour un Oracle;
Et ſans chercher ſi loin, Grenoble en poſſede un.
Il ſçait noſtre langue à miracle;
Son eſprit eſt en tout au deſſus du commun.
C'eſt voſtre Cardinal que j'entens; ſes lumieres
Dedaignent, il eſt vray, de ſemblables matieres:
Je ne vous tiens pas gens à lui lire cecy;
Sans de l'eſprit je crois que l'on le pourroit faire.
Ballades & Rondeaux, ce n'eſt point ſon affaire.

A l'égard du Salut, unique Neceſſaire,
Il n'eſt point de difficulté
Qui ne doive occuper en pareille occurrence,
Non ſeulement ſon Eminence,
Mais même encor Sa Sainteté.

POUR MADAME ****

SUR L'AIR DES FOLIES D'ESPAGNE.

On languit, on meurt prés de Sylvie :
C'eſt un ſort dont les Rois ſont jaloux,
Si les Dieux pouvoient perdre la vie,
Dans vos fers ils mourroient comme nous.

Soûpirant pour un ſi doux martyre,
A Venus ils ne font plus la Cour ;
Et Sylvie accroîtra ſon Empire
Des Autels de la Mere d'Amour.

Le Printemps paroiſt moins jeune qu'elle ;
D'un beau jour la naiſſance rit moins,
Tous les yeux diſent qu'elle eſt plus belle,
Tous les cœurs en ſervent de témoins.

Ses refus ſont ſi remplis de charmes,
Que l'on croit recevoir des faveurs :
La douceur eſt celle de ſes armes,
Qui ſe rend la plus fatale aux cœurs.

Tous les jours entrent à ſon ſervice
Mille Amours ſuivis d'autant d'Amans.
Chacun d'eux content de ſon ſupplice,
Avec ſoin lui cache ſes tourmens.

Sa preſence embellit nos Bocages ;
Leurs ruiſſeaux ſont enflez par mes pleurs,
Trop heureux d'arroſer des ombrages
Où ſes pas ont fait naiſtre des fleurs.

L'autre jour aſſis ſur l'herbe tendre,
Je chantois ſon beau nom dans ces lieux,
Les Zephirs accourant pour l'entendre
Le portoient aux oreilles des Dieux.

Je l'écris ſur l'écorce des Arbres :
Je voudrois en remplir l'Univers,
Nos Bergers l'ont gravé ſur des Marbres
Dans un Temple au deſſus de mes vers.

C'eſt ainſi qu'en un Bois ſolitaire
Lycidas exprimoit ſon amour.
Les Echos qui ne ſçauroient ſe taire,
L'ont redit aux Bergers d'à-l'entour.

EPISTRE

A MONSIEUR L'EVESQUE D'AVRANCHES,

En lui donnant un Quintilien de la traduction d'Horatio Toſcanella.

Je vous fais un preſent capable de me nuire,
Chez vous Quintilien s'en va tous nous détruire;
Car enfin qui le ſuit? qui de nous aujourd'hui
S'égale aux Anciens tant eſtimez chez lui?
Tel eſt mon ſentiment, tel doit eſtre le vôtre;
Mais ſi vôtre ſuffrage en entraîne quelqu'autre,
Il ne fait pas la foule, & je vois des Auteurs
Qui plus ſçavans que moy, ſont moins admirateurs.
Si vous les en croyez, on ne peut ſans foibleſſe
Rendre hommage aux Eſprits de Rome & de la Grece.
Craindre ces Eçrivains! on écrit tant chez nous,
La France excelle aux Arts, ils y fleuriſſent tous,
Nôtre Prince avec art nous conduit aux alarmes,
Et ſans art nous louerions le ſuccez de ſes armes.
Dieu n'aimeroit-il plus à former des talens?
Les Romains & les Grecs ſont-ils ſeuls excellens?

Leurs difcours font fort beaux, mais fort fouvent frivoles.
Je ne vois point l'effet répondre à ces paroles,
Et faute d'admirer les Grecs & les Romains,
On s'égare en voulant tenir d'autres chemins.
Quelques imitateurs, fot beftail, je l'avouë,
Suivent en vrais moutons le Pafteur de Mantouë
J'en ufe d'autre forte, & me laiffant guider,
Souvent à marcher feul j'ofe me hazarder.
On me verra toûjours pratiquer cet ufage,
Mon imitation n'eft point un efclavage,
Je ne prends que l'idée, & les tours & les loix,
Que nos Maiftres fuivoient eux-mêmes autrefois.
Si d'ailleurs quelque endroit plein chez eux d'excellence,
Peut entrer dans mes vers fans nulle violence,
Je l'y tranfporte & veux qu'il n'ait rien d'affecté,
Tâchant de rendre mien cet air d'antiquité.
Je vois avec douleur ces routes méprifées :
Art, & guides, tout eft dans les Champs Elifées.
J'ay beau les évoquer, j'ay beau vanter leurs traits,
On me laiffe tout feul admirer leurs attraits.
Terence eft dans mes mains, je m'inftruis dans Horace
Homere & fon Rival font mes Dieux du Parnaffe;
Je le dis aux Rochers : on veut d'autres difcours.
Ne pas louër fon fiecle, eft parler à des fourds.
Je le louë, & je fçay qu'il n'eft pas fans merite :
Mais pres de ces grands noms nôtre gloire eft petite :
Tel de nous, dépourveu de leur folidité,
N'a qu'un peu d'agrément fans nul fond de beauté.
Je ne nomme perfonne, on peut tous nous connoître

Je pris certain Auteur * autrefois pour mon Maiſtre :
Il penſa me gâter ; à la fin, grace aux Dieux,
Horace par bonheur me déſilla les yeux.
L'Auteur avoit du bon, du meilleur, & la France
Eſtimoit dans ſes vers le tour & la cadence.
Qui ne les euſt priſez ? J'en demeurai ravi :
Mais ces traits ont perdu quiconque l'a ſuivi.
Son trop d'eſprit s'épand en trop de belles choſes.
Tous métaux y ſont or, toutes fleurs y ſont roſes ** :
On me dit là-deſſus : dequoi vous plaignez-vous ?
Dequoi ? Voilà mes gens auſſi-toſt en couroux,
Ils ſe moquent de moy, qui plein de ma lecture,
Vais par tout prêchant l'art de la ſimple nature.
Ennemy de ma gloire & de mon propre bien,
Malheureux, je m'attache à ce gouſt ancien.
Qu'a-t'il ſur nous, dit-on, ſoit en vers ſoit en proſe ?
L'antiquité des noms ne fait rien à la choſe ;
L'autorité non plus, ni tout Quintilien.
Confus à ces propos j'écoute, & ne dis rien.
J'avouray cependant qu'entre ceux qui les tiennent,
J'en vois dont les écrits ſont beaux & ſe ſoûtiennent,
Je les priſe, & pretends qu'ils me laiſſent auſſi
Reverer les Heros du Livre que voici.
Recevez leur tribut des mains de Toſcanelle,
Ne vous étonnez pas qu'il donne pour modele

* Quelques Auteurs de ce temps-là affectoient les antitheſes, & ces fortes de penſées qu'on appelle *Concetti*, cela a ſuivi immediatement Malherbe.

** Vers de Malherbe.

A des Ultramontains un Auteur ſans brillans.
Tout peuple peut avoir du gouſt & du bon ſens.
Ils ſont tous d'un païs du fond de l'Amerique,
Qu'on y mene un Rheteur habile & bon critique,
Il fera des ſçavans. Helas! qui ſçait encor
Si la ſcience à l'homme eſt un ſi grand treſor?
Je cheris l'Arioſte, & j'eſtime le Taſſe,
Plein de Machiavel, enteſté de Bocace,
J'en parle ſi ſouvent qu'on en eſt étourdi,
J'en lis qui ſont du Nort, & qui ſont du Midy.
Non qu'il ne faille un choix dans leurs plus beaux ouvrages.
Quand nôtre ſiecle auroit ſes ſçavans & ſes ſages,
En trouveray-je un ſeul approchant de Platon?
La Grece en fourmilloit dans ſon moindre canton.
La France a la ſatyre & le double theatre,
Des Bergeres d'Urfé * chacun eſt idolâtre.
On nous promet l'Hiſtoire, & c'eſt un haut projet,
J'attends beaucoup de l'art, beaucoup plus du ſujet.
Il eſt riche, il eſt vaſte, il eſt plein de nobleſſe,
Il me feroit trembler pour Rome & pour la Grece.
Quant aux autres talens, l'Ode qui baiſſe un peu
Veut de la patience, & nos gens ont du feu.
Malherbe avec Racan parmi les Chœurs des Anges,
Là-haut de l'Eternel celebrant les loüanges,
Ont emporté leur Lyre, & j'eſpere qu'un jour
J'entendray leur concert au celeſte ſejour.
Digne & ſçavant Prelat, vos ſoins & vos lumieres

* Honoré d'Urfé, Auteur de l'Aſtrée.

Me feront renoncer à mes erreurs premieres,
Comme vous je diray l'Auteur de l'Univers.
Cependant agréez mon Rheteur & mes vers.

A LEURS ALTESSES SERENISSIMES

MADEMOISELLE DE BOURBON, ET MONSEIGNEUR LE PRINCE DE CONTY.

Hymenée & l'Amour vont conclure un Traité,
Qui les doit rendre Amis pendant longues années.
BOURBON, jeune Divinité,
CONTY, jeune Heros, joignent leurs destinées.
CONDÉ l'avoit, dit-on, en mourant souhaité;
Ce Guerrier qui transmet à son Fils en partage
Son esprit, son grand cœur, avec un heritage
Dont la grandeur non plus n'est pas à mépriser,
Contemple avec plaisir de la Voute Etherée,
Que ce nœud s'accomplit, que le Prince l'agrée,
Que LOUIS aux Condé ne peut rien refuser.
Hymenée est vêtu de ses plus beaux atours.
Tout rit autour de lui, tout éclate de joye.
Il descend de l'Olimpe environné d'Amours,
Dont CONTY doit estre la proye.
Venus à BOURBON les envoye,
Ils avoient l'air moins attrayant
Le jour qu'elle sortit de l'onde,

Et rendit ſurpris noſtre monde,
De voir un peuple ſi brillant.

Le Chœur des Muſes ſe prepare,
On attend de leurs Nourriſſons
Ce qu'un talent exquis & rare
Fait eſtimer dans nos chanſons.
Apollon y joindra ſes ſons,
Lui-même il apporte ſa Lyre.
Déja l'Amante de Zephire
Et la Déeſſe du Matin,
Des dons que le Printemps étale
Commencent à parer la Sale
Où ſe doit faire le Feſtin.

Vous! pour qui les Dieux ont des ſoins ſi preſſans
BOURBON aux charmes tout-puiſſans,
Ainſi qu'à l'ame toute belle,
CONTY par qui ſont effacez
Les Heros des ſiecles paſſez,
Conſervez l'un pour l'autre une ardeur mutuelle.
Vous poſſedez tous deux ce qui plaiſt plus d'un jour
Les Graces & l'Eſprit, ſeuls ſoûtiens de l'Amour.
Dans la Carriere aux Epoux aſſignée,
Prince & Princeſſe, on trouve deux chemins;
L'un de tiedeur, commun chez les humains,
La paſſion à l'autre fut donnée.

N'en ſortez point, c'eſt un eſtat bien doux,
Mais peu durable en noſtre ame inquiete.

L'amour s'éteint par le bien qu'il ſouhaite,
L'Amant alors ſe comporte en Epoux.
Ne ſçauroit-on établir le contraire,
Et renverſer cette maudite Loy ?
Prince & Princeſſe, entreprenez l'affaire,
Nul n'oſera prendre exemple ſur moy.
De ce conſeil faites experience,
Soyez Amans fidelles, & conſtans.
S'il faut changer, donnez-vous patience,
Et ne ſoyez Epoux qu'à ſoixante ans.

Vous ne changerez point, écoutez Calliope;
Elle a pour voſtre hymen dreſſé cet horoſcope.

Pratiquer tous les agréemens
Qui des Epoux font des Amans,
Employer ſa grace ordinaire
C'eſt ce que CONTY ſçaura faire.
Rendre Conty le plus heureux
Qui ſoit dans l'Empire Amoureux,
Trouver cent moyens de lui plaire,
C'eſt ce que BOURBON ſçaura faire.

Apollon m'apprit l'autre jour,
Qu'il naiſtroit d'eux un jeune Amour,
Plus beau que l'Enfant de Cytere,
En un mot ſemblable à ſon Pere.
Former cet Enfant ſur les traits
Des modelles les plus parfaits,

C'eſt ce que BOURBON ſçaura faire;
Mais de nous priver d'un tel bien,
C'eſt à quoy BOURBON n'entend rien.

VERS

A LA MANIERE DE NEUF-GERMAIN SUR LA PRISE DE PHILISBOURG.

Va chez le Turc & le Sophi,
Muſe, & dis de Tir à Cadis,
Que malgré la ligue d'Auſbourg,
MONSEIGNEUR a pris Philiſbourg.

Tu pourras jurer par ma fy,
C'eſt le digne heritier des Lis.
Comment Diable, il prend comme ún Bourg
L'inexpugnable Philiſbourg!

Seize jours au Siege ont ſuffi,
D'autres Guerriers y ſont vieillis.
Ce premier labeur ou labour,
Donne à la France Philiſbourg.

Le Dieu du Rhin en a dit, Fy,
Je ſens les Corps enſevelis

Et non le Bois de Calambourg,
Le long des murs de Philiſbourg.

Staremberg d'orgueil tout bouffi,
Nous donnoit trois mois accomplis,
Avant qu'ouïr ſur le Tambour
La chamade dans Philiſbourg.

Il s'eſt trompé dans ſon défy,
Nos quartiers vont eſtre eſtablis
Sur mainte Ville, & maint Fauxbourg,
Par la priſe de Philiſbourg.

Ma foy, l'Empire eſt déconfi,
Si bien-toſt ne ſont démolis
Par la Paix les murs de Fribourg,
Et l'imprenable Philiſbourg.

BALADE,

Sur le nom de Louis le Hardy, que les Soldats ont donné à MONSEIGNEUR, pendant le Siege de Philiſbourg.

Un de nos Fantaſſins tres-bon, nommé la Fleur,
Du titre de Hardy baptiſant MONSEIGNEUR,

Le fera ſous ce nom diſtinguer dans l'Hiſtoire.
Ce Soldat par chacun fut d'abord applaudy,
Le Prince & ſon Parrain feront dire à leur gloire,
LOUIS *le bien nommé c'eſt* LOUIS LE HARDY.

D'un pareil nom de guerre on traitoit les neuf Preux,
Noſtre jeune Heros le merite mieux qu'eux.
J'aime les Sobriquets qu'un Corps-de-Garde impoſe;
Ils conviennent toûjours; & quant à moy je dy,
Pour ajoûter encor quelque luſtre à la choſe,
LOUIS *le bien nommé c'eſt* LOUIS LE HARDY.

Adam qui ſur les Fonds tint les Eſtres divers
Dont il pluſt au Seigneur de peupler l'Univers,
Adam, Parrain bannal de toutes ces Familles,
Et qui n'impoſoit pas le nom en étourdi,
N'y rencontroit pas mieux que nos braves Soudrilles.
LOUIS *le bien nommé c'eſt* LOUIS LE HARDY.

ENVOY.

L'homme n'engendre guere à ſoixante & dix ans.
Si le cas arrivoit comme à certaines gens,
J'irois à ce Soldat, & ſans tant de miſtere,
Tout autre choix à part, je dirois, Kadedi,
Viens tenir mon Enfant, tu ſeras mon Compere,
LOUIS *le bien nommé c'eſt* LOUIS LE HARDY.

LE SONGE

POUR MADAME LA PRINCESSE DE CONTY.

La Déesse CONTY m'est en songe apparuë :
Je la crus de l'Olimpe icy bas descenduë,
Elle étaloit aux yeux tout un monde d'attraits,
Et menaçoit les cœurs du moindre de ses traits.
Fille de Jupiter, m'écriai-je à sa veuë,
On reconnoist bien-tost de quel Sang vous sortez,
L'air, la taille, le port, un amas de beautez,
Tout excelle en CONTY, chacun lui rend les armes,
Sa presence en tous lieux fera dire toûjours,
        Voilà la Fille des Amours,
        Elle en a la grace & les charmes.
On ne dira pas moins en admirant son air,
        C'est la Fille de Jupiter.
Quand Morphée à mes sens presenta son Image,
Elle alloit en un Bal s'attirer maint hommage.
Je la suivis des yeux; ses regards & son port
Remplissoient en chemin les cœurs d'un doux transport.
Le Songe me l'offrit par les Graces parée.
Telle aux nopces des Dieux ne va point Citerée.
Telle même on ne vit cette Fille des Flots,
Du prix de la beauté triompher dans Paphos.
CONTY me parut lors mille fois plus legere,
Que ne dansent au Bois la Nimphe & la Bergere.
L'herbe l'auroit portée; une fleur n'auroit pas

Receu l'empreinte de ſes pas.
Elle ſembloit raſer les airs à la maniere
Que les Dieux marchent dans Homere.
Cecy n'eſt-il point trop ſçavant?
Des Eruditions la Cour eſt ennemie,
Même on les voit aſſez ſouvent
Rebuter par l'Academie.
Helas! en cet endroit mon ſonge fut trop court,
Je ſentis effacer de ſi douces Images,
Et la Nuit ramenant les entretiens du Jour
Je me repreſentai de perfides courages.
Je ramaſſai les bruits que de divers endroits
Vient répandre chez nous la Déeſſe aux cent voix,
Qui du Songe inventeur imite les ouvrages.
Morphée accompagné de ſes plus noirs Demons,
Me peignit cent Etats broüillez en cent façons.
A CONTY ſucceda ce que fait l'Angleterre.
Je ne vis qu'un cahos plein d'appareils de guerre.
Que les Enfans de Mars ont un different air
De la Fille de Jupiter!
Songe, par qui me fut ſon Image tracée,
Ne reviendrez-vous plus l'offrir à ma penſée?
En finiſſant trop toſt vous cauſez trop d'ennuis.
Faites de vos faveurs un plus juſte partage,
Et revenez toutes les nuits,
Ou durez un peu davantage.

POUR LE PORTRAIT

DE MONSIEUR BERTIN.

Ces Deſſeins à BERTIN, des beaux Arts protecteur,
Sont dediez avec juſtice :
Le portrait & le nom de leur adorateur
Conviennent à leur frontiſpice.

POUR LE PORTRAIT

DE VANDER-BRUGGEN.

Ce juſte admirateur des deſſeins de la Fage,
Nous en preſente un aſſemblage,
Où tout eſt d'un mérite au-deſſus du commun :
Il veut que ſon heros devienne auſſi le noſtre;
Et que l'on doive aux ſoins de l'un
Le fruit des ouvrages de l'autre.

SONNET

Sur le retour de Guillaume Henry de Naſſau Prince d'Orange en Angleterre & à Londres où il arriva d'Irlande le... du mois d..... 1690.

Guillaume étant parti comme un ſecond Achille
D'un air moins triomphant, revient à ce qu'on dit;
Nous verrons quels projets maintiendront ſon credit
Et s'il rendra la France en Lauriers moins fertile.

On l'a fait deloger de devant une ville,
Qu'eût pris un Argoulet ſans aucun contredit,
Lazare aprés trois jours ſort de terre & revit,
L'Uſurpateur Guillaume eſt trois mois immobile.

Ce reſuſcité perd l'Empire, & l'Empereur,
L'Anglois eſt diviſé, les Turcs reprennent cœur,
Les Cliens de Guillaume ont tous la nape miſe.

Si l'Irlande eſt temoin de ſes faits inouis,
Il met quatre Electeurs & Savoye en chemiſe,
Et le bruit de ſa mort me coûte un beau Louis.

A M. DE VENDOSME.

EPITRE.

Prince, qui faites les délices
Et de l'Armée & de la Cour,
Du vieux Soldat & des Milices,
Et de toute la gent qu'aſſemble le Tambour,
Le bruit de votre maladie
A fait trembler pour votre vie.
Il n'eſt pelerinage où nous n'ayons ſongé.
Que ſi perſonne n'a bougé,
C'eſt que le Monarque lui-même
Raſſura d'abord les eſprits ;
Et ce qu'il dit vint à Paris
Avec une viteſſe extrême.
Sans cela tout étoit perdu.
Le Poete avoit l'air d'un Rendu.
Comment, d'un Rendu? D'un Hermite,
D'un Santoron, d'un Santena,
D'un déterré, bref d'un qui n'a
Vû de long-temps plat ni marmite.
Il ſembloit, à me voir, que je fuſſe aux abois.
Fieubet auprés de Gros-Bois
Tient contenance moins contrite :
Non qu'il ſe ſoit du tout privé
Des commoditez de la vie :
Même on dit qu'il s'eſt reſervé

Sa cuisine & son écurie,
Des gens pour le servir, le necessaire enfin;
Un peu d'agreable; & lui fin :
Cet exemple est fort bon à suivre.
J'en sçais un meilleur; c'est de vivre :
Car est-ce vivre, à votre avis,
Que de fuir toutes compagnies,
Plaisans repas, menus devis,
Bon vin, chansonnettes jolies,
En un mot, n'avoir goût à rien?
Dites que non, vous direz bien.
Je veux de plus qu'on se comporte
Sans faire mal à son prochain;
Qu'on quitte aussi tout mauvais train,
Je ne l'entens que de la sorte.
Tant que VOTRE ALTESSE, Seigneur,
Et celle encor du Grand Prieur,
Aurez une santé parfaite,
Je renonce à toute retraite.
Mais dés qu'il vous arrivera
Le moindre mal, on me verra
Vîte à St. Germain de la Truite,
Frere servant d'un autre Hermite,
Qui sera l'Abbé de Chaulieu :
Sur ce je vous commande à Dieu.

AUTRE EPITRE
A M. DE VENDOSME.

Quand on croyoit la Campagne achevée,
Et toute chofe au Printemps refervée,
Arrive un fait fous les ordres d'un Roi
Né pour donner au Monde entier la loi;
Sage & puiffant, grand fur mer & fur terre,
Voulant la paix, quoi qu'il faffe la guerre
Avec fuccés depuis plus de trente ans;
Tres bien fervi par tous les Combattans,
Craint au dehors, au dedans chacun l'aime,
Tout fe foumet à fon pouvoir fuprême.
Or je croyois devoir m'étendre fur ceci,
Car vous l'aimez, comme il vous aime auffi.
Il vous écrit; c'eft beaucoup que d'écrire,
Pour un Roi tel qu'eft le Roi notre Sire,
Avec des mots d'eftime & d'amitié,
Et je n'en dis encor que la moitié.

Venons au fait. En Piémont notre Armée,
Sous Catinat à vaincre accoutumée,
Complettement a battu l'ennemi,
Et la Victoire a pris notre parti.
De Catinat je dirai quelque chofe.
Sur lui le Prince à bon droit fe repofe;
Ce General n'a gueres fon pareil :

Bon pour la main, & bon pour le conſeil.
De vous, Seigneur, on en peut autant dire,
Et quelque jour je veux encor l'écrire;
C'eſt mon deſſein. Sur ce je finirai,
Vous aſſurant que je ſuis & ſerai
De Votre Alteſſe humble Servant & Poëte,
Qui tous honneurs & tous biens vous ſouhaite.
Ce mot de biens, ce n'eſt pas un tréſor,
Car chacun ſçait que vous mépriſez l'or.
J'en fais grand cas; auſſi fait ſire Pierre,
Et ſire Paul, enfin toute la terre:
Toute la terre a peut-être raiſon.
Si je ſçavois quelque bonne oraiſon
Pour en avoir, tant que la Paix ſe faſſe,
Je la dirois de la meilleure grace
Que j'en dis onc : grande ſterilité
Sur le Parnaſſe en a toujours été.
Qu'y feroit-on, Seigneur? Je me conſole,
Si vers Noël l'Abbé me tient parole.
Je ſerai Roi : le Sage l'eſt-il pas?
Souhaiter l'or, eſt-ce l'être? Ce cas
Merite bien qu'à vous je m'en rapporte.
Je tiens la choſe à réſoudre un peu forte.

SUR UN MARIAGE

CONTRACTÉ DANS LA VIEILLESSE.

Assez bizarrement un jeune homme en usa,
De femme se passant tant qu'il en eut à faire :
Devenu vieux il s'avisa
D'en prendre & n'en sçut plus que faire.

A MADAME DE LA FAYETTE,

EN LUI ENVOYANT UN PETIT BILLARD.

Ce Billard est petit, ne l'en prisez pas moins.
Je prouverai par bons témoins,
Qu'autrefois Venus en fit faire
Un tout semblable pour son Fils.
Ce plaisir occupoit les Amours & les Ris,
Tout le peuple enfin de Cytere.
Au joly jeu d'aimer je pourrois aisément
Comparer aprés tout ce divertissement,
Et donner au Billard un sens allegorique.
Le But est un cœur fier ; la Bille un pauvre Amant ;
La Passe & les Billards, c'est ce que l'on pratique
Pour toucher au plutost l'objet de son amour.

Les Beloufes, ce font maint perilleux détour,
Force pas dangereux où fouvent de foy-même
On s'en va fe precipiter,
Où fouvent un Rival s'en vient nous y jetter
Par adreffe & par ftratagême.
Toute comparaifon cloche, à ce que l'on dit,
Celle-cy n'eft qu'un jeu d'efprit
Au deffous de vôtre genie.
Que vous dirai-je donc pour vous plaire, Uranie?
Le Fafte & l'Amitié font deux Divinitez
Enclines, comme on fçait, aux liberalitez.
Difcerner leurs prefens n'eft pas petite affaire,
L'Amitié donne peu, le Fafte beaucoup plus,
Beaucoup plus aux yeux du vulgaire.
Vous jugez autrement de ces dons fuperflus,
Mon Billard eft fuccint, mon Billet ne l'eft guere.
Je n'ajoûterai donc à tout ce long difcours,
Que ceci feulement, qui part d'un cœur fincere,
Je vous aime, aimez-moy toûjours.

EPIGRAMME

SUR LA DIXIÈME SATYRE DE BOILEAU, CONTRE LES FEMMES.

Quand Defpréaux fut fiflé fur fon Ode,
Ses Partifans crioient par tout Paris,

Pardon, Meſſieurs, le pauvret s'eſt mépris,
Plus ne louera, ce n'eſt pas ſa méthode.
Il va draper le ſexe féminin,
A ſon grand nom vous verrez s'il déroge.
Il a paru, cet Ouvrage divin :
Pis ne feroit, ſi c'étoit un éloge.

TRADUCTION

PARAPHRASÉE DE LA PROSE DIES IRÆ.

Dieu détruira le ſiecle au jour de ſa fureur.
Un vaſte embraſement ſera l'avant-coureur,
Des ſuites du peché long & juſte ſalaire.
Le feu ravagera l'Univers à ſon tour.
Terre & Cieux paſſeront, & ce temps de colere
Pour la derniere fois fera naître le jour.

Cette derniere Aurore éveillera les Morts.
L'Ange raſſemblera les débris de nos corps ;
Il les ira citer au fond de leur aſile.
Au bruit de la trompette en tous lieux diſperſé
Toute gent accourra. David & la Sibille
Ont prevû ce grand jour, & nous l'ont annoncé.

De quel fremiſſement nous nous verrons ſaiſis !
Qui ſe croira pour lors du nombre des choiſis ?
Le regiſtre des cœurs, une exacte balance
Paroîtront aux côtez d'un Juge rigoureux.
Les tombeaux s'ouvriront, & leur triſte ſilence
Aura bien-tôt fait place aux cris des malheureux.

La nature & la mort pleines d'étonnement
Verront avec effroi ſortir du monument
Ceux que dés ſon berceau le monde aura vû vivre.
Les Morts de tous les temps demeureront ſurpris
En liſant leurs ſecrets aux Annales d'un Livre,
Où même les penſers ſe trouveront écrits.

Tout ſera revelé par ce Livre fatal :
Rien d'impuni. Le Juge aſſis au Tribunal
Marquera ſur ſon front ſa volonté ſuprême.
Qui prierai-je en ce jour d'eſtre mon défenſeur ?
Sera-ce quelque juſte? Il craindra pour lui-même,
Et cherchera l'appui de quelque interceſſeur.

Roi qui fais tout trembler devant ta Majeſté,
Qui ſauves les Elûs par ta ſeule bonté,
Source d'actes benins & remplis de clemence,
Souviens-toi que pour moi tu deſcendis des Cieux ;
Pour moi te dépouillant de ton pouvoir immenſe,
Comme un ſimple mortel tu parus à nos yeux.

J'eus part à ton paſſage, en perdras-tu le fruit?
Veux-tu me condamner à l'éternelle nuit,
Moi pour qui ta bonté fit cet effort inſigne?
Tu ne t'es repoſé que las de me chercher :
Tu n'as ſouffert la Croix que pour me rendre digne
D'un bonheur qui me puiſſe à toi-même attacher.

—o—

Tu pourrois aiſément me perdre & te vanger.
Ne le fais point, Seigneur, viens plûtôt ſoulager
Le faix ſous qui je ſens que mon ame ſuccombe.
Aſſure mon ſalut dés ce monde incertain.
Empêche malgré moi que mon cœur ne retombe,
Et ne te force enfin de retirer ta main.

—o—

Avant le jour du compte efface entier le mien.
L'illuſtre Pechereſſe en preſentant le ſien,
Se fit remettre tout par ſon amour extrême.
Le Larron te priant fut écouté de toi :
La priere & l'amour ont un charme ſuprême.
Tu m'as fait eſperer même grace pour moi.

—o—

Je rougis, il eſt vrai, de cet eſpoir flateur :
La honte de me voir infidelle & menteur,
Ainſi que mon peché ſe lit ſur mon viſage.
J'inſiſte toutefois, & n'aurai point ceſſé,
Que ta bonté mettant toute choſe en uſage,
N'éclate en ma faveur, & ne m'ait exaucé.

—o—

Fais qu'on me place à droite, au nombre des brebis.
Separe-moi des boucs reprouvez & maudits.
Tu vois mon cœur contrit, & mon humble priere.
Fais-moi perſeverer dans ce juſte remords :
Je te laiſſe le ſoin de mon heure derniere ;
Ne m'abandonne pas quand j'irai chez les Morts.

SUR LA SOUMISSION
QUE L'ON DOIT A DIEU.

Heureux qui ſe trouvant trop foible & trop tenté,
Du monde enfin ſe débaraſſe !
Heureux qui plein de charité,
Pour ſervir ſon prochain y conſerve ſa place !
Differens dans leur veuë, egaux en pieté,
L'un eſpere tout de la Grace,
L'autre apprehende tout de ſa fragilité.

Ce monde, que Dieu même exclut de ſon partage,
N'eſt pas le monde qu'il a fait.
C'eſt ce que l'homme impie ajoûte à ſon ouvrage,
Qui fait que ſon Auteur le condamne & le hait.
Obſervez ſeulement le peu qu'il vous ordonne,
Et ſans ceſſe le beniſſant,
Uſez de ſon preſent, mais tel qu'il vous le donne,
Et vous n'aurez plus rien qui ne ſoit innocent.

Crois-tu que le plaiſir qu'en toute la Nature
Le premier Eſtre a répandu
Soit un piege qu'il a tendu
Pour ſurprendre la creature ?
Non, non, tous ces biens que tu vois
Te viennent d'une main & trop bonne & trop ſage,
Et s'il en eſt quelqu'un dont ſes divines Loix
Ne te permettent pas l'uſage,
Examine-le bien, ce plaiſir pretendu
Dont l'appas tâche à te ſeduire,
Et tu verras, ingrat, qu'il ne t'eſt défendu
Que parce qu'il te pourroit nuire.

Sans ces loix & l'heureux ſecours
Qu'elles te fourniſſent ſans ceſſe,
Comment avec tant de foibleſſe
Pourrois-tu conſerver & tes biens & tes jours ?
Expoſé chaque inſtant à mille & mille injures,
Rien ne raſſureroit ton cœur épouvanté,
Et ces juſtes decrets contre qui tu murmures,
Font ta plus grande ſureté.

Voudrois-tu que la Providence
Euſt reglé l'Univers au gré de tes ſouhaits,
Et qu'en te comblant de bienfaits,
Dieu t'euſt encor ſouſtrait à ſon obéïſſance ?
Quelle étrange ſocieté
Formeroit entre nous l'erreur & l'injuſtice,
Si l'homme indépendant n'avoit que ſon caprice
Pour conduire ſa volonté !

Vers par M. de La Fontaine
pour M[adlle] Simon *tres belle personne, & tres sage fille d'un Architecte du Roy.*
1695.

Qui void, Iris, vos traits charmans
Pousse loin l'ardeur de son zele.
Tous vos amis sont vos amans ;
Quel dessein avez vous la belle?
Quel pouvoir sur tous les esprits?
Tous vos amans sont vos amis.

SUR UN PORTRAIT DU ROY.

A l'air de ce Heros, Vainqueur de tant d'Etats,
On croit du monde entier considerer le Maistre ;
Mais s'il fut assez grand pour meriter de l'estre,
Il le fut encor plus de ne le vouloir pas.

ELEGIE
POUR M. L. C. D. C.

Vous demandez, Iris, ce que je fais.
Je pense à vous, je m'épuise en souhaits.

Eſtre privé de les dire moy-même,
Aimer beaucoup, ne point voir ce que j'aime;
Craindre toûjours quelque nouveau Rival,
Voila mon ſort. Eſt-il tourment égal?
Un amant libre a le Ciel moins contraire,
Il peut vous rendre un ſoin qui vous peut plaire;
Ou s'il ne peut vous plaire par des ſoins,
Il peut mourir à vos pieds tout au moins :
Car je crains tout, un abſent doit tout craindre.
Je prens l'alarme aux bruits que j'entens feindre.
On dit tantoſt que voſtre amour languit,
Tantoſt qu'un autre a gagné voſtre eſprit;
Tout m'eſt ſuſpect, & cependant voſtre ame
Ne peut ſitoſt brûler d'une autre flâme,
Je la connois, une nouvelle amour
Eſt chez Iris l'œuvre de plus d'un jour.
Si l'on m'aimoit, je ſuis ſeur que l'on m'aime :
Mais m'aimoit-on? Voila ma peine extreme,
Dites-le moy, puis le recommencez;
Combien? cent fois. Non, ce n'eſt pas aſſez.
Cent mille fois? helas! c'eſt peu de choſe.
Je vous dirai, chere Iris, ſi je l'oſe,
Qu'on ne le croit qu'au milieu des plaiſirs
Que l'Himenée accorde à nos deſirs.
Même un tel ſoin là-deſſus nous devore,
Qu'en le croiant on le demande encore :
Mais c'eſt aſſez douter de voſtre amour.
Doutez-vous point du mien à voſtre tour?
Je vous dirai que toûjours même zele,

Toûjours ardent, toûjours pur & fidelle,
Regne pour vous dans le fond de mon cœur.
Je ne crains point la cruelle longueur
D'une prifon où le fort vous oublie,
Ni les vautours de la melancolie.
Je ne crains point les languiffans ennuis,
Les fombres jours, les inquietes nuits,
Les noirs momens, l'oifiveté forcée,
Ni tout le mal qui s'offre à la penfée
Quand on eft feul, & qu'on ferme fur vous
Porte fur porte, & verroux fur verroux.
Tout eft leger : mais je crains que voftre ame
Ne s'atiediffe & s'endorme en fa flâme,
Ou ne prefere, aprés m'avoir aimé,
Quelque Amant libre à l'Amant enfermé.

EGLOGUE.

Climene, Annette.

CLIMENE.

Je ne veux plus aimer, j'en ai fait un ferment;
Lifis vient de loüer en ma prefence Aminte,
J'ai vû triompher mon Amant
Du dépit dont j'étois atteinte.
Je ne veux plus aimer, j'en ai fait un ferment.
Tu ris...

ANNETTE.

Qui ne riroit de ce ſujet de plainte?
Mais que dis-tu d'Atis, qui ſeul & ſans témoins
Rêve toûjours ſous quelque ombrage?
Son troupeau ne fait plus le ſujet de ſes ſoins,
Les loups ont l'humeur moins ſauvage.
Dieux! que ſon chant me plaiſt!

CLIMENE.

Dis plutôt ſon amour.
Il entretient nuit & jour
Les Echos de nôtre Bocage.

ANNETTE.

Oſerois-je l'aimer? ſeroit-ce point un mal?
Helas! j'entens dire à nos meres
Qu'aucun poiſon n'eſt plus fatal.

CLIMENE.

Elles n'ont pas été toûjours auſſi ſeveres;
Rens-leur ces agrémens qu'ont les jeunes Bergeres,
Tu leur entendras dire auſſi ſouvent qu'à moy:
Le doux poiſon qu'amour! Amour, il n'eſt que toy
De plaiſir ſenſible en la vie:
On ne blâme que par envie
Les cœurs qui vivent ſous ta loy.

ANNETTE.

Mais, Climene, que veux-tu dire?
Toi-même tu voulois tout à l'heure bannir
Les doux tranſports de ce martire.

CLIMENE.

Ah, je n'y penſois plus, tu m'en fais ſouvenir.
J'entens le ſon d'une muſette,
Sont-ce point nos Amans, Annette?

Atis & Lyſis paroiſſen

LISIS *à Climene.*

Je confeſſe mon crime, & viens plein de regret...

CLIMENE.

Je vous veux apprendre un ſecret.
Ne vantez que l'objet qui fait vôtre tendreſſe.
Forcez vos amours d'avoüer
Qu'un Amant n'a des yeux que pour voir ſa Maîtreſſe,
De l'eſprit que pour la loüer.

ANNETTE.

Il ſuivra tes conſeils, pardonne-lui, Climene.
Si l'Ami s'excuſe aiſément,
Il me ſemble qu'on doit avec bien moins de peine
Pardonner à l'Amant.

CLIMENE.

Ton ignorance me fait rire.
Pardonner à l'Amant! Annette, y penſes-tu?
Je vois bien qu'en effet l'amour t'eſt inconnu.
Atis, prens ſoin de l'inſtruire.
Nous nous fâchons du mot d'Amour.
Ce ſont façons qu'il nous faut faire;
Et cependant tout ce miſtere
Dure au plus l'eſpace d'un jour.
Nous ſoûpirons à nôtre tour,

Un doux inſtinct nous le commande :
L'Amant honteux fait mal ſa cour,
Nous ne donnons qu'à qui demande.

ATIS.

Puiſqu'on me le permet, je jure par les yeux
De la Bergere que j'adore,
Qu'il n'eſt rien ſi beau ſous les Cieux,
Ni la fraîche & riante Aurore,
Ni la jeune & charmante Flore.
Elle n'a qu'un défaut, c'eſt d'être ſans amour.
Ah, ſi je lui pouvois montrer ce qu'elle ignore,
Nul Berger plus heureux n'auroit pû voir le jour.

LISIS.

Annette eſt belle, qui le nie ?
Mais Climene emporte le prix,
Et moi j'emporte ſur Atis
Celui d'une ardeur infinie.
Je ſçais languir, je ſçais brûler.

CLIMENE.

Sçavez-vous le diſſimuler ?

LISIS.

Si je le ſçais, cruelle !

CLIMENE.

Il eſt vrai, vôtre peine
Dura deux jours ſans éclater :
Je n'oſois d'abord m'en flater,
N'étois-je pas bien inhumaine ?

LISIS.

Deux jours? vous comptez mal, tout eſt ſiecle aux Amans.
Recompenſez ces longs tourments.

ATIS *à Annette.*

Payez les tranſports de mon zele.

CLIMENE.

Annette, qu'en dis-tu?

ANNETTE.

Mais toi? je ſuis nouvelle
En tout ce qui regarde un commerce ſi doux.
Sçachons auparavant ce qu'ils veulent de nous.

LISIS ET ATIS.

L'aveu d'une ardeur mutuelle,
Tout le reſte dépend de vous.

CLIMENE ET ANNETTE.

Et bien, on vous l'accorde.

LISIS ET ATIS.

O charmantes Bergeres,
Allons ſur les vertes Fougeres,
Au plus creux des Foreſts, au fond des Antres ſourds,
Celebrer nos tendres amours.

TOUS ENSEMBLE.

Allons ſur les bords des Fontaines,
Le long des Prez, parmi les Plaines,
Meſler aux aimables Zephirs
Nos malheureux ſoûpirs.

MADRIGAL.

Soulagez mon tourment, difois-je à ma cruelle,
Ma mort vous feroit perdre un amant fi fidelle,
Qu'il n'en eft point de tel dans l'Empire amoureux.
Il le faut donc garder, me répondit la belle,
Je vous perdrois plûtôt en vous rendant heureux.

CHANSON.

Tout fe fuit ici-bas, le plaifir & la peine;
Le Printemps, les Hivers, tout garde cette loy.
Amour en exempta Climene,
L'ingrate n'a jamais que des rigueurs pour moy.

AUTRE.

Si nos langueurs & nôtre plainte
Faifoient perdre à la jeune Aminte
Ou quelque charme ou quelque Amant,
On pourroit fléchir la cruelle;
Mais lors que je la vois rire de mon tourment,
Je ne l'en trouve que plus belle.

EPITHALAME

EN FORME DE CENTURIE.

Après feſtin, rapt, puis guerre inteſtine,
Rude combat, en champ clos, quoiqu'à nû;
Point d'aſſiſtans, bleſſure clandeſtine,
Fille damée, & le vainqueur vaincu.

REPONSE D'UNE DAME

A UN SONGE DE SON AMANT.

Tenir entre ſes bras ſa Belle toute nuë,
De ſa ſeule pudeur à regret défenduë,
Et perdre en vains reſpects ce précieux moment,
C'eſt rêver, je l'avoüe, & bien profondement,
Que d'avoir tant de retenuë.

Il faut être en amour un peu plus hazardeux.
Si la Belle revient en pareil équipage,
Moins de reſpect, plus de courage.
Vous ne ſerez jamais heureux,
Si vous êtes toujours ſi ſage.

Il eſt de certains temps, où maître à votre tour,
Vous pouvez ſans ſcrupule exercer votre empire.
En ces occaſions notre honneur a beau dire;
Un brave homme n'en doit croire que ſon amour.

Ne me vantez donc plus le pouvoir de mes charmes,
L'accueil dont vous avez regalé mes attraits,
De tout ce que j'ai crû ſur la foi de vos larmes,
Me deſabuſe pour jamais.

Dans ce Songe diſcret leur foibleſſe ſe montre,
Et leur merite, helas! me doit être ſuſpect,
Puiſque vous m'apprenez qu'en pareille rencontre
Ils n'inſpirent que du reſpect.

A M. GALIEN

EN LUI RENDANT SES POESIES ENVELOPÉES D'UNE ARMOIRIE D'ENTERREMENT.

J'ai lû tes vers, dont je n'eus cure
Dès que j'en vis la couverture :
C'étoit un drap de ſépulture
Qui me ſembloit de triſte augure.
Auſſitôt je fis conjecture
Que ces vers ſeroient la pâture
De ceux qui ſous la tombe dure
N'épargnent nulle créature,
Mais quand j'en eûs fait la lecture,
Il me fut force d'en conclure,
Que cette plaiſante écriture
Fait rire les gens ſans meſure.
Que ſi ta belle humeur te dure,

Tu feras descendre Voiture
Du Pégase à la corne dure,
Et ne saurois à la Cousture*
Trouver de plus fine monture.
Mais pren garde, je te conjure,
Qu'il ne t'affole la fressure,
Ou fasse au chef une blessure
Qui soit de difficile cure:
Car il est gay de sa nature,
Fringant, délicat d'embouchûre;
Et ce n'est pas chose trop sûre,
Que d'y monter à l'avanture.
Si tu le domptes, je t'assûre
Qu'un jour chez la race future
Tu feras en bonne posture;
Mais diable, c'est là l'encloüeûre.

TRADUCTION DES VERS

CITÉS DANS

LES EPISTRES DE SENEQUE.

I

Nous ne nous devons point l'effet de nos souhaits.

II

Ne contons point à nous les presens du hazard.

* Célèbre Foire de Rheims.

III

On peut ravir le bien que l'on a pû donner.

IV

Ie ne trouve d'heureux que ceux qui penſent l'eſtre.

V

J'ay parcouru les ans marquez par mes deſtins.

VI

Soyez digne des Dieux par le mépris de l'or.

VII

Couple heureux, ſi mes vers ſont des ans reſpectez,
Vos noms ne mourront point par ma muſe chantez.
Je les feray durer tant que la deſtinée
Rendra Rome ſoûmiſe aux deſcendans d'Ænée,
Tant que ceux de ſon ſang par leurs honneurs divers
Regneront ſur ces murs, ces murs ſur l'univers.

VIII

Nous mourons tous les jours, mais on n'appelle mort,
Que celle enfin qui vient terminer noſtre ſort.

IX

Elle s'agite & cherche à ſe voir délivrée
De la divinité qui chez elle eſt entrée.

X

Le pauvre ſeulement doit compter ſon troupeau.

XI

Combien de gens armés courent ſur les rempars,

Et combien à la porte on voit luire de dards!

XII

La nuit avoit par tout répandu ſes pavots
Et donnoit aux humains un paiſible repos.

XIII

Moy qui n'eſtois ému ny des armes lancées,
Ny des Grecs m'entourans de Phalanges preſſées,
Je tremble maintenant, & crains au moindre bruit
Pour celuy que ie porte & celle qui me ſuit.

XIV

Aupres du mont Alburne, & du bois de Siler,
On voit par Eſcadrons un inſecte voler.
Il eſt craint des troupeaux; au ſeul bruit de ſon aiſle
Ils ſemblent agitez d'une fureur nouvelle :
Tout s'enfuit aux foreſts ſans prendre aucun repos.
Le nom de cet inſecte chez les Grecs eſt Æſtros,
Aſilus parmi nous.

XV

Car vous ſçavez que cette nuit derniere
En faux plaiſirs ſe paſſa toute entiere.

XVI

Il voudroit rencontrer un ſanglier, un lion.

XVII

La beauté rend toûiours la vertu plus aimable.

XVIII

O mille fois heureux

Le ſort de ces Troyens hardis & genereux,
Qui deffendant les murs de leur chere patrie,
Aux yeux de leurs parens immolerent leur vie!

XIX

Le rivage, les champs, & les villes reculent.

XX

C'eſt un Dieu, Melibée, à qui nous devons tous
Le bon-heur de la Paix, & d'un repos ſi doux.
Je le tiendray toûjours pour un Dieu.
C'eſt luy qui me permet de mener dans nos plaines,
Ces bœufs, & ces troupeaux, ces moutons portelaines:
C'eſt par luy que je joue aux pieds de cet ormeau
Les chanſons qu'il me plaiſt deſſus mon chalumeau.

XXI

O Vierge, je ſuis fait dés long-temps aux travaux,
Je n'en trouveray point les viſages nouveaux:
Je me ſuis des mal-heurs une Image tracée;
Et je les ay déja vaincus par ma penſée.

XXII

Où Pallas ſur un roc toùiours batu des vents
Va voir de loin les mers.

XXIII

Croyez-vous qu'une voix, à prier obſtinée,
Change l'Ordre des Dieux & de la Deſtinée?

XXIV

Endurons tous ces maux; peut-eſtre à l'avenir

Nous sera-t-il bien doux de nous en souvenir.

XXV

Je commande à la Grece, & Pelops m'a donné
Tout ce vaste pays de mer environné,
Qui va de l'Hellespont à l'Istme de Corinthe.

XXVI

Arreste Menelas, ou ce bras comme un foudre,
Tombant dessus ton corps le va reduire en poudre.

XXVII

C'est à ce coup qu'il faut estre sans peur,
Et faire voir de la force & du cœur.

XXVIII

Couché parmi des os, en des cavernes sombres,
Par d'éternels aboys épouvente les ombres.

XXIX

Ne cede point aux maux, va contre eux, ne crain rien,
Suy ton sort en tous lieux, il te conduira bien.

XXX

Elles sucent le miel, volant de fleur en fleur,
Et mettent par rayons cette douce liqueur.

XXXI

Eust couru sur les eaux, couru sur les moissons,
Sans plier les épis, ny moüiller les talons.

XXXII

Dont l'ombre est reservée aux arrieres-neveux.

XXXIII

Il faut femer en Mars la fève & le fain foin.
Si vous voulez du miel, prenez le mefme foin.

XXXIV

Les chevaux font couverts de houffes d'écarlatte,
Où l'or femé de fleurs & de perles éclatte,
Ils ont des colliers d'or fous la gorge pendans,
Et des mors d'or maffif qui fonnent fous leurs dents.

XXXV

Confiderez du fol la nature fecrette,
Ce qu'une terre veut, ce que l'autre reiette :
Ce fond eft propre au bled; cefte cofte au raifin;
L'Herbe profite icy; là le mil & le lin;
Les arbres & les fruits croiffent ailleurs fans peine:
En ces lieux le fafran du Mont Tmole s'ameine:
On doit l'yvoire à l'Inde, aux Sabéens l'encens,
Aux Calybes le fer.

XXXVI

Où Saturne commence & finit fa carriere,
Quels tours Mercure fait dans fa courfe legere.

XXXVII

Obferve le coucher pour n'eftre point feduit
Par la ferenité d'une trompeufe nuit.

XXXVIII

Il fuffit de toucher les principes des chofes.

XXXIX

On fendoit autresfois le bois avec des coins.

XL

Qu'on commença d'ufer de pieges & de rets,
Et de placer des chiens fur le bord des forefts.

XLI

Entre deux rangs de fils fur le meftier tendus,
La navette en courant entrelaffe la trame,
Puis le peigne auffi toft en ferre les tiffus.

XLII

Un homme eftoit tenu pour injufte & méchant,
S'il plantoit une borne, ou divifoit un champ.
Les biens eftoient communs, & la terre feconde
Donnoit tout à foifon dans l'enfance du monde.

XLIII

Son vifage eft de femme; & iufqu'à la ceinture
Elle en a les beautez & toute la figure.
Le refte plein d'écaile eft d'un monftre marin:
Elle a ventre de loup, & finit en dauphin.

XLIV

Qui dans le fonds du cœur a la vertu prefente.

XLV

Ou qu'on donne ce corps en proye aux chiens de mer.

XLVI

Sans fouci du tombeau, je fçais que la nature
Aux corps abandonnez donne la fepulture.

XLVII

Aux plus grands maux l'oubly fert de remede.

Soyez hardy, la fortune vous ayde.
Au pareſſeux tout fait de l'embarras.

XLVIII

J'examine d'abord les Dieux, les élemens :
Combien grands ſont les Cieux, quels ſont leurs mouvemens ;
D'où la nature fait & nourrit toutes choſes ;
Leur fin, & leur retour, & leurs metamorfoſes.

XLIX

Maintenant, pour chaſſer le mal qui nous oppreſſe,
Il nous faut employer la force avec l'adreſſe.

L

Je ſuis homme, & ne tiens rien d'humain hors de moy.

LI

Vn courſier genereux, bien fait, d'illuſtre race,
Des fleuves menaçans tente l'onde, & la paſſe :
Il craint peu les dangers, & moins encor le bruit ;
Ayme à faire un paſſage à quiconque le ſuit ;
Va par tout le premier, encourage la troupe :
Il a teſte de cerf, larges flancs, large croupe,
Crins longs, corps en bon point : la trompette luy plaiſt :
Impatient du frein, inquiet, ſans arreſt,
L'oreille luy roidit, il bat du pied la terre,
Ronfle, & ne ſemble plus reſpirer que la guerre.

LII

On voit dans ſes regards une brillante ardeur,
Et dans ſes mouvemens la fierté de ſon cœur.

LIII

Et puis allez planter la Vigne & l'Olivier.

LIV

Qu'on me rende manchot, cu-dejatte, impotent,
Qu'on ne me laiſſe aucune dent,
Je me conſoleray, c'eſt aſſez que de vivre.

LV

Eſt-ce un ſi grand malheur que de perdre la vie ?

LVI

La vertu du Heros, ſa naiſſance, & ſa gloire,
Se viennent preſenter ſouvent à la memoire.

LVII

D'avoir dans le combat écarté ſeul la preſſe,
Et traverſé toute la Grece?

LVIII

Le travail & la mort ſont horribles à voir.

LIX

Le fier Agamemnon, Priam le ſourcilleux,
Et le vaillant Achile ennemy de tous deux.

LX

Le corps ſeul peut toucher, & peut eſtre touché.

LXI

Où demeure le deuil, le ſoucy, la triſteſſe,
La mourante langueur, & la froide vieilleſſe.

LXII

Pere de l'Vnivers, dominateur des Cieux,
Meine moy, je te ſuis, à toute heure, en tous lieux;
Rien ne peut arreſter ta volonté fatale;
Que l'on reſiſte ou non, ta puiſſançe eſt égale;
Tu te fais obeir ou de force ou de gré;
Les ames des mutins te ſuivent enchaiſnées;
Que ſert-il de luter contre les deſtinées?
Le ſage en eſt conduit, le rebelle entraiſné.

LXIII

S'il manque à l'indigent, l'avare ſe plaint tout.

LXIV

Qui ſçait vivre de peu, n'a diſette de rien.

LXV

Le temps fuit, & jamais ne ſe peut rapeller.

LXVI

La plus belle ſaiſon fuit toûjours la premiere;
Puis la foule des maux amene le chagrin,
Puis la triſte vieilleſſe; & puis l'heure derniere
Au malheur des mortels met la derniere main.

LXVII

Puis vient la maladie & la triſte vieilleſſe.

LXVIII

A qui jamais l'amy ny l'ennemy
N'a pû payer le bien fait qu'à demy.

LXIX

Sur luy tonne du Ciel la grande & vaſte porte.

LXX

Si quelqu'un peut entrer dans le ſejour des Dieux,
La vaſte porte des cieux
A moy ſeul s'ouvrira.

LXXI

L'Homme a peur en plein jour, comme un enfant la nuit.

LXXII

Je chante un Heros & la guerre.

LXXIII

Les Loix n'ont de pouvoir qu'autant que le Roy vit.

LXXIV

Comment t'appelleray-je en te rendant hommage,
Princeſſe? Car ton port, ta voix, & ton viſage
N'ont rien qui ne paroiſſe au deſſus des humains;
Mais quelle que tu ſois ſoulage nos chagrins.

LXXV

Le Palais du Soleil porté ſur cent colomnes
Eſtoit tout brillant d'or.

LXXVI

Il avoit l'aixieu d'or & le timon auſſi:
Les rays eſtoient d'argent.

LXXVII

Que je paſſe pour fourbe, homme injuſte, & ſans foy,

Je m'en fouciray peu, tant que j'auray dequoy.
Citoyens, c'eft l'or feul qui met le prix aux hommes.
Accumulez fans fin, mettez fommes fur fommes,
Vous ferez honorez. On dit, a-t'il du bien?
L'on ne demande pas d'où, ny par quel moyen.
Il n'eft point d'infamie à l'indigence égale :
Arrivons, s'il fe peut, à noftre heure fatale
Etendus fur la pourpre, & non dans un grabat.
Toute vie eft cruelle en ce dernier état.
L'opulence adoucit la mort la plus terrible.
Qu'aux nœuds du parentage un autre foit fenfible,
Pour moy j'enferme tout au fond de mon tréfor.
Si les yeux de Venus brillent autant que l'or,
Je ne m'étonne pas qu'on la dife fi belle,
Que tout luy facrifie, & foupire pour elle,
Qu'ainfi que les mortels les Dieux foient fes amans.

LXXVIII

Pour efteindre la foif quand elle eft bien ardente
Demandons-nous à boire en un vafe de prix?
Et pour raffafier la faim qui nous tourmente
Faut-il n'avoir recours qu'aux mets les plus exquis?

LXXIX

Tantoft deux cens valets paroiffent à fa fuite,
Puis à dix feulement on la trouve reduite:
Il ne parle tantoft que de grands & de Roys;
En termes relevez il conte leurs exploits;
Puis changeant tout d'un coup de ftile & de matiere,
Je ne veux rien, dit-il, qu'une fimple faliere,

Vne table à trois pieds, du bureau ſeulement,
Pour me parer du froid ſans aucun ornement.
A ce bon ménager ſi modeſte en paroles
Donnez ſi vous voulez un plein ſac de piſtoles,
Vous ſerez eſtonné l'oyant ainſi preſcher,
Qu'il n'aura pas la maille avant que ſe coucher.

LXXX

Veſper leur aparoiſt, quand nous voyons l'aurore.

LXXXI

Le jour doroit dés-ja le ſommet des montagnes,
Dés-ja les premiers traits échauffoient les campagnes,
L'hirondelle cherchant paſture à ſes petits
Sortoit, rentroit au nid attentive à leurs cris.

LXXXII

Les Bergers ont enfin renfermé leurs troupeaux,
La nuit couvre la terre, & s'épand ſur les eaux.

LXXXIII

Je puiſeray pour vous chez les vieux Eſcrivains
Eſcoutez ſeulement leurs préceptes divins :
Soyez leur attentif, meſme aux choſes legeres;
Rien chez eux n'eſt leger.

INSCRIPTIONS

DU CHATEAU DE GLATIGNY.

I

INSCRIPTION POUR L'ENTRÉE DE LA GALERIE.

Loin du tumulte de la Cour,
C'eſt ainſi que nos cœurs vénèrent le monarque,
Voici le temps où chaque jour
Il a de notre zèle une nouvelle marque;
Ses hauts faits y ſeront reſpectés par la Parque,
Si la Parque a jamais épargné quelques lieux.
O vous dont ſes exploits ont attiré les yeux,
Admirez-en la ſuite. Elle doit vous apprendre
Que dans chaque deſſein Louis fait éclater
De la prudence à l'entreprendre,
De la force à l'exécuter.

II

PRISE DE TOURNAI, LE 24 JUIN 1667.

Tributaire des lys, je reçus autrefois
Clovis en ſon berceau, Childeric en ſa tombe;
J'étois ville des Francs : je le ſuis des François.
Un vainqueur, ſous qui tout ſuccombe,

Sceut à ce premier joug ranger ma liberté.
Ce qu'on crut mon malheur fait ma félicité;
Aux efforts de Louis je dus d'abord me rendre.
Ce prince ſur Clovis l'emporte en piété,
En grandeur il paſſe Alexandre.

III

PRISE DE DOUAI.

Douay, ville à Pallas ſi chère,
Soit que Pallas ſe conſidère
Un armet à la teſte, ou l'aiguille à la main,
Douay, la fille de Louvain,
Bénit le conquérant dont le bras l'a ſoumiſe
Elle n'a jamais cru la révolte permiſe,
Ni ſuivi des Flamands les cœurs ſéditieux.
Cette ardeur ſi fidelle à Louis eſt acquiſe:
Car quel roy la mérite mieux?

IV

PRISE DE LILLE, LE 28 AOUT 1667.

Lille, cette cité qui vaut une province,
Par l'effort de Louis notre grandeur accroiſt.
Qu'en couſte la conqueſte aux armes de ce prince?
Dix jours. Qui le croira? Celui qui le connoiſt.

V

CONQUESTES DU ROY EN HOLLANDE. 1672.

Triompher en courant d'un climat invincible,
Pénétrer un pays que de leurs propres mains
La Nature avec l'Art rendoient inacceſſible
Aux entrepriſes des humains,
Laſſer le Rhin, l'Iſſel, & laſſer la victoire,
Faire à plus de cent forts ſon tonnerre eſprouver,
C'eſt ce qui de cent roys pourroit remplir l'hiſtoire:
En trois mois cependant un ſeul ſceut l'achever.

VI

PRISE DE MAESTRICHT.

Louis ſçait commander; c'eſt le meſtier des rois,
C'eſt celuy que font les dieux meſme;
Les héros par cet art faiſoient joindre autrefois
Les honneurs de l'Olympe à ceux du diadème.
Notre prince le porte en un degré ſuprême.
Contemplez de quel air il ſçait aux champs de Mars,
Comme au throſne, exercer le plus noble des arts.
Maeſtricht en eſt témoin : cette ville fameuſe
Change bientôt de ſouverain;
Peu de temps la réduit; douze jours... & la Meuſe
En faveur de Louis ſuit l'exemple du Rhin.

VII

PRISE DE BESANÇON.

Je louerois Befançon; mais Céfar l'a dépeint.
On fait que dans les airs fon rocher va s'eftendre,
Quoique voifin du ciel, nos armes l'ont contraint,
Après huit veilles à fe rendre.
Tout concouroit pour le défendre:
Le nom de fes guerriers, l'afpect de fes remparts.
Ibéres & Germains venus de toutes parts,
Voyoient entrer pour lui l'hiver même en leurs ligues.
Huit retours de l'aurore ont décidé fon fort;
Louis eft un torrent, dont les plus fortes digues
Ne fçauroient arrêter l'effort.

VIII

PRISE DE DÔLE.

Befançon fut fuivi de Dôle, & ces projets
Entaffèrent bientôt conquefte fur conquefte.
Louis mène une troupe, aux combats toujours prefte;
En autant de héros il change fes fujets.
Rien ne réfifte aux mains conduites par fa tefte.
Qu'on foit miniftre ou chef, qu'on foit fage ou vaillant,
Il connoît de chacun le zèle & le talent.
Sous fes ordres Louvois, d'une peine affidue,
Par l'exemple du prince au travail animé,

Suffit ſeul à cent ſoins d'une immenſe étendue:
Quel génie! Il eſt vrai que Louis l'a formé.

IX

PRISE DE LIMBOURG, 20 JUIN 1675.

Rien ne ſauva Limbourg. Les forces de l'Empire,
Le Batave, l'Ibère, enfin le monde entier.
Condé formoit le ſiége, inſtruit en ce meſtier.
Mars & lui ne ſont qu'un; c'eſt ce que l'on peut dire.
Louis couvroit ſon camp & le favoriſoit;
Aux ſecours aſſemblés ce prince s'oppoſoit.
Où ſont ces Ilions qui couſtoient dix années?
Limbourg après dix jours tomba ſous noſtre fer.
Euſt-il pu retarder l'arreſt des deſtinées
Et la foudre de Jupiter?

X

PRISE DE BOUCHAIN, 12 MAI 1676.

Bouchain ſervoit de clef à deux ſuperbes villes;
Sa priſe les rendoit à dompter plus faciles.
Ni Valenciennes ni Cambray
N'euſſent tombé ſitoſt, ſans ce premier eſſay.
Philippe l'entreprend; Bouchain voit une armée,
Sous l'un & l'autre frère à vaincre accouſtumée.
Orange accourt en vain : Bouchain cède à Louis.
Tenant preſque en ſes mains une double victoire,

L'ennemi ſe retire, envieux de la gloire,
Dont ce prince eût comblé tant de faits inouïs.

XI

PRISE DE VALENCIENNES, MARS 1677.

Valenciennes eſtoit l'écueil de nos guerriers;
Elle avoit arrêté le cours de nos lauriers.
Ses enfants rappelloient de triſtes funérailles,
Nous monſtrant nos tombeaux creuſés ſous leurs murailles.
Que les temps ſont divers! Il n'eſt que notre roy,
Qui ſe puiſſe vanter d'avoir toujours pour ſoy
La faveur du dieu des batailles;
Bientoſt cette cité fut ſoumiſe à ſes loix.
Nous pouvions nous venger des pertes d'autrefois;
Le ſoldat renonça de lui-même au pillage;
Il eut horreur d'un droit acquis à ſon courage.
Ce miracle n'eſt dû qu'au plus clément des rois.

XII

PRISE DE CAMBRAY.

Cambray portoit ſon nom aux terres inconnues;
Ses plus fiers ennemis n'oſoient en approcher;
Ils paſſoient; & ce lieu, plus ferme qu'un rocher,
Gardoit un air tranquille, & menaçoit les nues;
Qu'ont ſervi ſes châteaux, ni leurs cimes chenues?
Ce rempart s'eſt ſoumis; c'eſtoit le ſeul recours

Que l'Ibère oppoſât au cours
D'un torrent qui ſans doute euſt emporté le reſte.
La paix a ſuſpendu ces rapides efforts.
Flandre, ton ſort dépend d'un conquérant modeſte,
Et non des ligues & des forts.

XIII

PRISE DE SAINT-OMER.

Cambray réſiſtoit encore;
Saint-Omer voit de ſes tours
Le défenſeur qu'il implore
Accourir à ſon ſecours.
On ſe bat; le ſort chancelle;
Philippe enfin eſt vainqueur;
Louis laiſſe agir ſon zèle,
Et ſa conduite & ſon cœur.
Saint-Omer ſe rend enſuite,
Et par tant d'exploits divers
On crut la Flandre réduite,
Et l'Europe & l'Univers.

XIV

PRISE DE GAND.

Qui ne ſçait des Gantois les dures deſtinées,
La colère de Charle indigné juſtement,
Et de ces villes mutinées

Le févère & long châtiment ?
Ce font événements trop marqués dans l'hiftoire ;
Ils ne le font pas moins dans le cœur des Gantois;
Et l'Efpagne avoit lieu de croire
Que Gand feroit des vœux en faveur des François.
Ce n'eft point ce qui fit incliner la balance;
Le Ciel n'entend les vœux des mutins qu'à regret;
Louis força ces murs, mais par fa vigilance,
Par fa valeur, par le fecret.

XV

PRISE D'IPRES.

La jaloufie aux yeux inceffamment ouverts
Fut toujours attentive au progrès de nos armes.
Près d'Ipres menacée, on vit les champs couverts
D'efcadrons accourus fur le bruit des alarmes.
L'Anglois avec fierté, l'Efpagnol avec larmes,
Repréfentoient à l'univers,
Que de l'Europe & des deux mers
Notre prince vouloit régler feul la fortune ;
Qu'Ipres prife, la Flandre entière alloit tomber ;
Ipres, malgré leur plainte aux peuples importune,
Ne laiffe pas de fuccomber.

XVI

LA PAIX DE NIMÈGUE.

Louis maintient la paix qu'il rappelle ici bas.
Alexandre ſoupire au ſein de la victoire;
Rien ne remplit ſon cœur, que l'amour des combats;
Malheureux de n'aimer qu'une ſorte de gloire,
Il fut grand, il ne fut ſage ni modéré.
Louis l'eſt. O toi! chef dont la Grèce ſe vante,
Et vous, dont Rome a vu le mérite adoré,
Manes des deux Céſars! Louis vous repréſente.
En ce monarque ſeul on peut tous trois vous voir;
Arbitre de l'Europe il en fait le partage.
Il fait vaincre, régner, maintenir ſon ouvrage,
Le détruiſe qui donc en aura le pouvoir!





OPUSCULES

EN PROSE



REMERCIMENT

DU SIEUR DE LA FONTAINE

A L'ACADEMIE FRANÇOISE.

Messieurs,



E vous ſupplie d'ajoûter encore une grace à celle que vous m'avez faite : c'eſt de ne point attendre de moy un remerciment proportionné à la grandeur de vôtre bien-fait. Ce n'eſt pas que je n'en aye une extrême reconnoiſſance ; mais il y a de certaines choſes que l'on ſent mieux qu'on ne les exprime : & bien que chacun ſoit éloquent dans ſa paſſion, il eſt de la mienne comme de ces vaſes qui, étant trop pleins, ne permettent pas à la liqueur de ſortir. Vous voyez, Messieurs, par mon ingenuité, & par le peu d'art dont j'accompagne ce que je dis, que c'eſt le cœur qui vous remercie & non pas l'eſprit.

En effet, ma joye ne feroit pas raifonnable fi elle pouvoit être plus moderée. Vous me recevez en un Corps, où non feulement on apprend à aranger les paroles, on y apprend auffi les paroles mêmes, leur vray ufage, toute leur beauté & leur force. Vous declarez le caractere de chacune, étant, pour ainfi dire, nommez afin de regler les limites de la poëfie & de la profe, auffi bien que ceux de la converfation & des Livres. Vous fçavez, MESSIEURS, également bien la langue des Dieux & celle des hommes. J'éleverois au deffus de toutes chofes ces deux talens, fans un troifiéme qui les furpaffe; c'eft le langage de la pieté, qui tout excellent qu'il eft, ne laiffe pas de vous être familier. Les deux autres langues ne devroient être que les fervantes de celle-cy. Je devrois l'avoir aprife en vos compofitions, où elle éclate avec tant de majefté & de graces. Vous me l'enfeignerez beaucoup mieux lors que vous joindrés la converfation aux preceptes.

Aprés tous ces avantages il ne fe faut pas étonner fi vous exercez une autorité fouveraine dans la republique des Lettres; quelques applaudiffemens que les plus heureufes productions de l'efprit ayent remportez, on ne s'affure point de leur prix, fi vôtre approbation ne confirme celle du public. Vos jugemens ne reffemblent pas à ceux du Senat de la vieille Rome; on en appelloit au peuple; en France le peuple ne juge point aprés vous; il fe foumet fans replique à vos fentimens. Cette jurifdiction fi refpectée, c'eft vôtre merite qui l'a établie; ce font les ouvrages que vous

donnez au public, & qui ſont autant de parfaits modeles pour tous les genres d'écrire, pour tous les ſtiles.

On ne ſçauroit mieux repreſenter le genie de la Nation, que par ce Dieu qui ſçavoit paroître ſous mille formes; l'eſprit des François eſt un veritable Protée; vous luy enſeignez à pratiquer ſes enchantemens, ſoit qu'il ſe preſente ſous la figure d'un Poëte, ou ſous celle d'un Orateur; ſoit qu'il ait pour but ou de plaire, ou de profiter, d'émouvoir les cœurs & ſur le theatre & dans la tribune : enfin quoy qu'il faſſe il ne peut mieux faire que de s'inſtruire dans vôtre école. Je ne ſçais qu'un poinct qu'il n'ait pu encore atteindre parfaitement : ce ſont les loüanges d'un Prince qui joint aux titres de Victorieux & d'Auguſte celuy de Protecteur des ſciences & des belles Lettres. Ce ſujet, MESSIEURS, eſt au deſſus des paroles; il faut que vous mêmes vous l'avoüyez : vous avez beau enrichir la langue de nouveaux treſors, je n'en trouve point qui ſoient du prix des actions de nôtre Monarque : quelle gloire me ſera-ce donc de partager avec vous la protection particuliere d'un Roy, que non ſeulement les Academies, mais les Republiques, les Royaumes mêmes demandent pour protecteur & pour maître.

Quand l'Academie Françoiſe commença de naître, il ne ſembloit pas que l'on pût ajoûter du luſtre à celuy que le Cardinal de Richelieu luy donna. C'étoit un miniſtre redoutable aux Rois : il avoit doublement triomphé de l'hereſie, & par la perſuaſion & par la force; il avoit détruit ſes principaux fondemens, & ſe propo-

ſoit de renverſer ceux de cette grandeur, qui ne ſe promettoit pas moins que l'Empire de tout le monde, je veux dire, de la Monarchie d'Eſpagne. Quand il n'auroit remporté de ſon miniſtere que la gloire d'un tel projet, ce ſeroit encore beaucoup; il alla plus loin; il ſçût ménager des aſſociations & des ligues contre le Coloſſe qu'il vouloit que l'on abatît : il luy donna des atteintes qui l'ébranlerent : mais ce deſſein dans la ſuite n'en fut que plus malaiſé à executer; car la jalouſie & la crainte firent tourner contre nous ces mêmes armes, & ce que nous avions entrepris avec l'ayde des autres Princes, il a falu que Loüis le Grand l'ait achevé malgré eux.

Aprés la mort de vôtre premier Protecteur, vous luy fites ſucceder un Chancelier conſommé dans les affaires auſſi bien que dans les loix, amateur des lettres, grand perſonnage, & de qui l'eſprit a conſervé ſa vigueur juſques aux derniers momens, quelques attaques que la fortune qui en veut toûjours aux grands hommes luy eût données.

Enfin nôtre Prince a mis cette Compagnie en un ſi haut poinct, que les perſonnes les plus élevées tiennent à honneur d'être de ce Corps. Moy qui vous en fais le remerciement je n'y puis paroître ſans vous faire regreter celuy à qui je ſuccede dans cette place; homme dont le nom ne mourra jamais, infatigable miniſtre qui a merité ſi long-temps les bonnes graces de ſon Maître : combien dignement s'eſt-il acquité de tous les emplois qui luy ont été confiez? combien de

fidelité, de lumieres, d'exactitude, de vigilance? il aymoit les Lettres & les Sçavans, & les a favorisez autant qu'il a pû.

J'en dirois beaucoup davantage s'il ne me faloit passer au Monarque qui nous honore aujourd'huy de sa protection particuliere : tout le monde sçait de quel poids elle est. N'a-t-elle pas fait restituer des Etats dans le fonds du Nord dés la moindre instance que nôtre Prince en a faite? Le nom de Loüis ne tient-il pas lieu à nos alliez de légions & de flotes? quelques uns se sont étonnez qu'il ait bien voulu recevoir de vous le même titre que des souverains tiendroient à honneur qu'il eût reçû d'eux; mais pour moy je m'étonnerois s'il l'eût refusé : y a-t'il rien de trop élevé pour les Lettres? Alexandre ne consideroit-il pas son precepteur comme une des principales personnes de son Etat? ne s'est-il pas mis en quelque façon à côté de Diogene? n'avoit-il pas toûjours un Homere dans sa cassette? je sçais bien que c'est quelque chose de plus considerable d'être l'arbitre de l'Europe que celuy d'une partie de la Grece; mais ny l'Europe ny tout le monde ne reconnoît rien que l'on doive mettre au dessus des Lettres.

Je n'entreprends ny ce parallelle, ni tout l'éloge de Loüis le Grand; il me faudroit beaucoup plus de temps que vous n'avez coûtume d'en accorder, & beaucoup plus de capacité que je n'en ay. Comment representerois-je en détail un nombre infini de vertus morales & politiques? le bon ordre en tout, la sagesse, la fermeté,

le zele de la Religion & de la Juſtice, le ſecret & la prevoyance, l'art de vaincre, celuy de ſçavoir uſer de la victoire, & la moderation qui ſuit ces deux choſes ſi rarement, enfin ce qui fait un parfait Monarque? Tout cela accompagné de majeſté & des graces de la perſonne; car ce poinct y entre comme les autres; c'eſt celuy qui a le plus contribué à donner au monde ſes premiers maîtres : nôtre Prince ne fait rien qui ne ſoit orné de graces, ſoit qu'il donne, ſoit qu'il refuſe: car outre qu'il ne refuſe que quand il le doit, c'eſt d'une maniere qui adoucit le chagrin de n'avoir pas obtenu ce qu'on luy demande : s'il m'eſt permis de deſcendre juſqu'à moy contre les preceptes de la Rétorique qui veulent que l'oraiſon aille toûjours en croiſſant, un ſimple clin d'œil m'a renvoyé, je ne diray pas ſatisfait, mais plus que comblé.

C'eſt à vous, Messieurs, que je dois laiſſer faire un ſi digne éloge : on diroit que la Providence a reſervé pour le regne de Loüis le Grand des hommes capables de celebrer les actions de ce Prince : car bien que tant de victoires l'aſſurent de l'immortalité, ne craignons point de le dire; les Muſes ne ſont point inutiles à la reputation des Heros : quelle obligation Trajan n'a-t'il pas à Pline le jeune? les oraiſons pour Ligarius & pour Marcellus ne font-elles pas encore à preſent honneur à la clemence de Jules Ceſar? pour ne rien dire d'Achilles & d'Enée qu'on n'a alleguez que trop de fois comme redevables à Virgile & à Homere de tout ce bruit qu'ils font dans le monde depuis tant d'années.

Quand Loüis le Grand ſeroit né en un ſiecle rude & groſſier, il ne laiſſeroit pas d'être vray qu'il auroit reduit l'Hereſie aux derniers abois ; accru l'heritage de ſes Peres ; replanté les bornes de nôtre ancienne domination; reprimé la manie des duels ſi funeſtes à ce Royaume, & dont la fureur a ſouvent rendu la paix preſque auſſi ſanglante que la guerre; protegé ſes alliez, & tenu inviolablement ſa parole, ce que peu de Rois ont accoûtumé de faire. Cependant il ſeroit à craindre que le temps qui peut tout ſur les affaires humaines ne diminuât au moins l'éclat de tant de merveilles s'il n'avoit pas la force de les étouffer ; vos plumes ſçavantes les garentiront de cette injure; la poſterité, inſtruite par vos écrits, admirera auſſi bien que nous un Prince qui ne peut être aſſez admiré.

Quand je conſidere toutes ces choſes je ſuis excité de prendre la lire pour les chanter; mais la connoiſſance de ma foibleſſe me retient : il ne ſeroit pas juſte de deshonorer une ſi belle vie par des chanſons groſſieres comme les miennes : je me contenteray, MESSIEURS, de goûter la douceur des vôtres, s'il m'eſt impoſſible de les imiter : la ſeule choſe dont je puis répondre, c'eſt de ne manquer jamais pour vous ny de reſpect ny de gratitude.





DÉDICACE

DES

FABLES NOUVELLES

ET AUTRES POËSIES

DE M. DE LA FONTAINE

—

1671

—

A SON ALTESSE

MONSEIGNEUR LE DUC DE GUISE.

MONSEIGNEVR,



ES *dernieres Fables, & les autres pieces que j'y ay jointes sont un tribut dont je m'acquitte envers* VOSTRE ALTESSE. *Car sans dire que vous étes maître de mon loisir & de tous les momens de ma vie, puis qu'ils appartiennent à l'auguste & sage Princesse qui vous a cru digne de posseder l'heritiere de ses Vertus, vous avez receu mes premiers respects d'une maniere si obligeante, que je me suis moy même donné à Vous, avant que de vous dédier ces Ouvra-*

ges. Ni le livre ni la personne ne sont des dons qui doivent être considerez. C'est en quoy je me loüe davantage de vôtre accüeil; il m'a fait l'honneur de me demander une chose de peu de prix; je la luy ay accordée dés l'abord : vous exercez sur les cœurs une violence à laquelle il est impossible de resister. Ce témoignage vous sera rendu par des bouches plus éloquentes que n'est la mienne : je ne fais pas même de doute que vous n'occupiez un jour toutes celles de la Renommée : elle en attend les occasions avec une impatience qui marque bien ce que vos belles qualitez & vôtre Naissance luy ont promis : pendant que les Astres les luy préparent, permettez que je touche legerement aux prémices de vôtre gloire. Le Parnasse fait peu de dons qui ne soient accompagnez de cet encens que les Dieux préferent à la richesse des Temples & des offrandes. V. A. le connoîtra dans la suite de ses années mieux que personne ne l'a connu; & je vous tiendrois malheureux, si vous devant être si familier il ne vous étoit pas agréable. Ouy, MONSEIGNEVR, je le repete encore une fois; il n'y a sorte de loüange où vous ne puissiez aspirer : la grandeur & le haut merite vous environnent de toutes parts; soit que vous portiez les yeux sur vous même, soit que vous les détourniez sur la longue suite de ces Heros dont vous descendez, & qui vivront éternellement dans la memoire des hommes. L'un arrête les desseins & les legions d'un grand Empereur, & par son bel ordre, par sa conduite, par son courage, malgré les attaques de cent mille combatans, il conserve deux ou

trois Provinces, avec une Ville Impériale, Ville que l'on tenoit pour perduë, & qui dés les premiers jours de son siége étoit menacée d'une disette de toutes choses. L'autre remet sous la puissance des Lys la plus importante Place de nos Frontieres, faisant en sept jours une conqueste qui avoit coûté des années à nos anciens ennemis, & qui s'estoit affermie entre leurs mains par une possession de prés de trois siecles. Vn autre rassemble en luy ce que la prudence humaine, la pieté, lès vertus morales & politiques ont de precieux: Et tous se rendans maîtres des cœurs par cent qualitez agreables & bien-faisantes, ce qui est l'empire du monde le plus souhaitable, ils sont nez encore avec une certaine éloquence par laquelle ils regnent sur les esprits. La fortune les a fait courir quelquefois dans la cariere de l'adversité; cette volage & perfide amie leur a pû ravir des dignitez & des biens; mais il n'a jamais esté en son pouvoir de leur oster la valeur, la fermeté d'ame, ni l'accortise, ni enfin tous ces autres dons que vous tenez d'eux, & qui sont plus vôtre patrimoine que le nom mesme que vous portez. Tout le monde avoüe, MONSEIGNEVR, que vous estes digne de le porter. V. A. n'a pas manqué d'en donner des preuves aussi-tost que l'occasion s'en est presentée. On n'a jamais remarqué plus d'amour de gloire ni moins de crainte pour le peril en une si grande jeunesse. Ce que je dis a paru aux yeux d'un Monarque qui connoît par luy le veritable merite. L'envie de répondre aux faveurs de son alliance, pour laquelle les Maîtres de l'Europe soûpirent tous, l'émulation & l'exemple de vos Ancestres,

mais plus que ces chofes, le témoignage de nôtre Prince, tout cela, dis-je, vous fervira d'aiguillon pour courir aux actions heroiques. Aprés que j'auray loüé les charmes de voftre Perfonne, cette civilité engageante, & qui ne laiffe pas d'avoir un air de grandeur, ces manieres fi gracieufes, je louëray en vous les femences de la vertu, ou pluftoft j'en louëray des fruits abondans, pour peu que le Ciel accorde de terme à mes jours, & me donne le loifir de vous témoigner avec combien de zele je fuis,

MONSEIGNEVR,

DE VOSTRE ALTESSE,

Le tres-humble & tres-obeiffant ferviteur

DE LA FONTAINE.





COMPARAISON D'ALEXANDRE, DE CESAR, ET DE MONSIEUR LE PRINCE.

A MONSEIGNEUR LE PRINCE DE CONTY.

SANS une indiſpoſition qui me retient, j'aurois eſté à Chantilly pour m'acquitter de mes tres-humbles devoirs envers Vôtre Alteſſe Sereniſſime. Ce que je puis faire à Paris eſt de chercher dans les Ouvrages des Anciens & parmi les nôtres, quelque choſe qui vous puiſſe plaire, & qui merite d'entrer dans les conteſtations de Monſieur le Prince. Elles ſont fort vives, & font honneur aux ſujets qu'elles veulent bien agiter. Il n'ignore rien non plus que vous. Il aime extrêmement la diſpute, & n'a jamais tant d'eſprit que quand il a tort. Autrefois la Fortune ne l'auroit pas bien ſervi, ſi elle ne lui avoit oppoſé des ennemis en nombre ſuperieur, & des difficultés preſque inſurmontables. Aujourd'hui il n'eſt point plus content que lors qu'on le peut combattre avec une foule d'autorités, de raiſonnemens, & d'exemples; c'eſt là qu'il triomphe. Il prend la victoire & la raiſon à la gorge pour les mettre de ſon coſté. Voilà l'homme le plus extraor-

dinaire qui ait jamais merité d'eſtre mis au nombre des Dieux. Vous voulez bien, Monſeigneur, que je me ſerve pour un peu de temps de ces termes. Ils ſont d'une langue qui convient merveilleuſement bien à tout ce qui regarde Monſieur le Prince. On prepare ſon apotheoſe au Parnaſſe ; mais comme il n'eſt nullement à propos de ſe hâter de mourir pour ſe voir bientoſt placé dans le rang des immortels, Monſieur le Prince laiſſera paſſer encore un nombre d'années avant le temps de ſa Deification ; car de ſon vivant il auroit de la peine à y conſentir. C'eſt proprement de lui qu'on peut dire :

Cui male ſi palpere, recalcitrat undique tutus.

Si faut-il que je le mette en parallele avec quelque Ceſar ou quelque Alexandre. Je ne ſeray pas le premier qui aura tenté un pareil deſſein ; c'eſt à moy de lui donner une forme toute nouvelle. Il ne ſera pas dit que M. le P. me liera la langue comme il a lié les bras à des millions d'hommes. Je pourrois auſſi le comparer à Achille. Une ferme reſolution de ne point ceder, l'amour des combats, la valeur y ſont tout entiers des deux côtés. Ils ſe reſſembloient aſſez quand M. le P. étoit jeune ; à preſent l'épithete de Piedleger feroit clocher quelque peu la comparaiſon. Puis j'ay reſervé le caractere d'Achille pour V. A. S. & je crois qu'en temps & lieu l'opiniâtreté & la vehemence ne vous manqueront non plus qu'à ce Grec ; non plus qu'à vôtre Oncle, ſi vous voulez. Je me reſtrains donc

à Cesar, & à Alexandre : mais pour les mieux comparer à M. le P. il faut que je les compare auparavant l'un à l'autre.

Il y a des gens qui ont trouvé quelque chose de surnaturel & de divin dans Alexandre. Je suis bien de leur avis ; car sans recourir aux Fables que l'on a crû estre obligé de chercher touchant le secret de sa naissance, afin de justifier une telle opinion, je vois un enfant qui n'a rien que d'homme, ou pour mieux dire, de jeune Dieu. Il ne veut pas envoyer aux Jeux Olimpiques, & dédaigne de remporter un honneur que celebroient tous les Poëtes, & que recherchoient des Rois mêmes.

Il ne faisoit guere plus d'état de la puissance de son Pere, ni de la sagesse de ses conseils, quoique ce Pere fût habile homme, & qu'il entendît à merveille ses interests. Cependant son fils se moquoit de lui. Ne vous semble-t'il pas, Monseigneur, que vous voyez Jupiter qui fait croire à Saturne que c'est un vieux Radoteur, & qui le chasse du Ciel ? Alexandre ensuite se propose de détruire le Roy de Perse avec trente mille hommes de pied seulement, & cinq mille hommes de cheval, quarante mille écus pour tout fond. Il ne faisoit pourtant point ces choses en étourdi, & étoit tres-bien instruit des difficultez de cette entreprise, des fatigues, & des perils qu'il lui faudroit essuyer, & de mille obstacles presque invincibles ; le tout pour la gloire, & principalement pour estre loüé des Atheniens. Il le dit lui-même au passage d'une riviere. *O Atheniens, pourriez-vous bien croire combien de travaux j'endure pour estre*

loüé de vous ? Et puis, que M. le P. aille condamner l'amour des loüanges. Je ſçay ce qu'il me dira : on ne les apréte plus auſſi bien qu'on faiſoit alors. En effet les batailles qu'il a gagnées & tous ſes autres exploits nous ont fourni une matiere aſſez ample. L'avons-nous loüé comme les Atheniens auroient fait ? Que Ceſar auſſi n'ait eſté plus ambitieux en ſa plus grande jeuneſſe, on le peut juger par ſes premieres demarches. Elles tendoient toutes à broüiller l'Etat, à ſe rendre Chef de parti, à ſe faire des amis de toutes ſortes de gens, juſqu'à les ſervir dans leurs paſſions & dans leurs débauches. Il euſt mieux aimé eſtre le premier dans un petit village, que d'eſtre le ſecond à Rome. Je ne dis cela qu'aprés lui, & ce fut ſans exagerer & de l'abondance du cœur qu'il le dit. S'il eut tort, ou s'il eut raiſon, j'en fais juge M. le P. Pour proceder avec ordre dans mon Ouvrage, je conſidereray premierement l'adoleſcence de ces Heros, puis le temps de leurs expeditions militaires, & enfin les dernieres années de leur vie.

J'ay déja parlé de l'adoleſcence de Ceſar, & de celle d'Alexandre, & j'ay particulierement attribué à ce dernier le ſurnaturel & le divin, c'eſt à dire le merveilleux. Mais comment appellera-t'on ce trait-cy, qui eſt de Ceſar ? En ſa plus grande jeuneſſe il fut pris par des Corſaires. Tant qu'il demeura leur priſonnier, il leur parla comme s'il eût été leur maître. Il les menaça de les faire pendre ; au moindre bruit qu'ils faiſoient, il leur envoyoit dire qu'ils ſe teuſſent, & ne l'empê-

chaſſent point de dormir. Ils lui demanderent douze mille écus de rançon, il leur en donna trente mille, & eſtant ſorti de leurs mains, il défit leur flotte, ſe ſaiſit d'eux, & les fit pendre en effet. Il y a plus de merveilleux en cela qu'en aucune choſe qu'Alexandre ait faite juſqu'à l'âge de vingt ans. Je ne ſçaurois toutefois m'empêcher de reconnoître en la jeuneſſe de ce Prince & dans ſon enfance même, ce ſurnaturel & ce divin qui l'eût fait tirer du nombre des hommes, ſans en excepter Ceſar ni M. le P.; en quoy ſi on y veut prendre garde, je donne plus de loüange à ceux-cy; car quelle merveille y a-t'il que la fortune & l'opinion des hommes ayant reſolu d'en mettre un au-deſſus de tous les autres, il profite de ces faveurs, & y contribuë du ſien ? Mais de parvenir ſans ces avantages aux degrez de gloire, où Ceſar & M. le P. ſont parvenus, c'eſt ce que j'admire, & plus encore en M. le P. que dans le Romain. Il y a plus loin de l'état où M. le P. s'eſt veu dans ſa premiere jeuneſſe, il y a, dis-je, plus loin de cet état à la Bataille de Rocroy, & de la Bataille de Rocroy à celle de Lens, que de la reputation où étoit Ceſar, quand il commença d'avoir une puiſſante cabale, & d'eſtre ſuſpect aux Romains, à la charge de Dictateur.

Pour comparer ces trois Perſonnages ſelon l'ordre que je me ſuis impoſé, ils ont fait voir au ſortir de leur enfance beaucoup de vivacité, de hardieſſe, & d'eſprit; mais M. le P. n'ayant eu aucune occaſion d'éclater avant la Bataille de Rocroy, quiconque écrira ſa vie

(plût à Dieu qu'il m'en crût capable) quiconque, dis-je, écrira sa vie, ne la commencera que par cet endroit; & ainsi les Competiteurs que je lui donne l'emporteront à l'égard du premier temps. Ce que je trouve de singulier, c'est que tous trois ont eu du sçavoir, & que la lecture les a occupez plus qu'elle n'a coûtume de faire de gens de leur sorte. Outre le sçavoir, Cesar eut de l'éloquence. Alexandre, & M. le P. se sont peu souciez de porter cet avantage aussi haut que Jules Cesar a fait. Alexandre l'a méprisé, lui qui avoit Aristote pour Precepteur, & qui estoit fils d'un Pere fort éloquent. Il vouloit tout emporter de force, & eust crû se faire tort s'il se fust servi d'insinuations; mais je crains fort que M. le P. ne tienne un peu de lui de ce côté-là. Cependant il est toûjours beau de pouvoir regner sur les esprits : cette sorte de domination n'est au dessous d'aucun Prince, quelque grand qu'il soit. Je ne veux pas dire qu'Alexandre ni M. le P. ayent entierement negligé le soin des paroles. Je dis sans plus qu'ils ne les ont pas considerées comme un ornement en la personne d'aucun Heros. En un mot, je dis que selon toutes les dispositions du monde, il n'a tenu qu'à Alexandre d'estre éloquent, & il n'a pas voulu l'estre. Il se peut faire que la jalousie d'Aristote contre les habiles gens de son tems, ou plûtost les harangues des Orateurs contre Philippe, & contre Alexandre même, ayent rendu cet Art odieux à ce jeune Prince. Jules Cesar n'a nullement negligé cette partie. C'est par-là qu'il s'est rendu recommandable avant que d'avoir

acquis aucune reputation par les armes, & ceux qui s'appliqueront à la lecture de ses Commentaires, s'étonneront qu'il ait cultivé sa langue avec tant de soin. On dit qu'il en a composé des Livres : c'est peut-estre pousser trop loin une semblable occupation. Je diray par parenthese, que Jules Cesar a écrit ses Commentaires, comme si c'étoit un autre que lui qui les eust écrits, & qu'il n'eût pas raconté ses propres guerres ; plus loüable encore que Thucidide, qui ne laisse découvrir à personne s'il est d'Athenes ou s'il est de Lacedemone ; car il est plus mal-aisé de cacher l'amour que l'on a pour soy, que celui que l'on a pour sa Patrie. Les Memoires de *** & ceux de M. de Bassompierre sont bien eloignés du caractere de ceux de Jules Cesar. Enfin ce Romain a excellé en trois choses principales, la Politique, l'Art militaire, & l'Art de bien dire. Il a même plaidé des causes. Cela ne lui étoit pas plus séant qu'à nostre Hercule Gaulois, de se servir du discours aussi bien que d'une massüe. On le peint avec des chaînes qui lui sortent de la bouche, comme s'il eût entraîné les hommes par ses paroles. C'est un équipage qui m'a étonné plus d'une fois, & si V. A. y veut faire reflexion, je crois qu'Elle s'en étonnera aussi. Je ne me serois jamais avisé de proposer à l'éloquence un Dieu comme Hercule, & encore moins un Gaulois. Ce sont des disconvenances qui me donnent envie de chercher ce qui en est répandu dans les Livres.

Pour revenir à mon parallele, le merveilleux d'Alexandre dans sa jeunesse, n'exclut pas celui de Cesar,

& encore moins celui de M. le P. lequel je fais confifter en ce que d'abord le talent qu'il a pour la guerre, s'eft fait connoître. Les habiles gens de ce mêtier, à voir comme il s'y prenoit, ont jugé par là de ce qu'il a fait depuis; je l'ay oüi dire à quelqu'un d'eux, & plus d'une fois. Je laifferay pourtant Alexandre en poffeffion du privilege que tout le monde lui attribue, car d'entreprendre à vingt ans la Conquefte de l'Afie, avec auffi peu de Troupes qu'il en avoit, & ne vouloir démordre d'aucune chofe, cela reffemble affez à Achille; auffi fe propofoit-il de l'imiter. Cefar hefita beaucoup davantage dans l'entreprife de fe rendre Maître de Rome, quoi qu'il difpofaft de quantité d'excellentes Troupes, qu'elles lui fuffent affectionnées à un point qu'il en pouvoit tout attendre, & qu'il eût déja gagné un nombre infini de batailles. Il fit des propofitions d'accommodement, ayant un parti formé, & fçachant qu'au bruit de fa marche chacun s'enfuyoit de Rome. Alexandre dénué de tous ces avantages, n'eût pas marchandé pour paffer le Rubicon, & c'eft en partie cette hardieffe qui lui a fait attribuer le furnaturel & le merveilleux. Cette qualité n'éclate pas moins dans les premieres actions de M. le P. Veritablement il s'eft rencontré des occafions où il n'a pas tant donné à la fortune que le Prince de Macedoine. Celui-cy a entrepris beaucoup de chofes qui fembloient au deffus de fon pouvoir, & en eft venu à bout, & M. le P. eft loüable de n'avoir pas toûjours entrepris tout ce qu'il pouvoit. Je ne parle point des occa-

ſions particulieres que la guerre lui a fournies ; comme il en n'eſtoit pas toûjours le maître, on n'a rien à lui imputer ſur ce ſujet. A l'égard de ſes deux rivaux, il ſeroit à ſouhaiter que leurs projets euſſent eſté auſſi legitimes qu'ils ont été bien conduits. Alexandre avoit un pretexte aſſez honneſte quand il paſſa dans la Perſe. Il vouloit vanger les Grecs & contenir les Barbares. Mais qui l'obligea de paſſer aux Indes, qu'une ambition inſatiable? Pourquoi troubler le repos d'une Nation qui ne lui en avoit donné aucun ſujet, & qui faiſoit un meilleur uſage que lui des bien-faits de la nature? Encore n'a-t'il pas détruit ſa Patrie, ce que l'on reproche à Ceſar. Je m'amuſe icy à balancer le droit & le tort que ces Conquerans ont eu, comme ſi c'étoit de ces choſes là qu'il s'agit entre des gens de leur caractere. On ne regarde pas s'ils ſont juſtes, on regarde s'ils ſont habiles ; c'eſt aſſez même qu'ils ſoient heureux ; on les loüe alors. Quand le ſuccez manque à quelqu'une de leurs entrepriſes, tout le reſte a beau s'y trouver ; le peuple le blâme ſans l'examiner, & les ſages l'examinent à la rigueur. Ces reflexions m'ont écarté du merveilleux que je donne à Alexandre, & dont je ne prive pas les deux autres, en ſorte pourtant que je panche un peu plus vers la Macedoine que vers le Romain ; ſauf le jugement que V. A. en fera, car le merveilleux vous eſt familier, & mille fois plus connu qu'à nous autres Poëtes, encore que nous nous piquions de l'employer dans nos Poëmes.

Si on me demande auquel des trois je prétens donner juſque-là la preference, je dirai que dès l'abord

mon intention n'a esté que de prononcer entre ceux qui ne sont plus. On en peut parler comme on veut. Ce sont les gens du monde les plus commodes. Pour les vivans, il faut prendre garde avec eux à ce que l'on dit, Que si par hazard (comme toutes choses peuvent arriver) j'allois mettre M. le P. au dessus des autres, je lui attirerois trop d'envie, & offenserois la delicatesse qu'il a sur le fait des Panegiriques. De le faire marcher le dernier, il en auroit du dépit. Je ne lui dirai jamais en face, Vous estes plus grand qu'Alexandre, & lui dirai encore moins : Alexandre doit estre mis au dessus de vous. Le plus seur est de laisser la chose indecise à son égard. Mon avis est donc que la jeunesse d'Alexandre a quelque chose de plus heroïque que celle de Jules Cesar. Veritablement si dans les premieres années de celui-ci tout ressembloit à cette hauteur avec laquelle il traita les Corsaires qui l'avoient pris, je lui donnerois le premier rang. Cela n'étant pas, je me laisse emporter au surnaturel que l'on attribue à l'autre.

Il se peut faire que dans la suite je balanceray davantage. Alexandre agit d'abord pour de plus grands interests. Toute la terre y prend part. Il n'est pas jusques à l'Ecriture Sainte qui n'en fasse mention, & qui ne represente le monde entier attentif & dans le silence devant ce Prince, *In cujus conspectu terra siluit.* Encore aujourd'hui l'Orient est rempli du bruit de son nom, & de ses conquestes : elles vont fonder des Empires au delà du Gange, tout cela avec une rapidité inconcevable, & comme si les Dieux lui eussent envoyé

la ſcience de conquerir. Demoſtene l'avoit apellé Enfant. Il lui fit dire qu'il eſtoit paſſé à l'adoleſcence en paſſant par la Theſſalie, & qu'on le trouveroit homme devant les murailles d'Athenes. M. le P. ne lui en doit guere pour ce point-là. Il n'y a point non plus de difference entre les premieres & les dernieres années de guerre dans la vie de Jules Ceſar. Ceux des Juges qui lui ſeront favorables dans le different dont il s'agit, diront qu'il eſtoit aiſé à Alexandre de vaincre les Perſes, gens effeminez, & ignorans aux combats. S'ils avoient eſté auſſi bons ſoldats que les Macedoniens, comme ils eſtoient vingt contre un, je penſe bien que la choſe ſe ſeroit tournée autrement, mais outre qu'il y avoit de la hardieſſe à l'entreprendre, il y a auſſi du bon ſens & de la conduite à l'executer. Elle ne s'eſt pas faite d'elle-même. Il a fallu donner trois grandes Batailles dans la Perſe, ſans parler de celles des Indes, plus glorieuſes encore que les autres, & de quantité de combats particuliers à travers un nombre infini de difficultez, de fatigues & de perils. Du coſté de Ceſar, les Batailles ont eſté en plus grand nombre & plus conteſtées, les dangers auſſi frequens, la valeur égale, & l'habileté dans la guerre bien mieux marquée. Tout cela ſe trouve dans M. le P. avec avantage. Ajoûtez-y qu'il a quelquefois commandé de mauvaiſes Troupes, & que la fortune ne lui a pas toûjours eſté favorable. La Bataille de Lens, la Retraitte de devant Arras, & cent autres choſes de cette ſorte, paſſeront chez tous les ſiecles pour les

chefs-d'œuvres de ce métier. Je ne parle point des campemens & des marches, bien qu'en cet article seul je trouve de quoy donner à Monsieur le Prince, je n'oserois dire la preference, encore que j'en sois tenté, mais la concurrence du moins, & en cela je crois estre un loueur modeste. Une chose fait pour Alexandre, c'est qu'il a formé je ne sçay combien de Capitaines qui ont tous esté de veritables Cesars. On me dira que par leurs conseils, & avec leur assistance, il a executé les merveilles que nous lisons ; mais si on y veut bien prendre garde, on confessera que toute l'action rouloit sur lui. Il y a eu des occasions où on l'a pû accuser de temerité, & en ce cas là j'auray recours au surnaturel. Ce seul mot justifiera ce qu'il fit en se precipitant d'un Rempart dans une Ville, sans prendre garde s'il estoit suivi. Les témoignages de valeur qu'il y rendit vont au delà de toute l'imagination, & meritent bien qu'on lui pardonne cette imprudence. La même excuse justifiera je ne sçay combien de blessures qu'il se feroit épargnées, s'il avoit voulu. Elle justifiera encore l'envie qu'il a euë de passer une riviere sur son Ecu faute de sçavoir nager. Les Heros se laissent emporter à la chaleur du combat. Cela n'est-il pas arrivé quelque fois à M. le Prince ? Quand la temerité est heureuse, elle met les hommes au nombre des Dieux. On me répondra que celui de qui dépend le salut de toute une Armée ne doit jamais devoir le sien propre à un bienfait du hazard. Toutes ces choses-là ont deux faces, aussi bien que la plusspart de celles que nous loüons ou que nous

blâmons tous les jours. On peut diſputer de part & d'autre tant qu'on voudra. Pour en revenir au jugement que j'ay reſolu de faire, ce que Ceſar executa dans les Gaules n'eſtoit peut-être pas d'un ſi grand éclat que la défaite de Darius, & peut-être auſſi eſtoit-il plus difficile, & par conſequent plus glorieux; mais dans la Bataille de Pharſale on rencontre tout ce qui peut mettre un homme au ſuprême degré de la gloire. Les guerres d'Afrique qui l'ont ſuivie, ne ſont guere moins fameuſes, & ne meritent pas moins de louanges. Que ſi on conſidere le fruit de ces entrepriſes, ſe rendre maiſtre de Rome eſtoit encore un plus grand évenement que de détruire les Perſes; mais c'eſtoit auſſi une choſe plus odieuſe. Je m'arrête trop de fois à un ſcrupule que les Conquerans n'ont guere. Ainſi je donnerois volontiers l'avantage à Jules Ceſar en ce qui regarde ce ſecond temps; & ſi M. le P. vouloit le lui conteſter, je m'y trouverois ſi embarraſſé que je jetterois au ſort, ou aurois recours à quelque oracle. Ne pouriez-vous point m'en ſervir? Je vous ay toute ma vie entendu apeller ainſi, & lors même que vous n'eſtiez qu'un enfant; & comme on ſe rapporta à celui de Delphes ſur le differend du Trepied qui devoit eſtre donné au plus Sage, je ſuis d'avis que vous prononciez entre ces Heros ſur la preference qui doit eſtre donnée au plus grand.

Puiſque je vous ai conſtitué Juge du differend, vous conſidererez, s'il vous plaiſt, en faveur de M. le Prince, comme je vous l'ai déja dit (car on ne le peut trop repeter) que la fortune a toûjours mené ſes deux Rivaux

par la main, & lui a eſté ſouvent oppoſée; qu'il n'a eſté maiſtre ni de l'argent ni des troupes dont il s'eſt ſervi, qu'il a eu à combatre d'habiles gens & de vaillans hommes, au lieu que les Perſes étoient imbecilles, les Gaulois courageux & forts à la verité, mais ſans experience à la guerre; que Ceſar a eu les meilleures Troupes du monde & les plus affectionnées à leurs Capitaines. Veritablement il a eu auſſi des Romains en teſte, & leur a fait voir qu'il eſtoit le plus vaillant & le plus habile de tous les Romains. Il y a encore une choſe en quoy Alexandre l'emporte ſur les deux autres, c'eſt qu'il a acquis en moins de temps qu'eux cette gloire ſi éclatante.

Je ne m'arreſteray pas davantage ſur ce ſecond temps de leur vie : il faut paſſer au troiſiéme, & regarder quel uſage ils ont fait de leur gloire & de leur grandeur; il faut, dis-je, regarder comme leur carrierre s'eſt achevée. Alexandre a ſoûtenu juſqu'au bout ce ſurnaturel & ce divin qui le diſtingue des autres hommes. Nôtre monde eſt à la fin trop petit pour le contenir. On lui dit qu'il y en a d'autres; cela le fait ſoûpirer de ce qu'il n'étoit pas encore le Maiſtre de celui-cy. Il n'y a pas moins d'excez dans ſa colere que dans les marques de ſon amour. Il tuë ſon Amy, & fait bâtir une Ville à la memoire de ſon Cheval. Il eſt vray que le meurtre de cet Amy ſe peut excuſer. Plutarque fait mention d'un incident qui doit noircir davantage la memoire de ce Prince. C'eſt un manque de parole à certaines Troupes qui s'étoient accommodées avec lui

ſous certaines conditions. La débauche & la flaterie de ſes Courtiſans, ou plûtoſt ſon propre temperament, ne ſont pas ſeulement coupables de ce qu'il fit pour punir Clitus ; on voit en mille autres actions qu'il porte tout dans l'excez. Il fit brûler le Palais des Rois de Perſe ſur la propoſition qu'en avoit faite une Courtiſane, & prit cette reſolution dans la chaleur d'un repas, ſans conſiderer davantage Perſepolis. Quelques-uns de nos debauchez en ont fait autrefois autant à l'Echelle du Temple. Les Provinces entieres ſont ſes preſens. D'un Jardinier il en fait un Roy. Il tâche à ſe perſuader à lui-même qu'il eſt fils de Jupiter ; & contraint par ſes ſoldats de retourner en arriere, & d'abandonner certains pays, il y fait laiſſer des brides & des mangeoires pour les Chevaux beaucoup plus grandes qu'à l'ordinaire, afin de paſſer pour quelque Dieu qui commandoit à des Geans, lui qui eſtoit d'une taille au deſſous de la mediocre ; tout cela par une vanité auſſi ridicule qu'eſtoit celle de Neron qui ſe fit tailler en Coloſſe, & ſe crut bien grand quand il eut fait faire de lui une Statuë de cent pieds de haut. Voilà de l'oſtentation & du faux que je pardonne à Neron qui n'avoit point de veritable merite ; mais dans Alexandre cela m'étonne. Il eſtoit aſſez terrible d'ailleurs ſans qu'il euſt beſoin de recourir à ces artifices. Sa ſimple Statuë fit fremir après ſa mort Caſſander, qui à cet aſpect ſe ſouvint de quelle maniere il l'avoit autrefois menacé, & en trembla. Je croirois aſſez que celle de M. le Prince pouroit produire de ces effets.

Enfin ſelon l'idée du divin que j'ai d'abord établi, & par laquelle je conſidere ſimplement cette qualité comme quelque choſe au deſſus de l'homme, ſoit à reprendre, ſoit à loüer, Alexandre y a répondu parfaitement. Que ſi je veux étendre cette même idée, je trouverai auſſi du divin dans la clemence de Jules Ceſar. Y a-t'il rien qui approche plus prés des Dieux que de conſerver les hommes ? Il ne veut point oſter la vie à Brutus, quelque avis que l'on lui donne que ce Romain conſpirera contre lui. Il pardonne à Ligarius ſur une harangue de Ciceron, comme s'il n'euſt pû reſiſter à l'éloquence de cet Orateur ; car il avoit apporté, dit-il, un Arreſt de mort. Quant à moi, je crois qu'il voulut gratifier l'Avocat & le Criminel, & accompagner ſon bienfait d'une double grace. Pouvoit-il ſe laiſſer ſurprendre à des charmes qui lui eſtoient ſi connus & ſi familiers ? Alexandre s'eſt montré humain en pluſieurs occaſions. Il ne faut que voir comme il traita la mere & la femme de Darius. Je doute fort que Ceſar euſt regardé celle-cy des mêmes yeux. Il ne manque rien à l'honneſteté du Prince de Macedoine. Scipion renvoïa, aiant pris Cartage, une jeune & belle Princeſſe à ſon fiancé. C'eſtoit ſa Captive, il en euſt pû faire ce qu'il euſt voulu ; mais en la rendant il évitoit une occaſion continuelle de ſuccomber, au lieu qu'Alexandre garde Statira dans ſon Camp, & en la gardant il ſe fait même un ſcrupule de la voir, & de donner à Darius le moindre ſoupçon. Non ſeulement il a eu de l'humanité, il a auſſi eu de la tendreſſe. An-

tipater lui aiant écrit une Lettre contre Olimpias, il dit à ceux qui la lui avoient presentée, Antipater ne sçait pas qu'une seule larme de Mere efface dix mille Lettres comme celle-là. Qui ne sçait que M. le P. est un Pere à adorer, & outre cela *Patruus Patruissimus?* Je serois seulement curieux de sçavoir s'il pleure, & encore plus curieux de le voir en cet état-là : non qu'Achille n'ait pleuré abondamment, & que cela n'arrive aux Heros avec bienséance. On reproche à Alexandre d'avoir fait mourir Parmenion qui ne trempoit pas dans le crime de son fils, & à qui il avoit de grandes obligations ; mais il y eut eu du danger à le laisser vivre. C'estoit un homme qu'il devoit craindre & pour la capacité & pour la puissance. Si Monsieur de Guise n'eût point pardonné à Gennare Anneze, les malheurs qui lui arriverent par la trahison de cet homme ne lui seroient peut-être pas arrivez. Quelques gens ont voulu justifier cette faute, & ont dit qu'il y avoit de la prudence à user d'humanité & de grandeur d'ame en cette rencontre ; qu'elle acheva de lui gagner les esprits ; qu'elle fut suivie d'acclamations & de loüanges sur l'heure même ; qu'on n'en a pas moins estimé ce Prince, tout malheureux qu'il s'est veu depuis. Mon sentiment est qu'il devoit pourvoir à sa gloire de telle sorte qu'il pourveust aussi à sa seureté & à celle d'un peuple qui l'aimoit tant. J'en reviens à dire que la pluspart des choses ont deux faces. Charles Stuard a empêché de tout son pouvoir qu'on n'ait cherché les conspirations qui se faisoient contre lui. Il ne vouloit

point qu'on punist les conſpirateurs. Par là il ſe fit aimer, & ne ſe fit pas aſſez craindre.

Quoiqu'il en ſoit, Ceſar euſt pû pardonner à Brutus ſans mettre ſa propre vie en danger. Sa clemence lui nuiſit moins qu'une autre faute qu'il fit. Je tiens celle-cy plus grande que toutes celles du Prince de Macedoine, & d'une conſequence toute autre que de ſe faire apeller Dieu, ce qui déplut aux Macedoniens & aux Perſes. C'eſtoit bien une plus grande ſottiſe à Ceſar de ſe vouloir faire apeller Roy. Les Romains lui euſſent pluſtôt érigé des Temples qu'ils ne lui euſſent laiſſé prendre le Diadême. Cependant Cromwel eſt auſſi tombé dans cette erreur, tout habile qu'il eſtoit. Ne ſuffiſoit-il pas à l'un & à l'autre d'avoir l'eſſentiel de la Royauté ſans en affecter auſſi les apparences, qui ont penſé perdre Cromwel, & qui ont eſté cauſe de la mort de Jules Ceſar? Pauvres gens de courir aprés le nom, quand la choſe leur devoit ſuffire. Si d'ailleurs ils ont abuſé de leur fortune, & que par là Alexandre ſe ſoit attiré les reproches de Caliſtene, je dis que le Philoſophe eut plus de tort que le Roy. C'eſt à la fortune qu'il ſe faut prendre & non pas à ceux qu'elle prend plaiſir à corrompre. Sçavons-nous ce que M. le P. auroit fait s'il avoit eſté en leur place? La moderation eſt une vertu de Particulier, & de Philoſophe, & non point de Majeſté ni d'Alteſſe. Mais j'ay tort de me défier de la ſageſſe de M. le P. Son ſejour à Chantilly en fait voir aſſez pour ne pas donner à croire qu'il fuſt tombé dans les fautes qu'ont faites les autres, s'il fuſt parvenu au même degré de fortune.

Avant que je parle de Chantilly, voicy le jugement que je fais en gros des trois Perſonnages que j'introduis ſur la Scene. Jules Ceſar eſt un homme qui a eu moins de défauts, & plus de bonnes qualitez qu'Alexandre. Par ſes défauts mêmes il s'eſt élevé au deſſus de l'homme. Que l'on juge de quel merite ſes bonnes qualitez pouvoient eſtre. M. le P. participe de tous les deux. N'eſt-il pas au deſſus de l'homme à Chantilly, & plus grand cent fois que ſes deux Rivaux n'eſtoient ſur le Trône? Il y a mis à ſes pieds des paſſions dont les autres ont eſté eſclaves juſques au dernier moment de leur vie.

Charles-Quint a toûjours tourné les yeux du coſté du monde, & ne l'a quitté qu'en apparence; Diocletien par un pur dégouſt, & Scipion par contrainte. M. le P. ſans y renoncer entierement, trouve le ſecret de jouir de ſoy. Il embraſſe tout à la fois & la Cour & la Campagne, la converſation & les Livres, les plaiſirs des Jardins & des Bâtimens. Il fait ſa Cour avec dignité : auſſi la fait-il à un Prince qui merite qu'on la lui faſſe, & qui en eſt plus digne qu'aucun Monarque qui ait ſceu regner. C'eſt ce que Louis XIV. ſçait bien faire. Il n'eſt pas juſques à la fortune qui n'en convienne. M. le P. n'a pas de peine à rendre ce qui eſt dû à une puiſſance & à un merite ſi élevé. Il y a de la grandeur auſſi bien que de la ſageſſe à s'acquitter de bonne grace d'un pareil devoir, & plus de grandeur qu'à y reſiſter. Si on liſoit dans le cœur du Maître, je crois que l'on y verroit qu'il eſtime plus les hommages

de M. le P. que ceux que lui pourroit rendre tout le reste de l'Univers. Je m'ingere de raisonner sur des choses qui sont au dessus de moy. L'imagination des Poëtes n'a point de bornes; la mienne pourroit m'emporter trop loin. Il faut donc que je finisse ce parallele aprés avoir donné à Monsieur le Prince l'avantage du dernier temps. Alexandre s'y comporta comme un homme que la bonne fortune & la gloire avoient achevé de gâter. Jules Cesar a des traits d'humanité & de clemence. Mais j'ay peine à lui pardonner deux fautes, l'une de ne s'estre point encore assez défié de Brutus, l'autre de s'être laissé presenter le Diadême, & d'avoir fait une tentative si perilleuse ; car quant à l'amour de Cleopatre, je trouverois les grands Personnages bien malheureux, s'ils étoient obligez de ne vivre que pour la gloire. J'estime autant la conquête de cette Reine, que celle de l'Egipte entiere. Du temperament dont Cesar estoit, il en devoit devenir amoureux ; c'est une marque de son bon goût. Je le loüe d'avoir esté *Formarum spectator elegans*. V. A. S. refuseroit-elle cette loüange ? je ne le crois pas. Il suffit qu'on traite ces choses d'amusement, & qu'elles ne détournent pas un grand Personnage de son chemin. Alexandre & M. le Prince en ont usé de la sorte. Je pourrois tirer mes exemples de plus haut, & alleguer Jupiter. *Quem Deum ?* Tiendriez-vous à honte de l'imiter ? Jules Cesar a donc pû le faire : je souhaiterois seulement que sa passion ne l'eust point mis en un danger aussi grand que celui où il se trouva. Je souhaiterois encore pour le bien universel de tous les

Peuples d'alors, qu'il euſt eſté auſſi ſuperſtitieux & auſſi adonné aux devins & aux ſonges que l'étoit le Prince de Macedoine , il n'auroit pas eſté au Senat ſe livrer à ſes ennemis. Je conclus de là que la défiance eſt bonne quand on eſt au ſuprême degré de la fortune. Dans ce chemin je conſeille la confiance ; & aprés les reflexions, *dicenda tacenda locutus*. Je vous ſuplie d'agréer ce petit Ouvrage, auſſi bien que les aſſûrances du profond reſpect avec lequel je ſuis,

MONSEIGNEVR,

DE VOSTRE ALTESSE SERENISSIME,

Le tres-humble, tres-obéïſſant,
& tres-fidele ſerviteur.





PRELIMINAIRES

DES

OUVRAGES DE PROSE ET DE POESIE

Des sieurs De Maucroix & De La Fontaine.

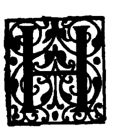
—

1685

—

A MONSEIGNEUR LE PROCUREUR GENERAL

DU PARLEMENT.



ARLAY, *favori de Thémis,*
Agréez ce Recueil, œuvre de deux Amis;
L'un a pour Protecteur le Démon du Parnasse,
L'autre de la Tribune étale tous les Traits;
Donnez-leur chez vous quelque place,
Qui les distingue pour jamais.
Ils vous presentent leur Ouvrage;
Ie me suis chargé de l'hommage;
Iris m'en a l'ordre prescrit :
Voicy ses propres mots, si j'ay bonne memoire :
Acante, le public à vos vers applaudit;
C'est quelque chose, mais la gloire
Ne compte pas toûjours les voix,
Elle les pese quelquefois.

Ayez celle d'HARLAY, luy ſeul eſt un Theatre,
Veuille Phœbus & Iupiter
Qu'il trouve en vous un peu de l'air
Des Anciens qu'il idolâtre.
Vous pourrez en paſſant loüer, m'a-t'elle dit,
La fineſſe de ſon eſprit,
Et la ſageſſe de ſon ame;
Mais en paſſant, je vous le dis.
Cette Iris, HARLAY, c'eſt la Dame
A qui j'ay deux Temples bâtis,
L'un dans mon cœur, l'autre en mon Livre :
Puiſſe le dernier aſſez vivre
Pour meriter que l'Vnivers
Diſe un jour en voyant mes Vers :
Cet Œuvre eſt de belle ſtructure ;
Qu'en penſoit HARLAY ? car on ſçait
Que l'art aydé de la nature
Avoit rendu ſon goût parfait.

I'aurois icy lieu de m'étendre ;
Mais que ſerviroit-il ? vous vous armez le cœur
Contre tous les appas d'un propos enchanteur :
L'éloge qui pourroit par ſes traits vous ſurprendre
Seroit d'un habile Orateur.
Ciceron, Platon, Demoſthene,
Ornemens de Rome & d'Athene,
N'en viendroient pas à bout. Platon par ſes douceurs
Vous pourroit amuſer un moment, je l'avoüe ;
C'eſt le plus grand des amuſeurs.

Que Ciceron blâme ou qu'il loüe,
C'eſt le plus diſert des parleurs.
L'Ennemy de Philippe eſt ſemblable au tonnerre,
Il frappe, il ſurprend, il aterre.
Cet homme & la raiſon à mon ſens ne ſont qu'un.
Vous avez avec luy ce point-là de commun.
Le privilege eſt beau d'autant plus qu'il eſt rare:
Pendant qu'un Peuple entier de la raiſon s'égare,
Cette fille du Ciel ne bouge de chez vous.
Elle y plaça ſon Temple avec ſa ſœur Aſtrée:
La crainte & le reſpect ont forgé les verroux
De cette demeure ſacrée.
Non qu'on n'y puiſſe entrer ainſi que chez les Dieux:
Au moindre des mortels la porte en eſt ouverte:
Nos vœux y ſont ouïs, nôtre plainte ſoufferte:
L'équité ſort toûjours contente de ces lieux.
Que ſi la paſſion où l'intereſt nous plonge
Fait que quelque client y meine le menſonge,
Le menſonge n'y peut impoſer à vos yeux,
De quelque adreſſe qu'il ſe pique.
Souffrez ces veritez; & dans vos ſoins divers
Quittez un peu la Republique
Pour nôtre Proſe & pour nos Vers.

Ce n'eſt pas aſſez, MONSEIGNEUR, de vous dédier en vers les derniers fruits de nos veilles. Comme il y a un volume ſans Poëſies (& c'eſt le plus digne de vous être offert), j'ay crû que je vous devois confirmer ſes hommages en une langue qui luy convinſt. Je vous of-

fre donc encore une fois les traductions de mon Amy, & au nom de leur Auteur & au mien, car je diſpoſe de ce qui eſt à luy comme s'il étoit à moy-même. Il ne s'agit pas icy ſeulement des ſuffrages que vous nous pouvez procurer à l'un & à l'autre, mais de ceux qu'on ne peut refuſer ſans injuſtice à des chef-d'œuvres de l'Antiquité. De la façon que le Traducteur les a rendus, il vous ſera facile d'y remarquer trois differens caracteres, tous trois ſi beaux qu'en tout l'Empire de l'Eloquence, lequel eſt d'une ſi grande étenduë, il n'y en a point qu'on leur puiſſe comparer. Ils meritent également que l'on les admire; & c'eſt ce qui me ſemble de merveilleux, quoy qu'on ſçache que l'Eloquence a trouvé le ſecret de plaire ſous mille formes. Le mot de plaire ne dit pas aſſez; Platon, Demoſthene & Ciceron vont bien au delà; ils enleveront toûjours les eſprits, bien que ces grands Hommes n'ayent pas chez nous les avantages qu'ils avoient en ces heureux ſiecles où ils ont vécu, & quoy que peut être le goût du nôtre ſoit different. Déterminer preciſement qui des trois le doit emporter, je ne le crois pas poſſible ; y a-t'il quelqu'un d'aſſez hardy pour juger entre eux de la preference ? Vous protegerez, je n'en doute point, le travail de mon Amy en faveur de ces trois grands Noms, & à cauſe de ſon merite particulier. Je vous demande la même grace pour mes Ouvrages. Vous ne nous refuſerez pas quelques momens d'application, aprés que vous aurez remply vos devoirs pour les interêts de ſa Majeſté & de la Juſtice. Jamais la dignité que vous

exercez n'a été le commun lien de ces deux Puiſſances avec plus d'utilité pour le public nŷ plus de ſujet de ſatisfaction pour le Prince. Cette matiere eſt ſi ample, & vous fuyez les éloges avec tant de ſoin, que je ne m'engageray point dans le vôtre, & me contenteray de vous aſſurer que je ſuis,

MONSEIGNEVR,

Vôtre tres-humble, & tres-
obeïſſant Serviteur

DE LA FONTAINE.





AVERTISSEMENT.



'ASSEMBLAGE de ce Recueil a quelque chofe de peu ordinaire. Les critiques nous demanderont pourquoy nous n'avons pas fait imprimer à part des Ouvrages ſi differens : c'eſt une ancienne amitié qui en eſt la cauſe. Je ne juſtifieray donc point par d'autres raiſons le deſſein que nous avons eu, & ſans m'arrêter non plus à mes Poëſies, qui ne ſont pas aſſez importantes pour faire deſſus des reflexions, je paſſe d'abord au ſecond Volume de ce Recueil. Le Traducteur y fait dans une Preface le parallele de Demoſthene & de Ciceron, & n'a rien obmis de ce qu'il étoit à propos de dire ſur ce ſujet. Comme il n'a point parlé de Platon, c'eſt à moy de toucher legerement ce qui concerne ce Philoſophe, non pas tant pour le loüer (il faudroit que j'euſſe ſes graces) que pour aller au devant des objections que les gens d'aujourd'huy luy pourront faire.

Ceux qui ſimplement ont oüy parler de luy ſans avoir aucune connoiſſance, ny de ſes Oeuvres ny de ſon ſiecle, s'étonneront qu'un homme que l'on traite de

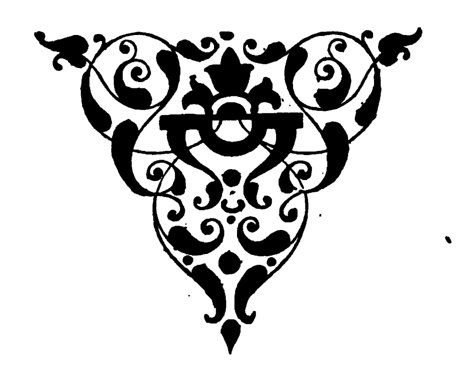
Divin, ait pris tant de peine à compoſer des Dialogues pleins de ſophiſmes, & où il n'y a rien de decidé la pluſpart du temps. Ils ne s'en étonneroient pas s'ils prenoient l'eſprit des Atheniens auſſi bien que celuy de l'Academie & du Licée. Bien que la Logique ne fût pas encore reduite en Art, & qu'Ariſtote en ſoit proprement l'Inventeur, on ne laiſſoit pas dés-lors d'examiner les matieres avec quelque ſorte de methode, tant la paſſion pour la recherche de la verité a été grande dans tous les temps ; celuy où vivoit Platon l'a emporté en cela par deſſus les autres. Socrate eſt le premier qui a fait connoître les choſes par leur genre & leur difference. De là ſont venus nos Univerſaux, & ce que nous appellons Idées de Platon ; de là eſt venuë auſſi la connoiſſance de chaque eſpece : mais comme le nombre en eſt infiny, il eſt impoſſible à ceux qui examinent les matieres à fonds d'en venir juſqu'à la derniere preciſion, & de ne laiſſer aucun doute. Ce n'étoit donc pas une choſe indigne ny de Socrate ny de Platon, de chercher toûjours quoy qu'ils euſſent peu d'eſperance de rien trouver qui les ſatisfiſt entierement. Leur modeſtie les a empêchez de décider dans cet abyſme de difficultez preſque inépuiſable. On ne doit pas pour cela leur reprocher l'inutilité de ces Dialogues : ils faiſoient avoüer au moins qu'on ne peut connoître parfaitement la moindre choſe qui ſoit au monde ; telle eſt l'intention de ſon Auteur qui l'a preſenté à nôtre raiſon comme une matiere de s'exercer, & qui l'a livré aux diſputes des Philoſophes.

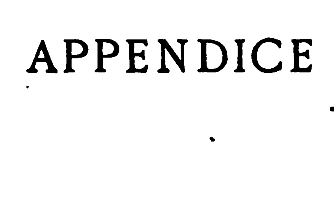
Je paſſe maintenant au Sophiſme. Si on prétend que les Entretiens du Licée ſe devoient paſſer comme nos Converſations ordinaires, on ſe trompe fort: nous ne cherchons qu'à nous amuſer, les Atheniens cherchoient auſſi à s'inſtruire. En cela il faut proceder avec quelque ordre; qu'on en cherche de ſi nouveaux & de ſi aiſez qu'on voudra, ceux qui prétendront les avoir trouvez, n'auront fait autre choſe que déguiſer ces mêmes manieres qu'ils blâment tant; il n'y en a proprement qu'une, & celle-là eſt bien plus étrange dans nos Echoles qu'elle n'étoit alors au Licée & parmi l'Academie. Socrate en faiſoit un bon uſage, les Sophiſtes en abuſoient: ils attiroient la jeuneſſe par de vaines ſubtilitez qu'ils luy ſçavoient fort bien vendre. Platon y voulut remedier en ſe moquant d'eux ainſi que nous nous moquons de nos Precieuſes, de nos Marquis, de nos entêtez, de nos ridicules de chaque eſpece. Tranſportons-nous en ce ſiecle-là, ce ſera d'excellentes Comedies que ce Philoſophe nous aura données, tantôt aux dépens d'un faux devot, d'un ignorant plein de vanité, d'un Pedant; voila proprement les caracteres d'Eutyphron, d'Hippias, & des deux Sophiſtes. Il ne faut point croire que Platon ait outré ces deux derniers, ils portoient le Sophiſme eux-mêmes au delà de toute croyance, non qu'ils prétendiſſent faire autre choſe que d'embaraſſer les auditeurs par de pareilles ſubtilitez; c'étoit des impertinens & non pas des fous; ils vouloient ſeulement faire montre de leur Art, & ſe procurer par là des Diſciples. Tous nos Colleges retentiſſent

des mêmes choſes. Il ne faut donc pas qu'elles nous bleſſent, il faut au contraire s'en divertir, & conſiderer Euthydemus & Dionyſodore comme le Docteur de la Comedie, qui de la derniere parolle que l'on profere prend occaſion de dire une nouvelle ſotiſe. Platon les combat eux & leurs pareils de leurs propres armes, ſous pretexte d'aprendre d'eux: c'eſt le pere de l'ironie. On a de la volupté à les voir ainſi confondus: Il les embaraſſe eux-mêmes de telle ſorte, qu'ils ne ſçavent plus où ils en ſont, & qu'ils ſentent leur ignorance. Parmi tout cela leur perſecuteur ſçait meſler des graces infinies. Les circonſtances du Dialogue, les caracteres des perſonnages, les interlocutions & les bienſeances, le ſtile élegant & noble, & qui tient en quelque façon de la poëſie, toutes ces choſes s'y rencontrent en un tel degré d'excellence que la maniere de raiſonner n'a plus rien qui choque: on ſe laiſſe amuſer inſenſiblement comme par une eſpece de charme. Voila ce qu'il faut conſiderer là-deſſus: laiſſons-nous entraîner à nôtre plaiſir, & ne cherchons pas matiere de critiquer; c'eſt une choſe trop aiſée à faire. Il y a bien plus de gloire à Platon d'avoir trouvé le ſecret de plaire dans les endroits même qu'on reprendra, mais on ne les reprendra point ſi on ſe tranſporte en ſon ſiecle.

J'ay encore à avertir d'une choſe qui regarde l'Oraiſon contre Verres. Mon amy voyant qu'il n'y a de Peroraiſon ny d'Exorde qu'au commencement & à la fin des Verrines, qui toutes enſemble ne ſont qu'un corps, & que celle-cy ne devoit pas être conſiderée comme

un œuvre à part & qui auroit eu toutes ſes parties, il n'en a pas voulu traduire la fin, qui ne contient que des formalitez de Juſtice, & n'eſt pas ſi agreable que ce qui precede. C'eſt ce que j'avois à dire pour prevenir ces objections, que peut-être on ne fera point. Nous laiſſons le reſte au jugement du Lecteur.





APPENDICE



APPENDICE.

STANCES

SUR

LES GRIPONS

D'après un manuscrit trouvé par M. Raffet dans les papiers de Tallemant des Réaux, de la collection Rochebilière.

Monſieur le Surintendant ayant fait venir depuis peu de Normandie, par ordre du Roy, les nieçes de feu Monſieur du Gripon, dont il eſtoit curateur teſtamentaire, de peur que ces filles eſtant riches & orphelines il ne ſe fiſt en ce pays la quelque entrepriſe pour les enleuer, voicy ce que i'en eſcriuis il y a enuiron vn mois à l'exempt qui en auoit la conduite.

Vous qui menez les Gripons,
Dont l'œil a gripé dit-on
Tous les cœurs de Normandie,
Breſſey tenez y la main,
Et gardez ſur voſtre vie
Qu'on ne les gripe en chemin.

Orphelines de quinze ans,
Et cent mille efcus prefens,
Cela vaut bien qu'on y penfe ;
Et c'eft pour vn iouuençeau
Du pays de fapiençe
Vn affez friand morçeau.

Auffi voit on qu'vn heros
A trouué fort a propos
D'ofter ces ieunes merueilles
D'entre les mains des Normans,
Efpargnant à leurs oreilles
Tous les iours cent faux fermens.

Foucquet prend foin de leur fort,
Et fe fouuenant encor
Par fa bonté plus qu'humaine
De l'oncle qu'il a cheri,
Il ofte aux nieçes la peine
De fe choifir vn mari.

Mais il faut en attendant
Eslire vn tuteur prudent
Pour ces personnes peu fines,
Qui veille comme vn Argus
A de pauures orphelines
Ayant deux cens mille escus.







TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

THEATRE (Suite).

POESIES DIVERSES.

INSCRIPTIONS

DU CHATEAU DE GLATIGNY.

OPUSCULES EN PROSE.

APPENDICE.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.





TABLE GÉNÉRALE

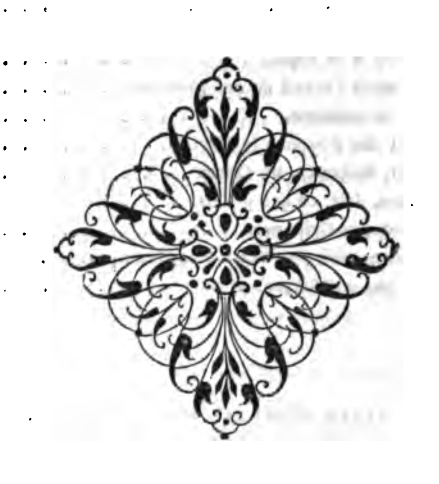
DES

POÉSIES DIVERSES

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE DU PREMIER VERS.

FIN DE LA TABLE GÉNÉRALE DES POÉSIES DIVERSES.





IMPRIMÉ PAR A. QUANTIN

ANCIENNE MAISON J. CLAYE

POUR

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

A PARIS

